

La face cachée de la Lune

Du même auteur :

Dans la série 'Les aventures fantastiques de Théo Orgone'

Tome I : Les bijoux magiques de l'archange.¹

Tome II : L'horloge du temps¹

¹ Disponible sur la plateforme Amazon au format Kindle et papier.

La face cachée de la Lune

Antoine PRIOLO

Copyright © 2015 Antoine PRIOLO

Tous droits réservés.

ISBN: 9782954653662

ISBN-13: 978-2-9546536-6-2

A vous, mes lecteurs. Sans vos encouragements ce livre n'aurait peut-être pas vu le jour. J'espère que vous prendrez autant de plaisir à le lire que j'en ai eu à l'écrire.

Chapitre I

L'interrogatoire

La pièce était sombre, austère, froide et silencieuse. Les murs gris n'avaient pas dû être repeints depuis très longtemps. Au centre, posé sur un sol vieillot fait de dalles de granito, un bureau métallique bas de gamme, aussi vieux que le reste, faisait face à la chaise sur laquelle Théo était assis, les poignets entravés par de solides menottes. Derrière le bureau, sur le mur du fond, une porte s'ouvrit. Le jeune homme distingua la silhouette d'un homme grand et large d'épaules qui vint s'asseoir face à lui, dans le fauteuil du bureau. Il n'arrivait pas à distinguer son visage à cause du faible éclairage et sans doute aussi du fait qu'il avait dû être drogué. Sa vision n'était pas tout à fait claire et son esprit lui donnait l'impression d'une grande lenteur. Il avait du mal à penser, à réfléchir, à réaliser ce qui lui arrivait. Il se sentait comme dans un rêve où tout lui paraissait lointain et irréel. Pourtant, Théo avait l'intuition qu'il ne rêvait pas, que tout ceci était réel, qu'il était bien dans cette pièce, Dieu sait où.

L'homme alluma une puissante lampe qu'il orienta vers les yeux du jeune homme. Celui-ci porta ses mains devant son visage pour se protéger de cette lumière violente

qui lui faisait mal et l'obligeait à fermer les paupières. Lorsque enfin il se fut habitué à l'éclat de la lampe et qu'il baissa les bras, il se rendit compte qu'il ne voyait plus l'homme, qui avait disparu derrière l'éclatante lumière. Il entendit le son d'un briquet qu'on allume, en distingua la flamme vacillante, puis le rougeoiement du tabac incandescent. Il reçut en plein visage une bouffée de fumée qui le fit toussoter. L'homme recommença ce petit manège à plusieurs reprises. Théo ne se laissa pas impressionner par cette mise en scène sans doute destinée à le déstabiliser. Son esprit, bien qu'encore un peu embrumé, percevait clairement la situation et, même s'il ne savait pas encore qui était cet homme caché derrière le bureau, il avait compris qu'il se trouvait là pour un interrogatoire en bonne et due forme. Le jeune Élu était quelque peu inquiet de la situation, car il n'était plus en possession des bijoux de l'archange, qui lui avaient été très certainement subtilisés par ceux qui le détenaient.

Son dernier souvenir, avant cette pièce dans laquelle il se trouvait maintenant, le ramenait à un laboratoire de la banlieue de Londres où il s'était retrouvé, sur les conseils appuyés, voire insistants, de Neal Masterson, un brillant professeur de mathématiques de l'université d'Oxford. Celui-ci, collègue du professeur James Darlington, fut contacté afin de travailler sur les formules mathématiques que Théo avait écrites sur un bloc-notes lors de son séjour à l'hôtel Carlton de Cannes, après les avoir reçues, selon toute vraisemblance, de l'esprit de Dragan Kovac². Masterson, qui fut mis dans la confiance de l'existence des bi-

² Cf. tome II, chapitre XVIII

joux de l'archange par Darlington, poussa Théo à rencontrer le professeur Ruppert Rutherford, physicien quantique parmi les plus réputés au monde, afin qu'il étudie les bijoux. Théo, bien que réticent, finit par accepter après que Darlington lui eut assuré qu'il ne risquait rien, se portant lui-même garant de son ami Masterson. Arrivé dans le laboratoire de Rutherford, un homme d'une soixantaine d'années, petit, le crâne dégarni, portant des lunettes rondes qui lui donnaient un peu l'air du professeur Tournesol dans Tintin, Théo fut prié de retirer ses bijoux et de les remettre à l'assistant du professeur. Il s'installa dans un fauteuil, le temps de procéder aux analyses, à l'aide de machines et de procédés que l'on avait présentés à Théo comme étant d'une complexité telle qu'en expliquer les principes n'aurait servi à rien pour un profane. Il fut proposé au jeune homme une tasse de thé, qu'il sirota en toute décontraction. Ce furent là ses derniers souvenirs. Ensuite, plus rien jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux dans cette pièce sinistre. Il avait été piégé par Rutherford ou Masterson, ou les deux, qui sait ? Mais qui était derrière tout ça ? Oswald Graham ? Mila Kovac ? Et pourquoi cette mise en scène, dans cette pièce ? Un interrogatoire de Théo, pour obtenir quelles informations qu'ils ne connaissaient déjà ? Les formules de Kovac étaient si complexes que lorsque Neal Masterson les avait vues, il avait dressé les sourcils avant de regarder Darlington avec un air désesparé et de dire :

— Je n'ai jamais rien vu de pareil ! C'est si complexe que je ne sais pas s'il existe quelqu'un sur terre qui puisse un jour les comprendre !

Alors Théo ne pensait pas qu'on puisse vouloir l'interroger sur ce sujet, sur lequel il ne pourrait rien dire de plus. Graham et Mila Kovac savaient aussi bien que lui que personne n'avait la solution aux secrets qu'avait transmis Dragan Kovac. Personne ne savait même d'où Kovac tenait ces secrets, ni même ce qu'ils représentaient. Ce qui était certain, c'est que si Kovac avait transféré les données dans l'esprit de Théo afin de les cacher, c'est que c'était quelque chose d'important. Cela ne faisait aucun doute.

L'homme caché derrière la lampe continuait de fumer et d'envoyer régulièrement de grandes bouffées toxiques dans le visage du jeune homme. Celui-ci ne sourcillait plus, voulant donner l'impression que ce petit jeu ne l'atteignait pas.

Théo se cala sur sa chaise et demeura immobile, calme et détendu, imperméable à la situation dans laquelle il se trouvait. Combien de temps s'écoula ainsi, dans ce silence pesant ? Il ne sut le dire. Quelques minutes, tout au plus, lui sembla-t-il. Il sentit l'homme s'agiter dans son fauteuil, en sourit intérieurement, songeant qu'il se lassait avant lui. Garder son calme et son sang-froid en toutes circonstances étaient devenus pour Théo une seconde nature, soutenu par les bijoux de l'archange Saint-Michel qui avaient aidé le jeune Élu à façonner l'être exceptionnel qu'il était désormais. Même s'il était provisoirement dépossédé de ces artefacts, il réagissait maintenant aux événements, comme lorsqu'ils étaient intimement liés à lui, mêlés à sa chair et à son esprit.

— Quel est votre nom ?

La voix de l'homme était puissante, sèche et cassante, avec un fort accent américain. Il accompagna sa

question d'une nouvelle bouffée de fumée qu'il souffla bruyamment. Théo se demandait à quel jeu il pouvait bien vouloir jouer. Pourquoi perdre son temps à poser une question dont l'homme connaissait certainement la réponse ? C'était peut-être une manière de le mettre dans les conditions psychologiques d'un interrogatoire.

— Votre nom ? insista sèchement l'homme.

Théo, bien qu'aveuglé par la lampe, commença à percevoir la silhouette massive qui se cachait derrière le rideau de lumière et de fumée. Il distingua les contours de la tête et plongea les yeux, qui n'étaient plus incommodés par la lumière désormais, dans cette direction, espérant rencontrer ceux de l'homme.

— Vous connaissez mon nom, répondit-il d'un ton calme et neutre.

— Quel est votre nom ? insista l'autre. Théo garda les yeux rivés dans sa direction, sans sourciller, sans montrer la moindre expression sur le visage, sans bouger. Si l'homme voulait jouer à ce petit jeu, Théo jouerait aussi, mais nul doute que l'autre se fatiguerait avant lui.

— Votre nom ?! cria l'homme, qui visiblement s'agaçait. Théo ne broncha pas. Après quelques minutes d'un nouveau silence, l'homme finit par dire, d'un ton calme :

— J'ai tout mon temps. Nous pouvons en passer beaucoup ici si vous refusez de répondre à mes questions.

Théo resta muré dans le silence. L'homme éteignit la lampe, quitta son fauteuil et la pièce.

Il s'écoula bien deux heures avant qu'il ne revienne. Il s'installa à nouveau dans son fauteuil, mais cette fois il n'alluma pas la lampe. Théo distingua mieux ses traits dans la pénombre. L'homme était très grand, la quarantaine, un visage et le regard durs, la peau burinée et marquée de profondes rides. Il n'avait visiblement pas l'air d'un plaisantin.

— Bien, commença-t-il, je crois que nous sommes partis sur de mauvaises bases tous les deux. Puisque vous ne voulez rien dire, je vais parler : vous vous nommez Théo Orgone, vous êtes de fils de Philippe Orgone, décédé alors que vous n'aviez que quatre ans et de Sandra Duval, née Dickinson. Vous êtes né à Genève et avez la double nationalité franco-suisse. Vous avez quinze ans. Vos parents vous ont déscolarisé pour votre dernière année de collège, que vous avez, jusqu'à présent, brillamment réussie grâce à des professeurs privés engagés à grands frais. Avec Jessie Graham, Lee Yu, Lisa Dubois et le professeur James Mortimer Darlington, vous formez une équipe avec laquelle vous avez mis la main sur deux bijoux anciens doués de propriétés particulières. Il semblerait, d'après les informations que nous possédons, que vous soyez le seul à pouvoir utiliser les capacités de ces artefacts. Dites-moi si j'ai commis des erreurs.

L'homme se tut, regarda fixement le jeune Élu, dans l'attente d'une manifestation de sa part, en vain. Il reprit :

— Récemment, votre ami le professeur Darlington a contacté le professeur Neal Masterson pour lui demander

de travailler sur un document, qu'il n'a pu déchiffrer pour le moment, mais dont il a compris l'importance capitale. Il a dit, je cite : *lorsque nous aurons déchiffré ces formules, ce sera comme trouver le Graal de la physique et des mathématiques. Après cela, notre monde ne sera plus jamais le même.*

L'homme fit une nouvelle pause, scruta le visage impassible de Théo, fouilla dans la poche droite de son pantalon, en sortit un paquet de cigarettes, en porta une à ses lèvres et gratta une allumette. Il tira dessus longuement avant de recracher une fumée opaque et bleutée dans la direction opposée au jeune homme. La méthode avait changé : fini la lampe aveuglante, les longues bouffées nauséabondes crachées en plein visage. L'homme s'était sans doute rendu compte qu'il n'obtiendrait rien ainsi. Ou alors cela faisait peut-être partie de la stratégie de l'interrogatoire, qui sait. L'homme tira encore deux ou trois bouffées avant de continuer :

— Alors, j'ai une question très simple : d'où et de qui tenez-vous ces documents et pourquoi vous ?

L'homme tira une nouvelle bouffée, la recracha tout en continuant de fixer Théo. Celui-ci comprenait maintenant ce qu'il faisait là, assis sur cette chaise, entravé par des menottes. Ceux qui l'avaient enlevé désiraient savoir d'où provenaient les formules. Qui étaient-ils ? Pour qui travaillaient-ils ? Graham ? Kovac ? Théo songea que ce n'était pas le genre de méthodes qu'ils employaient. Ils ne se seraient pas embarrassés avec une pareille mise en scène d'interrogatoire. Ils étaient directs et lorsqu'ils voulaient

obtenir quelque chose de quelqu'un, ils allaient droit au but et pouvaient utiliser des méthodes plus musclées et, sans doute, plus efficaces. Mais alors qui ? Qui pouvait avoir assez d'influence sur d'éminents savants comme Rutherford et Masterson pour les utiliser et lui avoir tendu un piège ? Théo devait essayer de le savoir rapidement pour comprendre dans quoi il se retrouvait impliqué cette fois. Il décida de parler, pour la première fois depuis qu'il était dans cette pièce :

— Je veux bien consentir à répondre à votre question à condition que vous me disiez d'abord qui vous êtes et surtout, pour qui vous travaillez.

— Vous n'êtes pas en position de dicter la moindre condition, il me semble, dit l'homme d'un ton calme.

— Bien, dans ce cas inutile de prolonger cet interrogatoire plus longtemps, vous n'obtiendrez rien de moi, rétorqua l'Élu.

— Vous croyez ?

L'homme mit un long silence entre eux avant d'ajouter :

— Nous arriverons à vous faire parler, quel que soit le temps que nous y mettrons. Vous finirez par tout nous dire, croyez-moi. Personne n'est jamais sorti d'ici en emportant ses secrets.

— Je vois. Toutefois, sachez qu'avec moi vous n'arriverez à rien avec vos méthodes car même dépossédé de mes bijoux, je demeure physiquement et psychiquement,

plus fort que tout ce que vous pourrez tenter sur moi pour me faire parler.

Là, Théo en rajoutait un peu, espérant que cela suffirait à inverser un peu le rapport de forces qu'essayait d'établir l'homme. A vrai dire, Théo pensait ce qu'il disait, mais n'en était pas tout à fait certain. Les bijoux avaient tissé un lien mental très fort avec lui et il espérait que, s'ils n'étaient pas trop éloignés de lui, ils pourraient lui apporter leur soutien comme ils l'avaient toujours fait jusque-là.

L'homme sembla esquisser un sourire. Il écrasa sa cigarette dans un cendrier posé sur le bureau et dit :

— Allons Jeune homme, vous n'avez que quinze ans. Vous pensez vraiment que vous ferez le poids ? Quant à vos bijoux, sachez qu'ils sont loin d'ici. Comment comptez-vous utiliser leur capacité ? Par magie peut-être ? ricana-t-il soudain.

Visiblement, celui-ci ne connaissait pas la vraie nature des bijoux de l'archange pour faire une telle réflexion. Il était désormais certain pour Théo que les gens qui le détenaient n'avaient rien à voir avec Graham, ni même Kovac. Ils avaient accumulé de nombreuses informations sur lui et ses amis, mais ne devaient pas avoir la moindre idée de la réalité de la situation.

— Puisque vous semblez me prendre de haut, répondit l'Élu, puisque je n'ai que quinze ans et que vous semblez si sûr de vous, monsieur, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire. Vous pouvez arrêter cet interroga-

toire, c'est pour nous tous une perte de temps, car vous n'obtiendrez rien de moi.

Théo se cala sur sa chaise, ferma son visage, ses yeux et sembla se plonger dans un sommeil profond. L'homme n'en revenait pas de l'attitude du jeune homme. C'était un vieux de la vieille, un dur à cuire. Il en avait vu des hommes défiler dans cette pièce et des plus coriaces que ce frêle adolescent au visage d'ange. Soit ce gamin était complètement inconscient, soit il n'avait pas bien compris à qui il avait affaire, soit il était d'un courage dont peu d'hommes faisaient preuve. Il restait calme et serein, ne semblait nullement impressionné par le traitement qu'on lui faisait subir et avait une belle assurance.

L'homme soupira, se gratta la tête et alluma une nouvelle cigarette.

— Vous savez jeune homme, nous risquons de passer de nombreuses heures dans cette pièce. Moi j'irai boire et manger, assouvir mes besoins naturels, me détendre et sortir à la lumière du jour. Après ma journée, d'autres prendront ma place. Ils ne seront peut-être pas aussi gentils que moi.

— Je répondrai à vos questions lorsque je saurai qui vous êtes et pour qui vous travaillez. Ce n'est pourtant pas si compliqué à comprendre, il me semble. Pourquoi faire tant de cachotteries ? C'est juste parce que vous voulez garder la main et avoir le dessus, c'est ça ?

L'homme soupira à nouveau, tira sur sa cigarette et demanda :

— Si je vous dis qui je suis, vous répondrez à mes questions ?

— Je viens de vous le dire.

— D'accord, je vais faire une exception pour vous. C'est bien parce que vous êtes un ado d'à peine quinze ans.

L'homme semblait vouloir sauver la face avec cet argument. Répondre aux questions de celui qu'on interrogeait ne devait pas faire partie des usages.

— Je suis l'agent spécial Jim Morisson, de l'agence centrale de renseignements américaine.

— La C.I.A ? s'étonna Théo.

— Oui.

— Vous avez une preuve ?

Morisson soupira à nouveau, fixa Théo et sortit de la poche intérieure de sa veste un étui de cuir noir qui s'ouvrait en deux parties et dans lequel l'on pouvait voir, d'un côté, l'insigne métallique distinctif des agents de la CIA et de l'autre sa pièce d'identité avec sa photo. Théo observa attentivement le document avant de dire :

— D'accord. Je comprends mieux tout ce cinéma maintenant. Vous n'avez pas changé vos méthodes depuis les années cinquante, finalement.

La pique fit sourire franchement Morisson, pour la première fois. Il fit le tour du bureau et posa ses fesses dessus, face à Théo :

— Vous êtes un bien étrange jeune homme, Théo. Je dois avouer que je ne sais pas quoi penser de vous. Votre calme et votre détermination me laissent perplexe. Vous êtes si jeune et avez pourtant plus d'assurance qu'un homme aguerri. Que dois-je en penser ?

— Vous êtes sans doute plein d'a priori et de préjugés, voilà tout. Pour vous, jeunesse rime avec faiblesse et stupidité, je me trompe ?

— Vous avez peut-être raison, je l'avoue. Mais reconnaissez que c'est le cas la plupart du temps.

— Pourquoi est-ce que les adultes voient toujours les jeunes comme des débiles ? A croire qu'ils ont sauté cette phase de la vie et sont passés de la petite enfance à l'âge adulte directement. C'est curieux, non ?

Morisson sourit à nouveau :

— C'est sans doute parce que les adultes ont oublié leur jeunesse et qu'ils se disent qu'eux n'étaient pas comme ça au même âge.

— Oui, à croire que chaque nouvelle génération est pire que la précédente, à les écouter. Moi, je crois qu'ils étaient aussi stupides que nous pouvons l'être, ou alors que nous ne sommes pas plus stupides qu'ils l'étaient, vous ne croyez pas ?

— Possible.

Morisson se tut. Il regarda le bout incandescent de sa cigarette se consumer lentement, s'étira et ajouta :

— Bien, si nous reprenions le cours du sujet qui nous préoccupe, voulez-vous ?

— Ah oui, bien sûr. Que vouliez-vous savoir déjà ?

— D'où et de qui tenez-vous ces documents et pourquoi vous ? C'était ma question.

— Pour y répondre, il faudrait que je sache ce que vous savez exactement.

— Vous vous fichez de moi ! s'exclama sèchement Morisson qui commençait visiblement à perdre son sang-froid.

— Pas du tout, croyez-moi, mais si je vous déballe mon histoire comme ça, selon ce que vous savez, ou ne savez pas déjà, vous risquez de me prendre pour un fou et de ne pas me croire.

— Dites toujours, je verrai, l'exhorta-t-il.

Théo soupira, prit sa respiration et se lança dans un récit quelque peu simplifié de l'histoire :

— En fait, un jour j'ai eu des flashes.

— Des flashes ? s'étonna Morisson.

— Oui, parfaitement, des flashes. J'ai commencé à voir des figures mathématiques, des équations, des symboles étranges.

— Continuez.

— Ça duré plusieurs jours et plusieurs nuits aussi. Et puis un matin, je me suis réveillé et j'ai été pris d'un soudain besoin d'écrire. J'ai écrit et écrit encore à en remplir tout un bloc de papier. Ensuite, plus rien.

— Plus rien, comment ça ?

— Plus rien. J'avais tout couché sur le papier et les flashes ont totalement disparu.

Morisson resta un long moment comme prostré, muré dans le silence. Théo se doutait qu'il aurait du mal à croire ce qu'il venait de lui servir. C'était pourtant la vérité. Tout au moins une partie de la vérité. Mais qui, à part ceux qui étaient au fait de ce qui se tramait dans l'ombre de forces occultes puissantes et discrètes, pouvait croire pareille chose ? Morisson et la CIA ne devaient pas se douter de tout cela. Et c'était pourtant l'une des plus puissantes agences de renseignements au monde ! Morisson reprit :

— Vous me dites que c'est vous qui avez écrit ces formules, c'est bien ça ?

— Oui, je les ai écrites, mais je ne sais pas ce qu'elles représentent, si c'est ce que vous voulez savoir. C'est venu un matin, un peu comme de l'écriture automatique.

— De l'écriture automatique, répéta-t-il, songeur. Je vois.

— Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ? Notez bien que je m'en doutais un peu. C'est pour ça que je vous ai demandé de me dire ce que vous saviez. Vous ne devez

pas être au courant de grand-chose à vrai dire, je me trompe ?

— A quel sujet ?

— C'est bien ce que je dis : vous ne savez rien.

— Éclairez ma lanterne.

Théo se demandait s'il devait mettre au courant les gens de la CIA de tous les faits qui s'étaient déroulés, de Graham, de Kovac, des voyages dans le temps, de Fra Paolo, de Gopal et des autres³. D'abord, il n'était pas certain qu'ils puissent le croire et, quand bien même ce serait le cas, que se passerait-il alors ? Que ferait la CIA de ces informations ? Que ferait l'État américain face à la menace de forces occultes ? Est-ce que tout ça n'était pas de nature à compliquer encore un peu plus les choses ? D'un autre côté, que pouvait faire Théo ? Si les gens de la CIA s'intéressaient à lui et ses amis, nul doute qu'ils ne lâcheraient pas l'affaire de sitôt. Le jeune homme songea qu'il valait mieux avoir la CIA avec lui plutôt que contre lui. Il avait déjà assez à faire avec Graham et les autres. Il décida de s'expliquer plus longuement :

— Vous savez quelque chose au sujet des Mike-
lians ? questionna-t-il.

— Les Mikelians ? Qu'est-ce que c'est ?

— Un Ordre secret très ancien.

— Vraiment ? Jamais entendu parler.

³ Tous les personnages et les faits cités sont dans les Tomes I et II.

— Les bijoux que vous m’avez subtilisés ont appartenu aux Mikelians. Ils leur ont été donnés par...

Théo s’interrompt. Il se demandait comment il allait pouvoir expliquer l’inexplicable à des gens qui ne devaient pas avoir pour habitude d’entendre et de prêter crédit à ce qu’il allait dire.

— Par qui ? demanda Morisson.

— Oh, laissez tomber. Jamais vous ne pourrez croire ce que j’ai à vous dire, se désola l’Élu.

— Essayez toujours, on verra bien, le rassura-t-il calmement.

— L’archange Saint-Michel.

Il y eut un nouveau silence, qui sembla durer une éternité. Morisson finit par se déplacer et retourner s’asseoir dans son fauteuil, après avoir écrasé sa cigarette. Il se rejeta en arrière, croisa les mains derrière la tête et regarda longuement le plafond, paraissant réfléchir. A quoi pensait-il en cet instant ? se demandait Théo. L’information qu’il venait de lâcher pouvait-elle être prise au sérieux par quelqu’un comme lui ? Il en doutait.

— L’archange Saint-Michel, finit par répéter Morisson, dubitatif. Rien que ça.

— Je vous avais bien dit que vous ne pourriez pas croire ce que j’avais à vous dire.

— Admettons que vous disiez vrai, ajouta-t-il contre toute attente, expliquez-moi à quoi servent concrètement ces bijoux.

— Ce sont principalement des armes.

— De quel genre d'arme ?

— Du genre puissant. Très, puissant.

— D'accord. A utiliser contre qui ces armes très puissantes ?

— Contre le mal.

— Le mal ? Quel genre de mal ?

— Le genre très dangereux. Le genre qui, si on le laissait faire, transformerait notre bonne vieille Terre en véritable enfer.

— Je vois. Et c'est vous, Théo Orgone, qui possédez ces armes si puissantes. Pourquoi ? Dans quel but ? Que comptez-vous faire avec ?

— C'est compliqué à expliquer en quelques mots, mais sachez que je suis le dernier descendant des Mikélians et je suis le seul à pouvoir me servir des bijoux.

— Le seul ? Pourquoi ?

— Je n'en sais rien. C'est l'archange Saint-Michel qui en a décidé ainsi.

— Dans quel but ?

— Je dois lutter contre le mal. C'est la mission que l'archange m'a confiée.

— Et les formules ? Quel rapport ont-elles avec tout ça ?

— Quelqu'un les a glissées dans mon esprit.

— Qui ça et pourquoi ? Dans quel but ?

— Dragan Kovac. Vous connaissez ?

— Oui, c'est officiellement un homme d'affaires russe d'origine serbe, mais en réalité c'est un dangereux mafieux qui a des accointances avec le pouvoir en place à Moscou. Vous dites que Dragan Kovac a glissé les formules dans votre esprit. Comment s'y est-il pris ? Quel genre d'instruments a-t-il utilisé ?

— Il n'a utilisé aucun instrument. Dragan Kovac est non seulement un dangereux mafieux mais également un être d'une nature différente des humains.

— Vraiment. Il est quoi ? Un monstre ? Un démon ? Un extraterrestre ?

— Je ne saurai le dire. Je l'ai vu à l'œuvre et j'ai vu aussi sa véritable apparence. Je dirai qu'il est monstrueux, peut-être démoniaque aussi. Extraterrestre ? Il faudrait savoir d'où viennent les démons pour répondre à cette question.

— Vous croyez vraiment que les démons existent ?

— Kovac était ce qui s'en rapproche le plus, en tout cas.

— Etait ?

— Je dis *était*, car je l'ai tué, avec l'aide de Lisa Dubois, mais c'était dans des circonstances assez particulières et il se peut qu'il ne soit plus vraiment mort maintenant.

— Il était mort, mais ne le serait plus ? Etrange.

— C'est un peu compliqué, je dois l'admettre.

— Comment l'avez-vous tué ?

— Grâce aux bijoux. C'est apparemment les seules armes qui soient capables d'en venir à bout.

— Kovac aurait donc placé les formules dans votre esprit, songea Morisson, revenant sur le sujet qui l'intéressait. Mais dans quel but ? Et que représentent-elles exactement ?

— Je vous l'ai déjà dit, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que Kovac les a placées en moi pour s'en débarrasser momentanément, afin de les mettre à l'abri de personnes qui s'y intéressaient très fortement et qui étaient sur le point de les lui prendre.

— Mais elles se présentaient sous quelle forme avant qu'il ne s'en débarrasse en vous ?

— Elles étaient vraisemblablement dans son propre esprit, je pense.

— Vous pensez ? Vous n'en êtes pas certain ?

— Pas à cent pour cent, non, mais presque.

— Ce que je n'arrive pas bien à comprendre, c'est pourquoi il vous les a confiées ?

— Parce que j'étais le seul, grâce aux bijoux, à pouvoir communiquer avec son esprit. Il n'avait pas d'autre choix, dans l'urgence. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que peu de temps après l'avoir fait, il allait mourir de ma propre main. Il était sans doute le seul à savoir ce que représentaient ces formules et maintenant nous nous efforçons de les faire déchiffrer sans même savoir ce qu'elles recèlent.

— Le professeur Masterson pense que le contenu des pages, que vous lui avez confié par l'intermédiaire du professeur Darlington, est la réponse à la plupart des questions que l'homme se pose depuis la nuit des temps.

— A ce point ? s'étonna Théo.

— Ce sont ses propres mots. C'est la raison qui l'a poussé à entrer en contact avec nous. Il a pris peur.

— Peur ? De qui ?

— De quoi, serait plus approprié. Des implications du déchiffrement sans doute.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il pense découvrir en déchiffrant ces calculs ? La vérité sur l'existence de Dieu ? Ou bien si nous sommes juste le fruit du hasard cosmologique ?

— Ce sont, d’après lui, quelques-unes des questions auxquelles pourraient bien répondre ces pages, en effet. Certaines révélations qui pourraient en découler remettraient sérieusement en cause une grande partie des piliers sur lesquels sont fondées nos sociétés.

— Ce ne sont peut-être que les formules d’une arme sophistiquée après tout, douta Théo. Kovac n’était pas, à ma connaissance, quelqu’un qui semblait pouvoir détenir des secrets aussi importants que ce que Masterson suppose.

— Parce que vous ne vous posez peut-être pas la bonne question, indiqua Morisson en s’allumant une autre cigarette.

— Que voulez-vous dire ? Quelle bonne question ?

— De qui Kovac tenait-il ces formules ?

Théo commençait à se demander si Morisson n’en savait finalement pas plus qu’il ne voulait bien le dire. Il n’avait pas semblé plus surpris que cela lorsque le jeune homme avait commencé à lui raconter son histoire. Il avait, certes, feint l’étonnement à deux ou trois reprises, mais sans plus. La CIA détenait-elle des dossiers sur lui, ses amis, Graham et Kovac, entre autres ? Suivait-elle l’affaire depuis longtemps ? Depuis le début peut-être ? Mais alors pourquoi intervenir seulement maintenant ? Il semblait que le déclencheur ait été les formules de Kovac. Pourquoi la CIA s’intéressait donc autant à celles-ci ? Étaient-elles, comme l’avait supposé le professeur Masterson, de nature à bouleverser les connaissances de l’humanité au point de devenir un enjeu majeur ? Théo avait dès le début, lorsqu’il

avait couché celles-ci sur le papier, un matin, dans sa chambre de l'hôtel Carlton de Cannes, pressenti qu'elles devaient avoir une grande importance, mais il ne pensait pas alors que ce serait à ce point. Si la CIA et, par voie de conséquence, le gouvernement américain, s'intéressaient tant à celles-ci, c'est sans doute qu'ils avaient déjà en leur possession certaines informations en rapport avec elles. Autrement, pourquoi cet intérêt soudain de l'agence de renseignements la plus puissante du monde pour ces formules dont personne ne savait en réalité à quoi elles pouvaient bien correspondre ?

Tout cela piquait de plus en plus la curiosité de Théo. Il devait tenter d'établir une collaboration avec Morisson et son agence afin d'accéder aux informations en leur possession. Il ne savait pas précisément où tout cela allait le mener, mais il présentait l'importance de le faire.

— Vous pensez à qui ? questionna-t-il en réponse aux propos de Morisson.

— A qui ? sembla s'étonner l'homme. Je n'en sais strictement rien. C'est à vous qu'il faut poser la question.

— A moi ? s'étonna à son tour le jeune homme. Comment voulez-vous que je le sache ?

— Vous n'en avez pas la moindre idée, vraiment ?

— Non, aucune. En tout cas, pour le moment je ne vois pas. Je vais essayer d'y réfléchir à tête reposée, au cas où quelque chose m'aurait échappé. De votre côté, qu'est-ce qui vous fait dire que Kovac tenait ces formules de quelqu'un d'autre ?

— Vous l’avez dit vous-même : Kovac était tout sauf quelqu’un qui pouvait être à l’origine d’une chose pareille, non ?

— C’est certain. Il n’est pas à l’origine de ce qu’il m’a confié.

— Nous sommes donc d’accord là-dessus, je pense ?

— Oui.

§

Morisson se leva, quitta la pièce, laissant à nouveau Théo seul. Il s’écoula un certain temps avant qu’il ne revienne, chargé d’un plateau-repas, qu’il posa sur le bureau, face au jeune homme. Il vint jusqu’à lui, lui ôta les menottes et le pria de manger. L’atmosphère était bien plus détendue désormais. Lorsqu’il eut dévoré la moitié de son sandwich, il questionna Morisson :

— Qu’attendez-vous de moi exactement ?

— Comment ça ?

— L’interrogatoire n’était qu’un prétexte, n’est-ce pas ? Vous saviez déjà tout ce que vous m’avez fait dire sur les Mikelians et le reste, je me trompe ?

Morisson esquissa un léger sourire, secoua la tête et dit :

— Vous êtes vraiment incroyable Théo, vous savez. Avec vous je vais d’étonnement en étonnement. Votre

calme, votre sang-froid, votre capacité d'analyse et l'intelligence dont vous faites preuve, forcent l'admiration. Surtout si l'on considère que vous n'avez que quinze ans.

— Mon âge, encore une fois, n'a rien à voir dans tout ça. Je suis un Mikelian, le dernier d'entre eux et j'ai très certainement hérité de mes ancêtres certains dons qui font de moi un être doté d'une expérience et de capacités intellectuelles plus développées que la plupart des gens, voilà tout. Ça aussi vous devez le savoir, je pense. Autrement pourquoi serais-je ici, n'est-ce pas ?

— D'accord, je vais vous expliquer, finit par dire Morisson. Nous vous surveillons depuis le début. Depuis que vous avez pris contact avec Jessie Graham. Nous la surveillions déjà avant, depuis qu'elle a mis en place le site mikelians.org. C'est lui qui nous a alertés. Nous avons suivi vos exploits et vu de quoi vous étiez capable grâce à vos bijoux. Depuis, nous avons renforcé notre dispositif vous concernant. Si nous avons décidé de... disons prendre contact avec vous, c'est à la suite de la découverte de l'existence des formules.

— Je comprends. Leur importance vous a fait réagir.

— Oui, enfin...

Morisson semblait chercher ses mots.

— Il y a de ça, mais pas que.

— Ah, s'étonna Théo. Et qu'y a-t-il d'autre ?

— Des zones d'ombre.

— C'est-à-dire ?

— Vous nous dites que c'est Dragan Kovac qui vous a transmis les formules, juste avant de mourir de vos propres mains, mais il se trouve que nous vous surveillons étroitement depuis plus d'un an et que tous vos faits et gestes sont consignés par nos agents. Et nulle part dans les rapports que nous avons, il n'est mentionné de tels faits. Comment expliquez-vous ça ?

Théo finit la dernière bouchée de son sandwich, but une gorgée d'eau et dit :

— Je ne sais pas si les explications que je pourrais vous donner vous satisferaient et si vous seriez en mesure de me croire.

— Dites toujours. Dans cette affaire, nous avons depuis longtemps compris qu'il ne fallait pas avoir d'a priori.

— Il s'est produit des évènements en rapport avec le temps. Un homme venu du passé a délibérément modifié le cours du temps afin d'assouvir sa soif de pouvoir⁴. Ce sont produits alors un nombre incalculable de changements dans le cours de l'histoire. Heureusement, grâce aux bijoux, j'ai été l'une des rares personnes à me rendre compte de ces changements (l'ensemble de l'humanité ne s'est rendu compte de rien en fait). Je vous passe les détails, mais avec mon équipe, nous avons réussi à remettre de l'ordre dans

⁴ Cf. tome II

tout ça. C'est la raison qui fait que vos agents n'ont pas pu consigner les évènements qui se sont produits. Pour eux, ce qui s'est produit n'a pas existé.

Théo se tut, laissant le temps à Morisson de digérer ce qu'il venait de raconter. Il but une nouvelle gorgée d'eau avant de reprendre :

— Dans l'une des nouvelles réalités produites par les diverses modifications du temps, j'ai été confronté à Kovac et c'est là qu'il m'a transmis les données mais aussi qu'il est mort. Vous voyez, ce n'est pas quelque chose de simple à croire.

— Je reconnais, acquiesça Morisson qui sortait une énième cigarette de son paquet.

— Toutefois nous savons que vous êtes quelqu'un de droit et d'honnête. De plus, tout ce que vous nous avez dit jusque-là, nous le savions déjà, ce qui nous conforte dans l'idée que vous n'essayez pas de nous raconter de bobards. Alors, même si ce que vous affirmez est difficile à croire, nous devons vous faire confiance.

Morisson sembla se plonger dans d'intenses réflexions. Il tira plusieurs fois sur sa cigarette avant d'ajouter :

— Donc, si Kovac est mort dans une autre 'réalité', comme vous dites, ça veut peut-être dire qu'il ne l'est plus dans celle-ci, n'est-ce pas ? C'est pour ça que vous m'avez dit tout à l'heure que vous n'étiez pas certain qu'il soit mort.

— C'est une hypothèse que nous avons envisagée, je l'avoue.

— Donc, si nous retrouvons Kovac, il pourrait sans doute faire toute la lumière sur ces formules, qu'en pensez-vous ?

— Que Kovac n'est pas du genre à parler.

— Nous trouverons les moyens de lui faire dire ce qu'il sait, croyez-moi.

Théo ricana :

— Vous ne savez vraiment pas à qui vous avez affaire avec ce type. Il n'est pas humain. Vous n'en tirerez rien.

— On peut essayer en tout cas.

— Oui, mais ne comptez pas trop dessus.

— Le seul problème, avoua Morisson, c'est que nous n'avons aucune idée de l'endroit où Kovac peut se trouver. Il a disparu, comme vous le savez certainement, après votre premier séjour à Rome et depuis, nous avons complètement perdu sa trace. Vous n'auriez pas une petite idée à tout hasard ?

— Si, mais je crains que ce ne soit peine perdue. Il était détenu par Oswald Graham dans une base secrète au Nouveau-Mexique.

— Au Nouveau-Mexique ? Où ça exactement ?

— Je ne connais pas le nom du lieu, mais je saurai le retrouver si besoin.

— Bien. Mais pourquoi dites-vous que c'est peine perdue ?

— Parce que Oswald Graham fait partie des rares personnes qui ont vécu les changements du temps et qui s'en souviennent. Nul doute, à mon avis, qu'il ait, depuis, fait transférer Kovac dans un autre lieu.

— Je vois. Vous pensez que nous n'avons aucune chance de retrouver Kovac là-bas ?

— Vous penseriez quoi à ma place ?

— La même chose. Toutefois, à la CIA, nous avons pour habitude de ne négliger aucune piste. Ce que je vous propose donc c'est d'aller jusqu'à cette base et de vérifier par nous-mêmes s'il s'y trouve encore.

— C'est comme vous voudrez. Mais j'y pense, pourquoi ne pas aller trouver directement Graham et lui faire avouer où il le cache ? Ce serait plus judicieux non ?

Morisson baissa la tête et ne répondit rien. Théorica encore :

— Quoi ? Il est intouchable, c'est ça ?

— Graham est l'un des hommes les plus puissants et influents d'Amérique. Il est l'ami intime du président et il l'était aussi des trois derniers avant celui-ci. Il est dans notre collimateur depuis longtemps, mais nous marchons

sur des œufs avec lui. Pas question de l'approcher, encore moins de lui faire subir un interrogatoire en règle.

— Je vois. Vous n'avez pas beaucoup de marge de manœuvre en somme.

— Avec cet homme, non.

— Du coup, je suis votre seul espoir de retrouver Kovac, s'il est en vie, affirma le jeune homme.

Il songea qu'il se trouvait de fait en position de force vis-à-vis de Morisson et de la CIA. Il collaborerait mais pas à n'importe quelle condition du coup. C'est ce qu'il fit savoir à Morisson :

— Dans ce cas, puisque vous avez absolument besoin de moi, je mets quelques conditions à notre collaboration.

— Ça ne me surprend pas. Je vous écoute.

— Tout d'abord, je veux récupérer les bijoux. Ensuite, je veux que vous me disiez tout ce que la CIA sait, que je ne sais pas.

Morisson fit mine de ne pas comprendre et prit un air étonné :

— Comment ça ? Qu'est-ce que la CIA saurait que vous ne sachiez pas ?

— Monsieur Morisson, ne jouez pas au plus malin avec moi. Vous n'allez pas me faire avaler que vous vous

êtes intéressés à Jessie Graham juste à cause de son site Internet.

— Précisez votre pensée.

— Je suis persuadé que si vous l’avez fait, c’est que vous possédiez déjà des informations sur le sujet. Si vous avez épluché le site mikelian.org, c’est que vos logiciels espions ont donné l’alerte en tombant dessus, je me trompe ?

Morisson regarda sa montre. Il s’excusa auprès du jeune homme et quitta la pièce. Théo en profita pour se dégourdir les jambes, maintenant qu’il n’était plus entravé par les menottes. Il s’écoula plus d’une heure avant que Morisson ne réapparaisse, un dossier sous le bras. Lorsqu’il fut assis, il expliqua :

— Pour les bijoux, c’est d’accord.

— Bien. Et pour le reste ?

— J’ai dû batailler avec ma hiérarchie.

— Ça veut dire que c’est non ?

— Ça veut dire que c’est oui, mais ça n’a pas été facile de les convaincre.

Morisson ouvrit le dossier posé sur le bureau et en sortit un document de plusieurs pages qu’il tendit à Théo.

— Qu’est-ce que c’est ? s’enquit le jeune Élu.

— Un document type contenant des closes de confidentialité. Lisez-le et signez-le, après avoir paraphé toutes les pages, si vous êtes d'accord.

Théo prit le temps de lire tout le document, ce qui prit un certain temps. C'était effectivement un document type par lequel le signataire s'engageait à ne divulguer aucun renseignement obtenu de la CIA sous peine de poursuites et d'emprisonnement pour de longues années. Théo demanda un stylo, le signa et le tendit à Morisson, qui s'empressa de le ranger dans le dossier.

— Ok, dit-il. Je vais pouvoir vous expliquer tout. Vous avez raison de penser que nous détenons des informations depuis plus longtemps que la mise en ligne du site de Jessie Graham. En fait, tout cela remonte quasiment à la création de l'agence. Dès les premières missions des agents sur le terrain, aux quatre coins du monde, les rapports ont mentionné des faits étranges. Ceux-ci furent consignés dans des dossiers qui furent baptisés : *Ghost files*. Chaque fois qu'un phénomène étrange se produisait sous les yeux de l'un de nos agents, il avait pour mission de le consigner dans les Ghosts files. C'est ainsi que des dizaines de rapports ont atterri là durant des décennies. Le plus drôle c'est que personne ne s'en était soucié jusqu'à ce qu'un jour, un archiviste ne mette le nez dedans et se prenne de passion pour tous ces récits. Il a commencé petit à petit à faire le lien entre certains rapports et a réalisé un travail formidable durant près de cinq ans. Lorsqu'il a terminé ce travail et qu'il l'a remis entre les mains des grands patrons, ces derniers ont tout de suite compris qu'ils tenaient quelque chose d'énorme entre les mains. Tout portait à croire que des

êtres, disons surnaturels, peuplaient notre bonne vieille Terre et ce, depuis très longtemps et dans pratiquement tous les pays. Ce que je vous raconte s'est produit il y a environ une dizaine d'années. Une section spéciale d'enquête fut alors créée, qui fut baptisée : *section G*. G pour ghost sans doute. Cette section s'est spécialisée dans la recherche d'indices conduisant à répertorier et dresser le portrait de chacun de ces êtres. Le but final était de savoir quelle menace chacun d'eux présentait pour les intérêts des États-Unis et de leurs alliés. C'est dans ce cadre que nous agissons, mes collègues et moi. C'est pour cela que nous sommes sur votre dossier depuis des mois. Nous en avons vu des choses étranges durant toutes ces années, mais avec vous, Théo, nous avons été servis ! Voilà, vous savez tout.

— Bien, je pense que pour le moment ça m'ira comme ça. Quelle est la suite du programme maintenant ?

— Nous partons pour le Nouveau-Mexique tenter de retrouver la trace de Kovac.

§

Chapitre II

Sur la trace de Kovac

La longue route rectiligne qui traversait le désert s'étendait à perte de vue dans un paysage monotone écrasé de soleil. L'énorme 4x4 noir aux vitres teintées qui, de l'extérieur, ne laissait entrevoir ses occupants, roulait à tombeau ouvert, emboîtant le pas véhicule identique qui le précédait. Un troisième suivait de près. Assis à l'arrière, Théo tuait le temps en comptant les cactus qui défilaient sous ses yeux. A vrai dire, à part quelques ciérges qui se dressaient ci et là, il n'y avait pas grand-chose d'autre que quelques rochers épars et de l'herbe rase et desséchée. A la gauche du jeune homme, Morisson suivait l'itinéraire sur une carte qui s'affichait sur une tablette tactile. En liaison constante avec les autres membres de son équipe, grâce à un émetteur HF complété par un micro cravate et une oreillette, il donnait ses ordres au véhicule de tête :

— On ralentit. Le chemin est sur la gauche dans moins d'un demi mile. Tâchez de pas le louper.

Le convoi ralentit brusquement et roula lentement durant quelques centaines de mètres, puis les 4x4 empruntèrent une piste en terre qui filait droit vers les montagnes, distantes d'une bonne dizaine de kilomètres. La route était

cahoteuse et la progression irrégulière, avec parfois des sections planes qui permettaient de foncer et parfois des passages où il fallait fortement ralentir. Dehors, il faisait déjà très chaud et dans les habitacles, la climatisation tournait à plein régime. Après plusieurs kilomètres, la piste en croisait une autre, orientée nord-sud, que le convoi emprunta, continuant sa course dans ce paysage désertique. La piste devenait plus sinueuse et finissait par se rapprocher de plus en plus du pied de montagnes tout aussi décharnées que la plaine d'où elles émergeaient.

§

Théo avait fini par s'assoupir malgré les soubresauts du véhicule.

Il se vit au milieu de la plaine désertique, marchant dans la lumière crue d'un soleil à son zénith. Ses pas foulaient un sol rocailleux et brûlant. Au loin, il apercevait une lumière intense, vers laquelle il se dirigeait. Après un long moment à arpenter ainsi, il finit par l'atteindre. Dans la lumière vive et aveuglante, il reconnut l'archange Saint-Michel, dans sa magnifique armure étincelante, déployant ses immenses ailes immaculées, son regard d'un bleu profond fixé sur lui. Autour de l'archange, la maigre végétation brûlée se changea en prairie grasse, verdoyante, couverte de fleurs multicolores. L'archange souriait :

— Bonjour Théo, dit-il. Je suis heureux de te revoir.

— Bonjour archange Michel.

— Je suis venu à toi car l'heure est grave, Théo.

— Vraiment ? Que se passe-t-il ?

— Le monde, plutôt devrais-je dire l'univers, court un grave danger. Le mal détient des secrets que les hommes ne doivent pas connaître. Il faut que tu empêches cela, Théo.

— De quels secrets parlez-vous archange ? Les formules de Kovac ?

— Entre autres, oui.

— Pourtant, elles semblent si complexes que personne ne sait à quoi elles correspondent. Je ne crois pas qu'elles puissent être un danger dans l'immédiat.

— Il existe quelqu'un sur cette Terre qui a la capacité de les interpréter. C'est celui que nous nommons *Gardien*. Si la CIA met la main sur lui, le gouvernement américain sera en possession de secrets qui pourront changer le cours de l'histoire de l'humanité, en accélérant son développement.

— Quel est le danger ? C'est plutôt une bonne chose, non ?

— Non ! répondit l'archange avec fermeté. Les hommes ne sont pas prêts pour cela. Tu dois faire en sorte que les secrets soient détruits, Théo.

— Est-ce que je peux savoir ce que cachent les formules ?

— Non. Moins tu en sauras, mieux ce sera.

— Je ne comprends pas, archange. Si vous ne vouliez pas que les secrets de Kovac tombent entre des mains humaines, pourquoi ne pas m'avoir empêché de les écrire ?

Saint-Michel sourit tendrement :

— Parce que tu serais certainement mort à l'heure actuelle.

— Pourquoi ça ?

— Parce que la manière dont Kovac a implanté en toi les secrets n'a pas été très douce. Il n'a pas pris de gants avec toi. Il fallait que tu sortes de ton esprit ces données le plus rapidement possible. Les bijoux ont œuvré en ce sens pour te sauver. En écrivant les formules, tu as fait en sorte de vider ton esprit de ces données qui auraient fini par te rendre fou et te détruire.

— Vous auriez pu me faire détruire les pages, une fois écrites, non ?

— Pas vraiment. Tu es un être exceptionnel, Théo. Je n'ai aucune capacité de prendre le pas sur ton esprit afin de le diriger. Tout ce que je peux faire, c'est te parler, t'expliquer, mais en aucun cas te faire faire quoi que ce soit par la force.

— Alors, pourquoi ne pas l'avoir fait de suite après que je les aie écrites ? C'était si simple.

— Je n'ai pas été alerté du problème à ce moment-là. Je viens seulement d'en avoir connaissance, regretta l'archange, quelque peu dépité.

— Le petit personnel n'est plus ce qu'il était, plaisanta l'Élu. Ce qui n'amusa pas plus que cela Saint-Michel.

— Je ne peux pas être au courant de tout, tout le temps, sembla s'excuser l'archange.

— Je comprends. Que dois-je faire maintenant ?

— Tu dois détruire les formules en ta possession et tu dois t'assurer que personne n'en possède plus la moindre copie.

— D'accord. Mais j'ai confié les formules à un professeur de mathématiques de l'Université d'Oxford et il semblerait que la CIA en possède déjà une copie.

— Il faut la détruire aussi !

— Ok. Ça ne va pas être du gâteau mais je vais essayer.

— Il le faut, Théo.

— Je ferai de mon mieux.

— Je n'ai pas terminé. Lors du transfert des données dans ton esprit, il semblerait que Graham ait réussi à les récupérer aussi.

— Il n'est pas à court de ressources celui-là.

— Graham connaît l'existence du Gardien. Il sait que celui-ci peut déchiffrer les formules. Il ne sait pas qui il est, ni où il se trouve, mais il va le chercher jusqu'à ce qu'il

le trouve. Cela aussi, tu dois l'empêcher. Retrouve coûte que coûte le Gardien.

— Où se trouve-t-il ce Gardien ?

— Cela, je ne puis te le dire.

— Pourquoi ? Je ne comprends pas. Vous venez me demander de le retrouver, mais vous ne voulez pas me dire où je peux le trouver. C'est pour ne pas interférer dans les affaires humaines, c'est ça ?

— Non, ce n'est pas cela.

L'archange semblait gêné. C'était la première fois que Théo le voyait hésiter ainsi. Il continua de le questionner :

— archange Michel, je veux bien faire tout ce que vous me demandez sans rechigner, mais il faudrait que vous m'aidiez un peu, vous ne croyez pas ?

— Je sais Théo, je sais. Le problème avec le Gardien, c'est que je ne sais pas plus que toi où il se trouve. Il a disparu.

— Disparu ? répéta le jeune homme, très étonné. Comment ça, disparu ?

— J'ai perdu sa trace depuis un moment.

— Et où était-il avant que vous ne la perdiez ?

— A Jérusalem.

— Quand a-t-il disparu ?

— Il y a trois ans environ. Tu dois le trouver, Théo.

— Je le ferai, archange Michel. Quand je l'aurai retrouvé, que devrais-je faire ?

— Tu devras le tuer, laisse tomber l'archange, sans ménagement.

— Le tuer ! Mais, pourquoi ? N'y a-t-il pas d'autre solution ?

— Je crains que non, mon garçon. Ce qu'il sait est trop important pour risquer de le laisser vivre. Je sais que ce que je te demande n'est pas facile, Théo, mais sache que le combat que tu mènes contre les forces du mal t'entraînera fatalement à devoir tuer. Tu dois t'y habituer dès maintenant.

— Je le sais, mais l'idée d'ôter la vie de quelqu'un, qu'il soit humain ou non, me rebute.

— Je te comprends, mais il n'y a nul combat, nulle guerre qui se gagne sans infliger des pertes à l'adversaire. Tu dois en être conscient.

— Le Gardien est-il du côté du mal au moins ?

— Si tu poses la question, c'est que tu as déjà compris que ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

— J'avais un doute.

— Il est dans notre camp, celui du bien. Toutefois il s'est produit quelque chose le concernant qui fait qu'il n'est plus fiable.

— Bien, je ferai ce que vous me demandez, finit par dire Théo à contrecœur.

— Merci Théo. Une dernière chose avant que je ne parte : le Gardien se trouvait dans la vieille ville de Jérusalem, autour du Saint-Sépulcre. Commence par le chercher là. Et surtout, pas un mot de tout cela aux agents de la CIA. Ils sont plus dangereux encore que Graham et ses hommes.

L'archange devint très lumineux, obligeant Théo à détourner le regard. Il disparut, laissant l'Élu seul dans la plaine désertique au milieu d'une végétation qui avait repris son apparence desséchée.

§

— Théo, Théo ! Nous approchons. Le jeune homme sortit de son rêve et reconnut la voix de Morisson. Il regarda à l'extérieur et vit qu'ils atteignaient leur destination. Il s'étira longuement et dit :

— C'est juste là, dans ce canyon étroit, sur la gauche.

Morisson donna ses ordres et le convoi s'engouffra dans le canyon qui s'enfonçait d'à peine plus d'une centaine de mètres dans le flanc de la montagne. Arrivés au bout de ce cul-de-sac, les véhicules stoppèrent et une douzaine d'hommes en costume cravate, lunettes noires sur le visage, en sortirent. Théo regarda la paroi rocheuse qui terminait le canyon et s'en approcha jusqu'à la toucher. Il sembla un moment chercher quelque chose, regarda à droite, puis à gauche, promena une main le long de la roche

de couleur brun rouge. Les hommes étaient debout, immobiles, les regards pointés sur lui, stoïques. Le jeune homme se retourna vers Morisson, resté en retrait quelques pas derrière lui et dit :

— C'est curieux, je ne perçois rien.

— Vous êtes certain que c'est ici ?

— Oui, mais je devrais ressentir les vibrations du passage menant au tunnel qui se trouve juste derrière la roche et je ne ressens rien.

— Ça veut dire quoi ? Qu'il n'y a plus de passage ?

— C'est possible. Graham a dû le faire condamner.

— Pour quelles raisons l'aurait-il fait d'après vous ?

— Je connaissais son existence, c'est une excellente raison, il me semble.

— Sans doute. Bon, comment fait-on pour entrer ? Vous avez une idée ?

Théo prit le temps de la réflexion. Après quelques minutes, il expliqua :

— La base possède un système d'aération puissant pour évacuer la chaleur qui provient de sa centrale à énergie. Il doit y avoir plusieurs bouches d'évacuation disséminées dans la montagne. Il faut en trouver une.

Morisson parla avec ses hommes, qui sortirent des valises de matériel et les installèrent en quelques minutes. Il

y avait des ordinateurs, des écrans, une antenne parabolique qui, une fois déployée, faisait bien deux mètres de diamètre. Morisson demanda à l'un de ses hommes, installé au pupitre de commande, de pointer un satellite sur la montagne. Après une dizaine de minutes d'attente, les premières images apparurent sur les écrans. La montagne au pied de laquelle ils étaient, était visible, prise depuis plusieurs centaines de kilomètres d'altitude. Théo était bouche bée. Les moyens logistiques de l'agence américaine semblaient impressionnants. Morisson demanda un zoom de l'image sur la zone dans laquelle ils se trouvaient. Lorsqu'il obtint l'image souhaitée, qui couvrait un carré de cinq kilomètres de côté, l'opérateur pianota fébrilement sur le clavier devant lui et diverses vues s'affichèrent sur d'autres écrans, chacune dans un ensemble de couleurs différentes de l'originale, afin de mettre en avant les résultats des recherches, dans des domaines tels que l'infrarouge et l'ultraviolet par exemple. Morisson et l'opérateur examinaient les vues et s'arrêtèrent sur l'une d'elles. Il demanda un zoom avant, dans une zone délimitée par une sorte de trainée jaunâtre assez rectiligne.

— Vous avez quelque chose de concret ? s'informa Théo.

— Vous voyez cette trainée, expliqua Morisson. Elle est provoquée par un déplacement d'air chaud, ce qui en soi n'a rien d'étonnant dans cette région et en cette saison, mais pour qu'elle soit aussi rectiligne, il faut qu'elle soit provoquée par un flux d'air puissant et continu.

— Je vois. Ce serait l'une des sorties du système d'aération.

— C'est probable. Nous sommes en train de la localiser avec précision par rapport à notre position. Ah, tenez, voilà les résultats : 20° sud-est, à environ un demi-mille de nous. Altitude : cinq mille quatre cents pieds.

Morisson donna ses ordres et les hommes changèrent leur costume cravate contre un treillis couleur camouflage, coiffèrent un casque et se chargèrent de lourds et volumineux sacs à dos. Morisson proposa à Théo l'une de ces tenues, que l'ado refusa de revêtir. Il préférait son jean, ses baskets et son tee-shirt.

L'ascension à travers un paysage de roches ocre rouges, ponctué par endroits de buissons et de cactus géants, dura près d'une heure sous une chaleur accablante. Théo, aidé par les bijoux de l'archange, ne ressentait nullement la chaleur, la fatigue et tous les désagréments liés à l'exercice physique et au climat. D'ailleurs, il ne suait pas. Le groupe atteignit enfin son objectif : une bouche d'aération de gros diamètre nichée dans une anfractuosité de la montagne, bien cachée des regards indiscrets par une peinture de camouflage aux couleurs de la roche ambiante.

Deux hommes s'attaquèrent à la solide grille qui en interdisait l'accès. Elle fut déposée en partie, après quelques minutes, découvrant un tube dans lequel un homme de la taille de Morisson pouvait aisément tenir debout. Le problème était l'énorme ventilateur dont les pales tournaient à pleine vitesse, à moins de vingt mètres de

l'entrée, propulsant d'énormes quantités d'air chaud vers l'extérieur.

D'autres hommes déployèrent une batterie d'ordinateurs portables et de tablettes qu'ils installèrent sur une table pliante et connectèrent entre eux et avec la fameuse antenne parabolique, laquelle permettait la liaison directe par satellite. C'était un matériel de pointe avec lequel nul doute que les techniciens de la CIA allaient pouvoir prendre le contrôle de l'informatique de la base souterraine. Il leur fallait arrêter le ventilateur, sans quoi tous resteraient là, dans l'incapacité d'aller plus loin.

Il s'écoula un certain temps pendant lequel trois hommes se démenèrent pour trouver le moyen d'accéder au réseau et aux serveurs du complexe, en vain. Morisson restait stoïque, ne doutant pas un seul instant de l'efficacité de ses hommes. Le temps passait et l'énorme ventilateur ne ralentissait pas. Théo s'en amusait. Il repensait à son ami Yu qui, seul, avait réussi à s'introduire dans les serveurs de la base en un temps record et leur avait permis d'entrer et d'atteindre le cœur sans difficulté⁵. Après plus d'une demi-heure Morisson commença à s'impatienter. Les techniciens butaient sur de puissants pare-feu dont les codes d'accès semblaient impossibles à craquer. C'est du moins ce qu'ils expliquèrent à Morisson. Théo finit par sortir son smartphone pour appeler son ami Yu, mais il n'avait pas de réseau. Il s'approcha de Morisson et dit :

— Vous voulez que je vous donne un coup de main pour entrer ?

⁵ Cf. Tome II, chapitre XVII.

— Vous ? s'étonna l'agent. Comment ?

— J'ai besoin de passer un coup de fil, c'est tout.

Morisson demanda qu'on apporte un téléphone satellitaire, qui permit au jeune homme de contacter Yu, le petit génie en informatique. Celui-ci était chez lui, à Hong Kong.

— Salut Yu, c'est Théo. J'ai besoin de toi pour une mission urgente.

— Salut Théo. Qu'est-ce que je peux faire ?

— De là où tu es, est-ce que tu peux prendre le contrôle de la base de Graham, au Nouveau-Mexique ? Il y eut un blanc avant que le jeune Chinois ne réponde :

— Je peux essayer, mais je ne crois pas qu'elle soit connectée sur un réseau extérieur par lequel je pourrais l'atteindre.

Théo réfléchit et lui demanda :

— Et si tu pouvais passer par des ordinateurs sur place qui peuvent se connecter par réseau sans fil, ça irait ?

— Oui, là aucun problème.

— Ok, bouges pas, je te reprends dans un moment.

Théo s'adressa à Morisson :

— J'ai besoin que vos techniciens se mettent en rapport avec Lee Yu afin qu'il puisse prendre le contrôle de votre matériel, c'est possible ?

— Prendre le contrôle de nos ordinateurs ? Il n'en est pas question ! s'exclama-t-il. C'est un réseau gouvernemental que nous ne pouvons pas laisser infiltrer par qui que ce soit.

— Bon, comme vous voudrez. Mais je crains que nous ne soyons pas entrés avant longtemps si l'on compte sur vos hommes, dit-il d'un ton moqueur.

Morisson haussa les épaules, prit le temps de la réflexion avant de donner son accord, en désespoir de cause. Aussitôt que Yu eut l'accès aux ordinateurs, il en prit le contrôle et par leur intermédiaire, prit aussi celui de la base secrète de Graham après avoir cassé les codes d'accès des puissants pare-feu qui en interdisaient l'accès. L'un des techniciens de la CIA, qui regardait les opérations se dérouler devant ses yeux sur les écrans, s'exclama :

— Mais comment fait-il ça !? médusé par la facilité et la rapidité avec laquelle Yu avait pénétré le système. Après quelques minutes, les pales du ventilateur commencèrent à ralentir rapidement jusqu'à s'immobiliser complètement. Les hommes remballèrent tout leur matériel (sauf le matériel de transmission par satellite) et la petite troupe se mit en mouvement à travers le tunnel d'aération. Après avoir franchi le ventilateur, ils firent encore cent cinquante mètres avant de déboucher sur un énorme puits vertical dans lequel l'air chaud remontait des profondeurs de la montagne. La hauteur était impressionnante et difficile à quantifier tant le puits s'enfonçait dans les entrailles de la Terre. Des hommes accrochèrent des cordes d'alpiniste à des crochets, qu'ils avaient fixés sur les parois métalliques

à l'aide de puissantes ventouses, et les lancèrent dans le vide. Immédiatement, l'ensemble de la cohorte se lança dans une descente en rappel qui dura un certain temps. Au bout des cordes, quelque trois cents mètres plus bas, ils atterrirent dans un boyau horizontal du diamètre de celui par lequel ils étaient entrés dans la base. Théo, qui avait déjà emprunté le chemin, prit la tête du groupe et avança dans le tube jusqu'à atteindre un nouveau ventilateur qui pulsait un air particulièrement chaud et chargé d'humidité. Il demanda à Yu de stopper celui-ci. Après l'avoir franchi, ils atteignirent une grille qu'ils durent découper pour déboucher sur la centrale à énergie géothermique qui alimentait le complexe. Celle-ci, entièrement automatisée, était vide de monde. Le groupe, Théo en tête, traversa l'immense salle de plusieurs centaines de mètres de long dans laquelle d'immenses turbines, propulsées par la vapeur produite par la chaleur provenant des profondeurs de la Terre, fournissaient l'électricité nécessaire. Au-delà de la centrale thermique, un large tunnel courait, rectiligne, sur une distance appréciable, avant de s'incurver légèrement sur la droite.

Après une traversée qui dura dix bonnes minutes, les hommes arrivèrent dans une grande salle semi-circulaire d'où partaient plusieurs autres tunnels. Sur leur droite, ils virent une large ouverture, qui donnait sur un espace plongé dans l'obscurité. Théo s'y dirigea, muni d'une puissante lampe torche. Il trouvait curieux que l'espace qui se trouvait devant lui soit plongé ainsi dans le noir. Il savait ce qu'il y avait là, pour y être venu quelque temps auparavant, dans une autre réalité, induite par les frasques mégaloma-

niaques de Fra Paolo, alias Peter Loopsair⁶. A ce moment-là, l'immense cavité naturelle était baignée de lumière et l'on pouvait y voir en son centre, l'énorme sphère noire faite dans une sorte de céramique qui semblait absorber presque toute lumière.

Le faisceau de la lampe éclaira devant le jeune homme à une distance maximale de dix mètres à peu près et Théo dut ralentir sa progression jusqu'à s'immobiliser au bord d'un précipice. Il balança le faisceau de droite à gauche, cherchant désespérément la passerelle qui conduisait à la sphère, en vain. Théo activa sa vision nocturne afin de voir dans l'obscurité du lieu. Il reconnut la vaste cavité et fronça les sourcils lorsqu'il constata que l'immense sphère ne trônait plus au centre de celle-ci.

Morisson arriva juste après lui et le questionna :

— Quelque chose ne va pas ?

— Il y avait un pont ici qui menait à une immense sphère. C'est là qu'était enfermé Kovac.

— Hum, je vois. Le pont n'est plus là, c'est ça ?

— Non, la sphère non plus du reste. Devant nous s'étend un immense espace vide sur des centaines de mètres.

— Vous pensez qu'elle a été démontée et déplacée ou qu'elle n'existe tout simplement pas et qu'elle n'avait de

⁶ Cf. Tome II.

réalité que dans cet autre temps dans lequel vous l'avez vue ?

Théo ne répondit pas tout de suite, réfléchissant sur le sujet. Il finit par dire :

— Cette base est là pour contenir et faire fonctionner la sphère. Si celle-ci n'existait pas, la base n'aurait pas lieu d'exister non plus.

— Logique, reconnut-t-il. Vous dites que la sphère était immense. Si elle a été démontée et transportée ailleurs, il a dû falloir de très nombreux véhicules pour déplacer ses éléments. Ça ne peut pas passer inaperçu. Quelqu'un a certainement vu quelque chose.

— Vous proposez quoi ?

— Que nous allions enquêter sur le terrain. Il y a des patelins et quelques fermes isolées dans le coin.

Morisson donna des instructions à ses hommes et tous rebroussèrent chemin en direction de la sortie.

§

L'homme était assis dans un rocking-chair, à l'ombre, sur la terrasse de sa maison en bois, couverte d'un appentis. Il était vieux, le visage buriné par l'austère climat du désert. Ses cheveux blancs un peu longs et en bataille, étaient à l'image de sa barbe hirsute. Il fumait la pipe, suivait de ses petits yeux emplis de malice les deux individus qui sortaient d'un gros véhicule noir aux vitres teintées et

se dirigeaient droit sur lui. Le premier, un colosse en costume cravate et lunettes noires, s'adressa à lui :

— Bonjour monsieur, je suis l'agent Morisson, du FBI.

Il sortit une fausse plaque du FBI qu'il présenta furtivement devant les yeux du vieil homme, avant de la ranger dans une poche intérieure de sa veste. Morisson avait menti sur l'identité de l'agence pour laquelle il travaillait pour la simple raison que la CIA était une agence de renseignements extérieurs, autrement dit, les espions de l'Amérique. Ils n'avaient pas vocation à intervenir sur le territoire national des États-Unis. C'était la prérogative du FBI. Normalement, Morisson aurait dû passer le relais, pour se rendre au Nouveau-Mexique, au FBI qui se serait chargé d'investir la base de Graham. Mais Morisson avait des ordres stricts de ses supérieurs : pas d'autres personnes ou agences dans la confiance des missions de la section G. Alors, pour ne pas déclencher de vagues entre les différents services, Morisson et ses hommes se faisaient passer pour des agents du FBI. Ils avaient des véhicules identiques, s'habillaient de la même façon et présentaient de fausses cartes de l'agence.

Le vieil homme tira sur sa pipe et continua de regarder tour à tour Morisson et Théo qui l'accompagnait. Il rit dans sa barbe avant de demander, désignant le jeune homme :

— Lui aussi il est du FBI ?

— Non, monsieur, ce jeune homme m’accompagne dans le cadre d’une affaire en cours dans votre coin. J’aimerais vous poser deux ou trois questions, si ça ne vous dérange pas, je peux ?

— Posez toujours, répondit le vieil homme.

— Vous n’auriez pas vu des allez et venues inhabituelles dans le secteur ces derniers temps ?

Le vieil homme tira sur sa pipe avant de répondre laconiquement :

— P’têt bien.

— Vous pouvez m’en dire un peu plus, s’il vous plaît ?

— Vous cherchez quoi au juste ? s’enquit l’autochtone.

— Rien de particulier, des infos, c’est tout.

— Quel genre ?

— Je viens de vous le dire : je veux juste savoir si vous avez vu quelque chose d’anormal ces temps-ci.

— Ouais, dit-il en tirant sur sa pipe.

— Ça veut dire oui ? Vous avez vu quoi exactement ?

— Des choses.

L'homme n'était pas bavard apparemment et Morisson avait toutes les peines du monde à lui faire dire ce qu'il savait. Il décida de l'aider un peu :

— Vous n'auriez pas vu un va-et-vient de poids lourds incessant et inhabituel par hasard ?

— Non, m'sieur, pas vu d'ça.

— Non, pas de camions ?

— J'vous l'dis m'sieur, pas d'camions.

— Des hélicoptères peut-être ?

— Non m'sieur, pas d'hélicos non plus.

— D'accord. Vous voulez pas me dire ce que vous avez vu, ça irait plus vite, vous ne croyez pas ?

— J'sais pas m'sieur.

— Ok. Je vous pose encore quelques questions alors, d'accord ?

— Ouais m'sieur.

— Vous n'avez pas vu de camions, pas d'hélicos, pas d'avions non plus je suppose ?

— Non m'sieur, pas d'avions.

— Mais c'était dans le ciel, n'est-ce pas ? lui demanda Théo qui essayait aussi de comprendre ce que l'homme avait bien pu voir.

Il se demandait pourquoi ce vieil homme était réticent à parler aux autorités. Il en vint à se dire que c'était peut-être parce qu'il avait vu quelque chose de très inhabituel. Quelque chose qu'il n'avait jamais vu de sa vie. Il n'osait sans doute pas en parler ouvertement de peur du ridicule ou qu'on le prenne pour un fou.

— Ouais, mon p'tit gars, y'a d'ça.

— Laissez-moi deviner, poursuivit Théo. Vous avez vu un truc dans le ciel qui n'était pas... disons... normal ?

— C'est ça.

— C'était quoi ? Une sorte de soucoupe volante ?

— P'têt bien qu'ça ressemblait à ça.

— C'était comment : grand, petit, sombre, lumineux ? questionna Morisson.

— Ça d'vait têt grand j'crois. C'était très sombre. On aurait dit qu'la lumière pouvait pas l'éclairer.

Cette dernière phrase fit mouche dans l'esprit du jeune Élu. Il s'approcha de Morisson et lui susurra :

— C'est curieux, la sphère est faite dans une matière étrange qui semble ne refléter qu'une toute petite partie de la lumière qui l'éclaire. Tout à fait ce que cet homme décrit.

— Ça pourrait être la sphère, qu'il aurait vue dans le ciel, vous croyez ? D'après ce que vous m'avez dit, elle est

gigantesque. Comment une chose aussi grande aurait pu sortir de l'endroit où elle se trouvait ?

— Je n'en sais rien. Continuons d'interroger cet homme et essayons de lui faire dire ce qu'il a vu.

Le vieil homme tapota sa pipe pour en chasser les restes de tabac et de cendres qu'elle contenait, puis il prit un sachet, qu'il gardait près de lui sur une table basse en osier, l'ouvrit et en sortit du neuf avec lequel il bourra la pipe. Lorsqu'il l'eut allumée, Morisson reprit son interrogatoire :

— Alors, dites-moi, ça avait quelle forme ce truc que vous avez vu dans le ciel ?

— Ben, ça semblait rond, mais y faisait nuit et il était si sombre qu'j'en sais trop rien à vrai dire.

— S'il faisait nuit et qu'il soit aussi sombre que vous le dites, comment avez-vous pu le voir ?

— A cause d'la Lune, pardi ! s'exclama le vieil homme. Elle était presque pleine cette nuit-là. J'étais dehors, ici, d'avant la maison. J'étais sorti parce qu'les chiens aboyaient. J'ai ben cru qu'y avait un rôdeur. J'ai regardé autour de moi mais j'ai rien vu. J'me suis retourné pour rentrer dans la maison lorsque, d'un seul coup, tout s'est assombri et la maison s'est retrouvée dans l'noir complet. J'me suis demandé c'qui arrivait et j'me suis tourné en direction d'la Lune et c'est là qu'j'l'ai vu, dans l'ciel, d'avant la Lune. Ça la cachait tout entière. C'est pour ça qu'j'pense que ça devait têt grand, vous comprenez ?

— Oui, très bien. Et ce truc est resté dans le ciel combien de temps ? Ça se déplaçait vite ou pas ? demanda Théo.

— Ben j’sais pas trop. Il est resté un moment d’avant la Lune. J’avais l’impression qu’y bougeait pas, mais j’avais tort. En fait, y se déplaçait tout droit dans ma direction. J’l’ai compris seulement quand j’l’ai vu passer au-dessus d’la maison. D’un coup, la Lune est réapparue et j’ai pu voir une masse sombre, ronde et silencieuse qui glissait au-dessus d’moi.

— C’était à quelle altitude d’après vous ? demanda Morisson.

— Ça j’saurai pas dire. C’était assez haut mais pas trop j’ pense. Ou alors c’est qu’c’était immense.

— Vous avez pu distinguer quelque chose, un signe, des inscriptions par exemple, dessus ?

— Non m’sieur. Y’avait rien qu’du noir.

— Et ensuite que s’est-il passé ?

— Ben, ça a continué sa route vers le nord et ça a disparu dans la nuit aussi vite qu’c’était venu. Voilà, c’est tout c’que j’ai vu.

— Vous dites que ça semblait rond, dit Théo. Est-ce que c’était rond comme un ballon ?

— Oui, exactement, on aurait dit comme un ballon tout noir.

— Bien, nous vous remercions monsieur pour votre coopération, termina Morisson. Nous vous demandons de ne parler de ce que vous avez vu à personne. C'est une question de sécurité nationale.

— Y'a pas d'risque qu'j'en cause, m'sieur. Vous avez pas à vous inquiéter. Par ici les gens qui racontent des trucs dans l'genre sont pas trop bien vus, vous savez. On sait comment ça s'est terminé là-bas, dans l'Est de l'État.

Le vieil homme tendit le bras dans la direction de l'est.

— Dans l'Est ? demanda Théo. Qu'y a-t-il eu dans l'Est ?

— Venez, allons-y, lui intima Morisson en le prenant par le bras. Lorsqu'ils furent dans le 4x4, celui-ci répondit à la question du jeune homme par une autre question :

— Nous sommes au Nouveau-Mexique, ça ne vous dit rien ?

Théo réfléchit un moment avant d'avouer :

— Non, rien du tout. Pourquoi, ça devrait ?

— Roswell, vous avez déjà entendu parler tout de même ?

— Ah oui, Roswell ! Bien sûr, suis-je bête !

— Les gens du coin sont assez susceptibles lorsqu'il s'agit d'histoires de soucoupes volantes. C'est pour ça

qu'ils ont du mal à parler lorsqu'ils voient quelque chose dans le ciel.

— Je comprends.

— Nous avons une énigme à résoudre en attendant.

— Pourquoi une énigme ?

— Cette sphère gigantesque n'a pas pu disparaître comme ça et s'évanouir dans la nature. Et puis, comment est-ce qu'elle a pu sortir de sa grotte, plusieurs centaines de mètres sous terre ?

— Il y a certainement une explication. Ce qui m'étonne par contre, c'est comment une sphère de cette taille peut voler d'elle-même ? Il faudrait maîtriser des technologies incroyablement avancées pour ça. Elle doit peser plusieurs milliers de tonnes. Et puis ça voudrait dire que c'est une sorte de véhicule et non une prison pour monstres, comme je l'avais cru jusqu'ici.

— Elle ne vole peut-être pas toute seule.

— Comment ça ?

— Elle était peut-être tractée par une myriade d'hélicos.

— Sauf que le vieil homme nous a bien dit qu'elle glissait dans le silence. Ça ne colle pas avec une myriade d'hélicos, il me semble.

— Vous avez raison, Théo. Nous sommes devant quelque chose qui nous dépasse, pour le moment du moins. Nous allons tout de même essayer de la retrouver.

— Comment ?

— Un objet de cette taille, dans le ciel des États-Unis, ça ne peut pas passer totalement inaperçu, surtout aux yeux des moyens de surveillance de l'armée. Je vais passer quelques coups de fil et nous verrons bien si les militaires ont des informations sur le sujet, ce qui ne m'étonnerait guère.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le grand salon de la suite de Jessie Graham, à l'hôtel Kampinski de Genève. La jeune et jolie blonde l'accueillit avec un large sourire, les bras écartés en signe de bienvenue. Le jeune homme vint jusqu'à elle et ils s'enlacèrent longuement, heureux de se revoir. Ils s'installèrent ensuite confortablement dans les sofas et s'expliquèrent sur ce qui était arrivé à Théo durant ces quelques jours d'absence.

— Que comptes-tu faire maintenant ? demanda la jeune femme.

— Il faut que nous nous rendions à Jérusalem pour enquêter sur le Gardien. Nous devons le retrouver. Le seul ennui, c'est que j'ai Morisson et toute la CIA sur le dos en permanence.

— Tu leur as bien faussé compagnie pour venir ici. Tu n'es pas obligé de retourner là-bas.

— Ce n'est pas aussi simple, Jess. Morisson m'a avoué que nous étions surveillés depuis le début de cette histoire. Toi, tu l'étais avant même que nous nous rencontrions. Ça veut dire que quoi que nous fassions, ils nous surveillent.

— Qu'est-ce qu'on peut faire alors ?

— Le mieux est que je continue de travailler en collaboration avec Morisson. Je connais chacun des hommes de son équipe et au moins je sais par qui je suis surveillé. Je ne pense pas qu'il ait planqué des hommes supplémentaires pour épier mes faits et gestes.

— Que veux-tu que nous fassions, de notre côté ?

— Allez à Jérusalem. Commencez à fouiner du côté du Saint-Sépulcre, c'est là que vivait le Gardien d'après l'archange.

— Qu'est-ce qu'on cherche au juste ?

— Je n'en sais rien. Interrogez les habitants du quartier, voyez s'il n'y avait pas quelqu'un de différent ou des faits étranges, par exemple.

— C'est vague.

— Que veux-tu que je te dise, se désola Théo qui levait les bras au ciel. Je n'ai aucune idée de par où commencer pour trouver ce fameux Gardien.

— Bon, on va faire ça, dit-elle, sceptique. Et toi, tu vas faire quoi ?

— Pour le moment, Morisson est focalisé sur la recherche de la sphère et de Kovac. Je vais continuer de chercher avec lui.

— Tu penses à autre chose ?

— Oui. Dis à Lisa que je pense fort à elle.

Jessie jeta un œil à sa montre et lui dit :

— Si tu patientes encore cinq minutes, tu devrais pouvoir le lui dire toi-même.

Le visage de Théo s'illumina. Il n'avait pas vu sa bien-aimée depuis près de deux semaines et il n'avait pas pu lui donner de nouvelles et n'en avait pas eu d'elle.

— Je ne savais pas qu'elle était ici, reprit-il.

— Depuis ta disparition, elle était très inquiète et a préféré me rejoindre ici plutôt que de rester seule chez elle.

Après quelques minutes, Lisa arriva. Lorsqu'elle vit Théo, elle se jeta dans ses bras et l'embrassa avec fougue. Ils discutèrent longuement de la situation présente et le jeune homme dut la rassurer. Comme il ne pouvait s'absenter trop longtemps de sa chambre d'hôtel, là-bas, au Nouveau-Mexique, il repartit très vite, laissant les deux jeunes femmes avec ses instructions pour la suite des événements.

§

Théo était revenu dans la chambre du motel dans lequel il passait la nuit. Il avait pu se déplacer jusqu'à Ge-

nève grâce à la dague de l'archange, qui pouvait ouvrir des tunnels temporels permettant de se déplacer d'un point à l'autre de la planète selon ses besoins⁷. Depuis qu'il avait la dague, c'était l'une des premières fois qu'il avait pu s'en servir dans ce but. L'avantage qu'il avait sur Morisson et la CIA était qu'eux ne connaissaient pas l'existence de cette dague. Personne, à part Théo et ses amis, n'en connaissait l'existence. C'était la botte secrète des Mikelians, que les grands maîtres de l'ordre se confiaient de génération en génération, avec pour consigne absolue de n'en divulguer l'existence à quiconque. La dague avait plusieurs fonctions essentielles dont celle d'ouvrir des tunnels temporels, bien entendu, mais elle était aussi et surtout une arme de destruction d'une très grande puissance. Pour qu'elle fonctionne parfaitement, elle devait être accompagnée des deux autres bijoux, la chevalière et le médaillon de l'archange⁸ et l'ensemble devait être en étroite relation psychique et physique avec l'Élu. Les bijoux, lorsqu'ils étaient portés par Théo, disparaissaient à la vue de tous, sauf du jeune homme. Celui-ci pouvait utiliser la dague sans que personne ne puisse la voir, ce qui préservait son secret en toutes circonstances.

Théo regarda l'heure : six heures vingt. Il bailla et s'étira. Il n'avait pas beaucoup dormi. Il décida d'aller prendre son petit déjeuner dans le restaurant du motel.

Lorsqu'il entra dans la salle du restaurant, il vit Morisson et ses hommes attablés, douchés, rasés et habillés. Ils étaient silencieux, prenaient leur petit déjeuner. Théo

⁷ Cf. tome I et Tome II.

⁸ Cf. Tome I

s'installa à leur table, sans rien dire, respectant leur silence. Il se servit des pancakes qu'il nappa de sirop d'érable, ainsi qu'un muffin. Morisson et ses hommes mangeaient des œufs au bacon. Théo en avait la nausée, lui qui avait du mal à avaler quelque chose le matin. Il s'obligeait à le faire, pour prendre des forces, bien qu'il n'en ait nul besoin en réalité, car s'il avait vraiment besoin de force, les bijoux étaient là pour le seconder, bien mieux que quelques pancakes.

Morisson, assis face à lui, regardait tous ses faits et gestes. Il était curieux de ce jeune homme, se demandait pourquoi il était ce soi-disant Élu des Mikélians. Il était si jeune, si frêle encore, physiquement. Pourtant, il devait bien reconnaître que Théo avait beaucoup de caractère. Il était intelligent, ça ne faisait aucun doute, paraissait avoir une grande maîtrise de lui en toutes circonstances, était intuitif et avait aussi un grand pouvoir de déduction. Toutes ces qualités étaient rarement réunies en une seule personne, qui plus est dans un garçon d'à peine quinze ans. Morisson trouvait que le jeune homme paraissait avoir la maturité d'un adulte d'au moins quarante ans. C'était très perturbant de travailler avec lui. Lorsqu'il le regardait, il avait l'impression de parler à un ado, mais lorsque Théo lui parlait, il avait le sentiment que quelqu'un d'autre parlait à sa place. C'était un peu comme si le corps de Théo était celui d'une marionnette dont un homme de quarante ans au moins tirait les ficelles. Le physique et l'esprit n'allaient pas de pair.

— Je viens d'avoir les gens du Pentagone, expliquait-il.

— Alors, du nouveau ? s’informa Théo.

— Ils affirment qu’aucun engin volant suspect n’a été détecté par ici la nuit où le vieux l’aurait vu. Pas plus que d’autres nuits avant et après du reste.

— Ça vous étonne ?

— Oui et non. Reste à savoir si c’est parce que le vieux nous a raconté des bobards ou si c’est parce que la sphère est indétectable.

— Vous n’avez pas évoqué la troisième possibilité.

Morisson sourit. Il prit une bouchée d’œufs avec une tartine de pain de mie.

— Ou bien c’est vous qui nous avez raconté des bobards au sujet de la sphère, dit-il la bouche pleine.

— Vous penchez pour quoi ? demanda Théo, curieux.

— Je ne crois pas que vous ayez raconté des histoires au sujet de la sphère. Et je ne crois pas non plus que le vieux ait menti, car, à moins que vous ne l’ayez obligé, d’une manière ou d’une autre, à nous servir cette histoire d’objet sombre volant dans le ciel, il a décrit exactement la sphère telle que vous me l’aviez décrite.

— Reste l’option indétectable, alors.

— Oui, ou une quatrième option : le Pentagone nous ment.

— Vous comptez faire quoi maintenant que nous avons définitivement perdu la trace de la sphère et donc de Kovac ?

— Je n'ai pas dit mon dernier mot. Le Pentagone nous ment ou n'a rien vu, mais si une personne l'a vue cette sphère, d'autres l'ont peut-être vu aussi.

— Et vous comptez faire comment pour le savoir ?

— Tous les jours des personnes vont trouver les autorités pour leur signaler des faits étranges. Tous les faits, même anodins, sont consignés par les autorités locales. Ensuite, les rapports partent directement au FBI, sur leurs serveurs. Nous allons faire une demande de collaboration avec eux. Peut-être trouverons-nous quelque chose.

— Ça va être long ?

— Ça peut prendre un certain temps avec le FBI. Surtout qu'ils ne nous aiment pas trop. Notez que nous le leur rendons bien.

Théo finit son petit déjeuner puis regagna sa chambre. Le départ du motel eut lieu moins d'une demi-heure plus tard, en direction du nord. Morisson était convaincu que la sphère avait pris une trajectoire rectiligne pour aller se cacher Dieu sait où. Il pensait suivre cette même trajectoire qui coupait exactement la ferme du vieil homme qu'ils avaient interrogé la veille et trouver, qui sait, des témoins qui auraient pu voir quelque chose. C'était un travail de fourmi, mais les hommes de la CIA n'étaient visiblement pas rebutés par les tâches ingrates et fastidieuses pour poursuivre leur but.

Chapitre III

Jésus, le mendiant

Il était à peine dix heures trente et la chaleur était déjà accablante. Le professeur James Darlington arpentait les rues du vieux Jérusalem depuis près d'une heure, s'arrêtant çà et là pour discuter avec les commerçants et les habitants du quartier autour de l'église Saint-Sépulcre. Cela faisait deux jours qu'il était arrivé et cherchait des indices pour trouver le Gardien. Lui, Jessie et Lisa s'étaient partagé le quartier de façon à éviter d'interroger deux fois les mêmes personnes. Pour le moment, aucun d'entre eux n'avait trouvé la moindre trace du Gardien, mais il faut bien dire que même s'ils en avaient trouvé une, nul doute qu'ils n'étaient pas certains de la déceler. Comment pouvait-on trouver quelqu'un sans avoir le moindre indice sur lui, juste sur l'indication d'un lieu où il s'était trouvé trois ans auparavant ? On ne connaissait pas son âge ni son sexe (il aurait tout aussi bien pu être une femme), pas plus que sa profession ou sa nationalité. En fait, on ne savait rien, absolument rien !

Lorsqu'ils étaient arrivés ici, ils avaient réfléchi à la manière dont ils allaient aborder leur quête. Ils finirent par conclure que finalement les deux seules choses qu'ils sa-

vaient sur le Gardien étaient : premièrement, qu'il vivait dans le quartier autour du Saint-Sépulcre et deuxièmement, qu'il avait disparu voici trois ans environ. Partant de ce constat, ils interrogèrent les habitants du quartier afin d'essayer de trouver quelqu'un qui se souviendrait d'un habitant qui aurait vécu là et serait parti il y a à peu près trois ans. Jusque-là, cela n'avait pas donné grand-chose. Loin de se décourager malgré la difficulté, les trois amis continuaient d'arpenter le quartier dans l'espoir de recueillir enfin un indice qui les mettrait sur la voie.

Darlington emprunta une ruelle commerçante, vivante et colorée dont les étals disposés de chaque côté, les uns face aux autres, ne laissaient libre qu'un étroit passage sous les stores de toile qui les protégeaient du soleil brûlant. Les murs de pierre ocre et blanche des maisons de Jérusalem disparaissaient sous un bric-à-brac fait de vêtements, de paniers d'osier, de bassines plastique, d'étoffes diverses et variées et surtout de souvenirs religieux. Il pénétra dans l'une de ces boutiques dont la porte d'entrée était grande ouverte sur l'extérieur. L'intérieur n'était pas très grand et des étagères croulaient sous le poids des bibelots de toutes sortes. Le commerçant, un homme d'une quarantaine d'années, petit et gras, la peau hâlée et luisante, le cheveu noir très bouclé, presque frisé, suivait des yeux le professeur qui venait à lui. Tout sourire, il salua et dit :

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, monsieur ? Un crucifix fait dans le même bois que la croix du Christ ? Tenez, regardez comme il est beau !

Il prit l'un de ces crucifix sur une étagère derrière lui et la tendit à Darlington qui le repoussa d'un geste de la main en disant :

— C'est gentil, je vous remercie, mais ce n'est pas ce que je cherche.

— Vous préférez plutôt un souvenir de Jérusalem alors ? Une boule à neige avec le Saint-Sépulcre peut-être ?

Là encore, le commerçant tendit l'objet qu'il proposait.

— Non merci, je ne suis pas là pour vos bibelots.

— Ah non, et vous êtes là pourquoi alors ? demanda le commerçant, l'air renfrogné.

— Je suis à la recherche de quelqu'un. Je fais le tour des commerçants et des habitants du quartier pour tenter de le retrouver.

— Ah oui ? fit le commerçant. Il s'appelle comment ce quelqu'un ? Peut-être que je le connais, ajouta l'homme qui s'était ravisé et avait retrouvé un air aimable.

— Eh bien, à vrai dire, je n'en sais rien.

— Ça ne va pas être simple alors.

— Oui, c'est vrai.

—Et il est comment physiquement ce quelqu'un que vous cherchez ?

— C'est tout le problème, je n'en sais rien, se désola Darlington.

Le commerçant le regarda en secouant la tête et en ricanant :

— C'est une blague !? Vous ne connaissez pas son nom, son visage, vous savez quoi alors ? Rien ?

— Presque. Tout ce que je sais, c'est qu'il habitait le quartier et qu'il en est parti il y a trois ans à peu près.

— Eh bien, je ne sais pas ce que vous lui voulez à ce quelqu'un, mais je crois que vous n'êtes pas près de l'obtenir de lui, si vous voulez mon avis, dit le commerçant d'un ton moqueur.

— Essayez de réfléchir, lui intima soudain le professeur, coupant court au ton sarcastique que prenait l'homme. Un homme, ou une femme, ayant habité le quartier, parti, disparu qui sait, depuis trois ans. Ça ne vous dit rien ?

Le ton du professeur était courtois mais ferme, ne souffrant plus la moquerie et les sarcasmes. Le commerçant réfléchit en tordant la bouche et en secouant la tête :

— Vous savez, des gens qui vont et qui viennent, dans le quartier, il y en a pas mal.

— Je comprends. Prenons le problème autrement alors, voulez-vous ? Essayez de penser à quelqu'un qui aurait été un peu différent, par exemple.

— Différent ? Comment ça ?

— Je n'en sais trop rien. Une personne qui se serait comportée de façon... comment dire ?... étrange ?

Darlington venait d'avoir cette idée subitement. Il s'était dit que le Gardien était sans doute l'un de ces êtres surnaturels, à l'instar de Dragan Kovac ou même de Théo. Peut-être qu'il aurait pu faire appel à la magie et avoir des pouvoirs qui lui auraient permis de se comporter différemment des autres. Les gens du quartier auraient pu être témoins de certains faits, qui sait ? C'était peut-être une façon de retrouver sa trace.

— Maintenant que vous me le dites, il y a en effet quelqu'un qui peut correspondre à ça.

L'homme continuait de réfléchir et de se souvenir tout en secouant la tête.

— Il y avait ce type... comment il s'appelait déjà... Jésus ! Oui, c'est ça, Jésus.

— Jésus ? s'étonna Darlington.

— Oui, Jésus, dit-il en riant. Ce n'est plus un prénom très courant chez nous, vous savez.

— Oui, je veux bien vous croire.

— Jésus... Le commerçant se remémorait cet homme. Il l'avait presque oublié. Soudain les souvenirs remontaient en lui. Il expliqua :

— Ce type, il était pas comme nous.

— Pas comme vous ? Vous voulez dire pas... Juif ?

— Oui. Enfin non. Juif, pas Juif, je n'en sais rien. C'est pas vraiment ça. Il a débarqué un jour de nulle part et s'est mis à déambuler dans les rues du quartier. Il portait une sorte de toge écrue, sale, trouée, était pieds nus et ne s'était visiblement pas lavé depuis un certain temps. Il parlait seul parfois, à voix haute et les habitants du quartier ont commencé à se moquer de lui, à le traiter de mendiant. Pourtant, personne ne l'avait jamais vu mendier. Lorsqu'on lui demandait son nom, il répondait : Jésus, Jésus de Nazareth. Les gens riaient et se moquaient. Il était clair qu'il n'avait pas la lumière à tous les étages, si vous voyez ce que je veux dire ?

Il joignit le geste à la parole en faisant tourner l'index de sa main droite sur le côté de sa tête, au niveau de la tempe.

— Il vivait dans la rue, dormait à la belle étoile. Un vrai mendiant mais qui ne mendiait pas. Et surtout, ce qui était le plus étrange et que l'on ne comprenait pas, c'est qu'il avait visiblement de l'argent, n'en semblait jamais à court. Il mangeait à sa faim mais était sale, n'avait que sa toge sur lui et vivait dans la rue. Il avait pourtant de quoi vivre normalement, dans une maison, comme tout le monde.

— Voilà qui est curieux, en effet.

— On a fini par comprendre rapidement pourquoi il avait de l'argent sur lui. Il faisait un trafic avec Moshé Cohen, un commerçant de la rue qui vend du matériel électronique et des téléphones portables.

— Quel genre de trafic ?

— Je sais pas trop. Allez le lui demander vous-même. Il est un peu plus haut, sur la droite. Vous ne pouvez pas le louper, c'est le seul magasin de la rue qui vende de l'électronique.

James Darlington était satisfait et content de lui. L'idée qu'il avait eue semblait porter ses fruits. Il avait un cas étrange sous la main et comptait bien suivre la piste, même s'il ne s'emballait pas et savait qu'il y avait peu de chances qu'il ait trouvé le Gardien en si peu de temps, avec si peu d'indices. Mais si ce Jésus n'était qu'un mendiant un peu déséquilibré, cela valait tout de même le coup d'en savoir un peu plus sur lui.

§

Le professeur entra dans la boutique de Moshé Cohen. Celle-ci était propre, bien rangée et agréable, bien que vieillotte. L'homme qui se trouvait derrière son comptoir avait un certain âge, portait une barbe grise assez longue, des lunettes et une kippa. Il salua l'entrée du professeur d'un :

— Bonjour monsieur, soyez le bienvenu, que puis-je pour votre service ? phrase qu'il devait répéter des dizaines de fois chaque jour.

— Êtes-vous monsieur Cohen ? questionna Darlington.

— C'est bien moi, Moshé Cohen, pour vous servir.

— Je voudrais m’entretenir avec vous au sujet d’un dénommé Jésus. Ça vous dit quelque chose ?

Moshé Cohen rit avant de répondre :

— Je ne suis pas chrétien, comme vous pouvez le voir, mais je connais Jésus. C’était un Juif, comme moi.

— Ce n’est pas de ce Jésus-là dont je voudrais que nous parlions.

monsieur Cohen changea de visage. Son sourire disparut et de l’inquiétude le remplaça.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous de moi ?

— Ne soyez pas inquiet monsieur Cohen, je ne suis pas de la police. Je veux juste en savoir un peu plus sur Jésus, le mendiant qui trainait dans le quartier. J’ai appris qu’il était... comment dire... en affaire avec vous, c’est exact ?

— C’est un bien grand mot, minimisa-t-il. Il m’aidait parfois, c’est tout.

— Que faisait-il pour vous aider ?

— Des petits boulots, c’est tout.

— Pourtant, il semblerait que Jésus se promenait avec une somme d’argent assez importante pour un mendiant qui faisait de petits boulots. Que faisait-il, le ménage ? Il livrait les clients ?

Moshé Cohen retira ses lunettes et nettoya les verres à l'aide d'un petit chiffon. Il les remit délicatement, regarda Darlington et, penchant la tête sur le côté gauche, lui demanda :

— Vous êtes qui exactement ? Je n'ai pas bien entendu votre nom ?

— C'est parce que je ne l'ai pas prononcé. Je suis le professeur James Mortimer Darlington, de l'université d'Oxford, en Grande Bretagne.

— Un professeur d'université ? s'étonna le commerçant, l'air visiblement soulagé. Mais je ne comprends pas, qu'est-ce que vous me voulez au juste ?

— Je vous l'ai dit, je veux juste parler de Jésus, le mendiant. Je ne suis pas de la police, pas plus que de je ne sais quel autre service de l'État dont vous pourriez avoir à craindre en me parlant de vos affaires avec lui.

— Vous savez qu'il a disparu ?

— Oui, il y a trois ans environ, c'est cela ?

— A peu de choses près, oui.

— Parlez-moi de lui, dit le professeur d'une voix douce et paisible. Je veux tout savoir sur cet homme.

— Je ne sais pas grand-chose moi-même, vous savez.

— Racontez-moi comment vous l'avez rencontré par exemple.

monsieur Cohen se remémora le passé. Il eut un léger sourire et commença son récit :

— C'était un vendredi, veille de shabbat, je m'en souviens très bien. J'étais dehors, sur le pas de la porte. Un client mécontent de son téléphone est arrivé et a commencé à me traiter d'escroc parce que, disait-il, l'appareil n'avait pas toutes les fonctions décrites sur la boîte et la notice d'utilisation. Le ton est monté entre nous. Le client avait son téléphone en main et il le brandissait devant lui en me menaçant. J'ai repoussé son bras menaçant et le téléphone est tombé au sol. Il ne l'a pas ramassé, m'insultant tant et plus, très en colère. J'ai bien cru qu'il allait me taper dessus. Et pendant que nous échangeions quelques noms d'oiseaux, Jésus a pris le téléphone sur le sol et l'a ouvert en deux. Il a touché tous les composants à l'intérieur et il s'est mis à rire. Il riait si fort que ça nous a coupés net dans notre dispute. On ne l'avait pas remarqué jusque-là. On l'a regardé, le téléphone en main et on s'est demandé ce qui pouvait bien le faire rire ainsi. Le client lui a crié dessus en disant qu'il devait lâcher l'appareil immédiatement. Jésus s'est arrêté de rire et m'a regardé droit dans les yeux. Je me souviens de ce regard. Il était si profond, si... pur. On aurait dit le regard d'un nouveau-né. Et là, il a dit d'une voix calme : — je peux le réparer.» Il l'a répété au moins dix fois. Je suis allé vers lui pour tenter de reprendre l'appareil, car le client était furieux et je craignais qu'il ne s'en prenne au mendiant. Lorsque je suis arrivé près de lui, il m'a dit quelque chose qui m'a marqué : — C'est très archaïque, d'une conception tellement simple. Je peux le réparer. Sur le moment j'ai pensé que ce mendiant était complètement fou et j'allais lui prendre le téléphone des mains, mais je

me suis ravisé. Quelque chose dans son regard et les mots qu'il avait prononcés m'avaient interpellé. Alors, j'ai calmé le client et je lui ai dit de repasser à la fermeture, juste avant le début du shabbat. J'ai fait venir Jésus dans l'arrière-boutique, où j'ai un atelier pour les petites réparations et je lui ai demandé de réparer le portable puisqu'il disait pouvoir le faire.

— Et alors, il l'a réparé ? s'enquit Darlington, captivé par le récit de monsieur Cohen.

— Il l'a réparé, oui. Avec une dextérité et une facilité déconcertante. Cet homme avait de l'or dans les mains et dans la tête aussi. Le soir, le client est revenu et a repris son appareil en me menaçant de revenir s'il ne fonctionnait pas parfaitement.

— Et alors, est-ce qu'il est revenu ?

— Deux jours plus tard.

— Ah bon, le téléphone ne fonctionnait pas ?

— Il fonctionnait. Oh oui ! il fonctionnait même très bien, trop bien !

— Trop bien ?

— Le client est venu me faire des excuses et m'a assuré qu'il m'enverrait beaucoup de clients.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. Sa vitesse de connexion à l'Internet était miraculeusement rapide et il avait découvert des fonctionnalités qui n'étaient même pas répertoriées !

— Incroyable !

— Comme vous dites. Alors du coup, j'ai cherché Jésus dans le quartier et lorsque je l'ai trouvé, je lui ai demandé de me faire la même chose sur tous les téléphones que j'avais en boutique. Je lui ai proposé de l'argent, bien entendu, en paiement de ses services, mais je crois que ça n'a jamais été un critère pour lui. Et c'est comme ça que notre collaboration a débuté et s'est poursuivie jusqu'à ce que Jésus disparaisse, du jour au lendemain.

— Comme cela, sans raison ?

— Je n'ai jamais compris. Pendant près de deux ans, il est venu régulièrement dans l'atelier s'occuper de mes nouveaux arrivages de téléphones et croyez-moi, il en arrivait deux fois par semaine, plusieurs centaines ! Les gens se donnaient le mot dans tout Jérusalem. J'avais des clients qui venaient de partout. Même les Palestiniens se débrouillaient pour en avoir ! C'est vous dire. J'ai gagné énormément d'argent grâce à Jésus et je lui en ai fait gagner beaucoup aussi, car je l'ai toujours rémunéré à sa juste valeur, bien entendu.

— Pourquoi, puisqu'il avait autant d'argent, continuait-il à vivre comme un mendiant, dans la rue ?

— Je ne sais pas. Lorsque j'essayais de lui en parler, il répondait juste qu'il n'avait pas besoin de maison. Mais vous savez, il avait un grain. C'était un génie de

l'électronique et de l'informatique mais il était bizarre. Il était capable de réparer n'importe quoi avec pas grand-chose, mais à côté de ça, il savait difficilement se débrouiller pour des choses simples de la vie de tous les jours. Et puis, il s'exprimait de façon désordonnée et on avait du mal à suivre une conversation avec lui. Ça partait dans tous les sens et parfois, il s'énervait parce qu'on ne comprenait pas ce qu'il voulait nous dire, par exemple.

— Vous avez pu savoir d'où il tenait ses connaissances en électronique ?

— Non. Il disait toujours que, pour lui, ces appareils étaient très simples, archaïques. Je lui procurais les derniers-nés des smartphones, directement venus des États-Unis ou de Corée et il les trouvait toujours dépassés, vieillots ! Pour lui ces appareils étaient la préhistoire ! Je pense qu'il avait un cerveau malade, que c'était peut-être une sorte d'autiste, capable de résoudre des problèmes d'une incroyable complexité et en même temps incapable des relations les plus basiques avec son environnement et son entourage. C'est en tout cas la seule explication que j'ai trouvée à son incroyable don.

— Après sa disparition, vous n'avez plus eu de ses nouvelles ?

— Jamais. Il a totalement disparu. J'ai ma petite idée sur le sujet.

— C'est-à-dire ?

— Je pense qu'il avait dû s'échapper d'un établissement spécialisé et qu'il a été retrouvé et ramené là-bas. Je

crois que c'est l'explication la plus plausible. Ou alors il est mort, seul dans son coin et les autorités l'ont fait enterrer, tout simplement.

James Darlington prit congé de monsieur Cohen et continua d'arpenter le quartier jusqu'à l'heure du déjeuner, sans trouver grand-chose d'autre à se mettre sous la dent.

§

Le convoi de 4x4 noirs arriva dans la petite bourgade de Bill, dans le Wyoming, après avoir traversé les vastes plaines verdoyantes de cet état du Middle West. En fait de bourgade, hameau était plus approprié pour qualifier Bill. Sur la droite de la route l'on y trouvait un hôtel flamboyant neuf, l'Oak Tree Inn. Sur la gauche, presque en face, un ensemble de deux ou trois bâtiments en bois, datant sans doute du XIXe siècle, abritaient un bureau de poste et un ou deux commerces. Et c'était tout ! Population : onze âmes. Ici on était presque au bout du monde, perdu dans l'immensité des grandes plaines du centre du pays.

Théo, Morisson et ses hommes suivaient toujours la piste de la sphère, droit vers le nord. Ils avaient traversé tout l'État du Nouveau-Mexique puis le Colorado et enfin le Wyoming. Bill se trouvait au nord-est de l'État. Près de mille quatre cents kilomètres parcourus en deux jours, à la recherche de témoignages. Les renseignements que Morisson avait demandés au FBI n'avaient pas encore été transmis. C'était toujours comme cela entre les deux agences gouvernementales. Il existait un antagonisme qui datait de l'époque même de la création de la CIA en mille neuf cent quarante-sept. Le FBI existait quant à lui depuis mille neuf

cent huit. Les gens du FBI ne voyaient pas d'un bon œil l'arrivée de cette nouvelle agence qui, même si elle n'avait pas pour vocation de piétiner ses plates-bandes, n'en resterait pas moins concurrente dans beaucoup d'affaires qui touchaient à la sécurité nationale.

Théo, seul dans sa chambre d'hôtel, décida de rejoindre Yu à Hong Kong.

Pour pouvoir ouvrir un tunnel temporel, qui permettait non seulement de se déplacer dans le temps, mais également dans l'espace, Théo avait besoin de plusieurs choses : premièrement, de visualiser le lieu d'arrivée. Pour cela, il n'avait pas besoin obligatoirement de le connaître. Une photo ou une vidéo faisaient l'affaire. Deuxièmement, il fallait également que ce soit un lieu discret, loin des regards, car le tunnel temporel ne passait pas inaperçu, avec son tourbillon tout en volutes bleues, traversé d'éclairs intensément lumineux. Troisièmement, le lieu de départ, comme celui d'arrivée, devait être assez dégagé, car le tunnel, qui faisait près de dix mètres de diamètre, aurait emporté, dans la rotation rapide de ses parois d'énergie pure, tout ce qui passait à sa portée.

Le jeune homme quitta sa chambre et le motel discrètement pour s'éloigner dans la campagne, loin des regards. Il ouvrit un tunnel temporel grâce à la dague et franchit en un instant la distance qui séparait Bill de la métropole asiatique. Il déboula dans un jardin en friche, sur les hauteurs de la ville, près du pic Victoria, dans une zone résidentielle où étaient érigées de magnifiques propriétés, dont beaucoup dataient de l'époque Victorienne. Yu lui

avait fait visionner une petite vidéo de l'endroit, quelque temps auparavant, pour qu'il puisse le rejoindre rapidement en cas de besoin. C'est là, au milieu de la quiétude de jardins aux arbres centenaires que vivait le jeune Chinois et sa famille. Son père était un diplomate à la carrière déjà longue et bien remplie. Il avait été, entre autres, consul de Chine à New York. C'est là que Yu avait rencontré Jessie Graham, sur les bancs d'un collège huppé de la ville. Théo repéra la riche demeure des Lee. Il sonna à l'interphone du portail d'entrée, attendit un moment avant qu'une voix féminine ne s'exprime en chinois. Il parla en anglais, espérant qu'il serait compris, ce qui fut le cas et demanda à parler à Yu, après avoir décliné son identité. Quelques instants plus tard la voix de son ami résonna dans la rue. Le portail s'ouvrit et Théo s'engouffra à travers le jardin jusqu'à la grande maison bâtie sur trois niveaux, dans le plus pur style Victorien. Une domestique, sans doute celle à qui il avait parlé, lui ouvrit la porte et le pria d'entrer. Une fois dans le vaste et luxueux hall, il vit Yu débouler d'un immense escalier qui descendait en arc de cercle sur le côté gauche de l'entrée. Le jeune Chinois se précipita vers Théo, tout sourire et, après s'être donné l'accolade, lui demanda, sous l'effet de l'étonnement :

— Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Je te croyais aux États-Unis ?

— C'est le cas, j'y suis. Tu peux me scanner, s'il te plaît ?

— Oui, bien sûr, viens avec moi, j'ai tout ce qu'il faut au sous-sol de la maison.

Théo craignait que Morisson ne lui ait placé un mouchard. Yu avait un équipement dernier cri pour les détecter. Ils se rendirent dans une grande pièce fermée par une double porte blindée munie d'un sas de sécurité. Le sas était équipé d'un scanner très sophistiqué qui permettait la détection de mouchards en tous genres. Yu passa le premier. Lorsque Théo franchit le sas, une alarme retentit. Yu examina son ami dont la silhouette s'affichait sur un écran et repéra un objet implanté sous sa peau, au niveau du cuir chevelu. Sur un autre écran, des données s'affichaient, détaillant le type d'appareil.

— Ceux qui t'ont implanté le truc que tu as dans la tête, ne se sont pas foutus de toi ! plaisanta-t-il.

— Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta l'Élu.

— Un traceur d'une incroyable miniaturisation ! Il est directement relié par satellite, ce qui fait qu'ils peuvent savoir au centimètre près où tu te trouves à chaque instant.

— Ça veut dire qu'ils savent que je suis ici, dit-il d'un ton contrarié. C'est ennuyeux. J'aurais préféré qu'ils ne sachent pas que je peux me déplacer aussi facilement d'un point à l'autre de la planète.

— Ils penseront peut-être que leur traceur est défectueux, tu ne crois pas ?

— On peut toujours espérer, mais je doute qu'ils pensent ça, surtout lorsqu'ils vont voir que le signal est émis de la maison de tes parents. La dague est la seule arme de l'archange qui ait échappé à la connaissance de tout le monde jusque-là et j'espère bien que ça continuera. Mais ce

qu'il y a, c'est que je suis aussi allé à Genève voir Jessie. Si avec ça ils pensent encore que leur traceur déconne...

— C'est sûr que là ils vont se poser des questions.

— Bon, est-ce qu'ils peuvent nous écouter avec ce truc ?

— Non.

— Sûr ?

— Sûr.

— Tu penses qu'on pourrait l'enlever facilement ?

Yu pianota sur le clavier d'un ordinateur. Des données défilèrent sur l'écran et au bout d'un moment le jeune Chinois siffla avant de dire :

— Ça va pas être de la tarte ! Ce truc est directement relié à tes ondes cérébrales.

— Et c'est grave d'après toi ? s'inquiéta Théo.

— Non, mais si on le retire, ils se rendront compte de suite que tu ne l'as plus sur toi.

— Est-ce qu'on pourrait créer une sorte de leurre pour faire croire qu'il est toujours dans ma tête ?

— Je vais plancher dessus mais je te promets rien. Ça a l'air assez compliqué comme truc. Je vais voir avec l'un de mes amis qui est plus spécialisé que moi dans ce genre de problème. Il trouvera peut-être une parade.

— Bon, fais au mieux. Tu dis qu’il n’y a pas de micro, on peut parler alors ?

— Oui, tu peux y aller, ils ne peuvent nous entendre.

— J’avais besoin de te voir d’urgence, car j’ai besoin que tu fasses des recherches pour moi.

— Aucun problème.

— Bien entendu, ta maison est parfaitement sécurisée et imperméable à toutes les écoutes ?

— Bien entendu Théo, tu me connais.

— Ok. Je suis là pour te demander de faire deux choses pour moi. La première est de tenter de pénétrer les serveurs de la CIA. Est-ce que tu penses que c’est faisable ?

Yu fit une drôle de tête. Il était, certes, un petit génie de l’informatique, capable de pénétrer les systèmes les plus sophistiqués, mais là, ce que demandait Théo semblait du domaine de l’impossible, du moins sur le papier. Mais après tout pourquoi pas ? Il avait bien réussi à entrer dans les serveurs de la tour Naberejnaïa à Moscou⁹, dans ceux de la société Munchinson, Grobber et Pearlman trading à New York¹⁰ et surtout dans ceux de la base secrète d’Oswald Graham dans le Nouveau-Mexique. Alors, serait-il si compliqué d’entrer dans ceux de la CIA ? Il haussa les épaules avant de répondre :

⁹ Cf. tome I, chapitre XI.

¹⁰ Cf. tome II, chapitre XV.

— Tu sais que rien ne me résiste longtemps. Bon, je ne promets pas de faire ça dans l’heure, mais je pense qu’avec un peu de temps, l’aide de mes amis hackers et du matériel que nous possédons désormais grâce à Jessie, je dois pouvoir y arriver. Qu’est-ce que tu veux trouver exactement ?

— Il faudra que tu fasses du nettoyage. Trouve toutes les copies éventuelles des formules que j’ai écrites et détruits-les.

— Ok, si j’entre, ce sera fait.

— Bien, il faut que tu sois certain d’avoir tout détruit. Il ne faut pas qu’ils puissent reconstruire des fichiers à partir de bribes qui pourraient traîner sur les serveurs après ton passage.

— T’inquiète pas, j’ai des outils qui feront le ménage total. Si tu veux, je peux même effacer définitivement toutes leurs données sur tous leurs systèmes informatiques.

— Je ne t’en demande pas tant. Ce sera inutile. Juste les formules, ce sera déjà bien.

— Pourquoi faut-il les effacer ? demanda Yu, curieux.

— Parce qu’il ne faut pas qu’ils puissent les interpréter et connaître les secrets qu’elles contiennent.

— Ils ont peut-être des copies papier ? Dans ce cas je ne pourrai rien faire.

— Concentre-toi sur les informations numériques. Moi je me charge du papier si besoin.

— Tu avais dit qu’il y avait deux choses que je devais faire pour toi. Quelle est la seconde ?

— Dans le même ordre d’idée, il faudrait que tu rentres dans le système du FBI. Théo s’interrompt, laissant à son ami le temps de digérer. Celui-ci haussa à nouveau les épaules avant de dire :

— Au point où on en est, vas-y, dis-moi tout.

— J’ai besoin de récupérer tous les comptes-rendus de la police locale des états situés entre le Nouveau-Mexique et la frontière canadienne concernant des apparitions d’ovnis dans la nuit du treize mai de cette année.

— D’accord, dit Yu qui prenait des notes sur un ordinateur.

— Lorsque tu les auras, isole tous ceux qui parlent d’une soucoupe ou d’une sphère noire très sombre.

— Comme la sphère de Graham ?

— C’est, la sphère de Graham.

— Elle vole !? s’écria le jeune Chinois, l’air ébahi.

— Ça m’a surpris aussi. Tant que tu y es, essaye de savoir du côté canadien où ils recensent les faits similaires et tâche de les récupérer aussi, s’il y en a.

— Je vais avoir un sacré boulot !

— Tes amis pourront t'aider ?

— Oui, je pense qu'ils n'hésiteront pas. Ça n'empêche que tu nous demandes beaucoup ce coup-ci.

— Je sais Yu, mais la situation est compliquée et je dois jongler pour assurer la mission que m'a confiée l'archange tout en restant au contact de la CIA.

— Je comprends.

— Ce n'est pas fini. Lorsque tu auras toutes ces infos, il faudra que tu te débrouilles pour annuler la demande que la CIA a faite au FBI pour l'obtention de ces documents et que tu transmettes de faux témoignages à la C.I.A, que tu vas fabriquer. Il faudra que ça ait l'air de venir des bureaux du FBI et que ce soit parfaitement crédible. Tu me suis ?

— Oui, à peu près. Tu veux faire quoi exactement ?

— Je veux égarer la CIA sur une fausse piste. Il ne faut pas qu'ils retrouvent la sphère et son contenu le plus important : Dragan Kovac. Par contre, nous, nous devons le retrouver.

— Je comprends mieux, maintenant. Tu mets la CIA sur une fausse piste, ce qui nous permettra d'étudier les vrais témoignages et d'avoir des chances de retrouver la sphère avant eux.

— C'est exactement ça. Tu crois que tu pourras faire tout ça ?

— Tu me demandes souvent l'impossible Théo, mais avec toi je suis habitué. Et puis c'est stimulant tous ces challenges ! Compte sur moi pour faire tout pour y arriver.

— Je savais que je pouvais compter sur toi.

§

Oswald Graham fumait un énorme cigare, assis dans son confortable fauteuil, tourné vers les baies vitrées qui offraient une vue plongeante sur les gratte-ciel de New York. Flemming, son homme de confiance, traversa l'immense pièce et vint se camper devant le bureau du milliardaire. Comme Graham ne se retournait pas, il crut qu'il ne l'avait pas entendu entrer et se racla la gorge pour signaler sa présence.

— Je sais que vous êtes là, Flemming. Vous croyez que je ne vous ai pas entendu traverser la pièce ? Vous marchez avec la délicatesse d'un éléphant. Difficile de ne pas vous entendre arriver.

— Désolé, monsieur, s'excusa-t-il.

— Bien, à quoi dois-je m'attendre aujourd'hui, de votre part ? Bonnes ou mauvaises nouvelles ?

— Plutôt bonnes je crois, monsieur. Le jeune Théo Orgone est réapparu...

— Ah ? Le coupa Graham. Où était-il passé celui-là ?

— Il semblerait qu'il ait été kidnappé par la CIA, conduit dans leurs bureaux et sans doute interrogé longuement.

— Hum... La C.I.A... La section G, je suppose ?

— Oui, monsieur, l'agent Morisson en tête.

— Il va falloir suivre tout cela de près. Il y a trop longtemps que la section G fouine. Ils vont finir par tout découvrir s'ils continuent ainsi. Je suppose que vous n'avez pas pu savoir ce qu'ils ont appris du jeune Orgone.

— Non, monsieur, mais il leur a révélé l'emplacement de notre ancienne base du Nouveau-Mexique.

— J'ai eu le nez creux en décidant de l'abandonner.

— Certainement, monsieur. Toutefois, Morisson est sur une piste.

— Une piste !? Quelle piste ?

— Il remonte vers le nord depuis deux jours, suivant pas à pas la progression de notre vaisseau.

— Comment fait-il cela ? s'étonna le magnat.

— Morisson a trouvé des témoins qui ont vu passer le vaisseau.

— Hum, c'est fâcheux. Pensez-vous qu'ils puissent remonter jusqu'à son nouvel emplacement ?

— Je ne pense pas, monsieur. Au-delà d'un certain point ils ne trouveront plus personne pour témoigner.

— Vous avez raison. Toutefois, mettez suffisamment de moyens de surveillance sur eux. Il vaut mieux être prudent.

— Ce sera fait, monsieur.

— Des nouvelles de ma fille ? demanda Graham, changeant de sujet.

— Oui, monsieur, elle est à Jérusalem, en compagnie de Lisa Dubois et du professeur Darlington.

— Que fait-elle là-bas ?

— D'après les renseignements qui nous sont parvenus, tous trois parcourent la vieille ville autour du Saint-Sépulcre et interrogent les commerçants et les habitants. D'après nos sources, ils recherchaient une personne disparue dans ce quartier depuis trois ans environ.

— Le Gardien ? questionna Graham qui s'était soudain tourné vers Flemming et le regardait droit dans les yeux.

— Nous n'en sommes pas sûrs mais cela pourrait être le cas, en effet.

— Vous savez l'importance que cela revêt, n'est-ce pas Flemming ?

— Bien entendu monsieur. J'ai déjà donné des instructions pour renforcer considérablement leur surveillance.

S'ils suivent sa piste, nous en serions informés immédiatement.

— C'est parfait. Et où en est notre agent sur le sujet ?

— Il avance, monsieur. La piste est difficile à suivre.

— Donnez-lui tout l'appui nécessaire. Mon intuition me dit qu'il n'y a pas de hasard, que si nous cherchons le Gardien, Théo et ma fille le cherchent ou le chercheront de toute façon. Le Gardien est la clé qui nous permettra de vaincre une bonne fois pour toutes. Ne les perdez pas de vue un seul instant surtout.

— N'ayez crainte, monsieur, tout est sous contrôle. Comme toujours dans ce genre de cas, je supervise moi-même les opérations.

— Parfait Flemming. Ne perdez pas de temps avec moi alors et allez vous occuper de cette affaire. Et surtout, faites-moi votre rapport dès qu'il y a du nouveau.

— Ce sera fait, monsieur.

§

Lisa et Jessie franchirent le portail après avoir présenté leurs papiers d'identité au gardien qui se trouvait dans une guérite vitrée. Elles traversèrent un grand parc bien entretenu, par une allée centrale goudronnée. Le bâtiment qui leur faisait face était grand, avec un corps central flanqué de deux ailes. Sa façade blanche était percée de nom-

breuses fenêtres grillagées. Dans le vaste jardin, de nombreux patients vêtus de blouses blanches déambulaient, adoptants parfois d'étranges postures, exécutant de grands gestes ou débitant de longs monologues, signes de toute la détresse humaine que l'on trouvait dans les hôpitaux psychiatriques.

Elles entrèrent dans un vaste hall d'accueil un peu vieillot mais bien tenu. Une infirmière, vêtue d'un uniforme bleu typique, se tenait derrière le comptoir couleur chêne foncé. Elle regarda les deux jeunes femmes, leur décocha un semblant de sourire et leur parla en Hébreu. Jessie coupa court en disant :

— Je suis désolée mais nous ne parlons pas votre langue. Comprenez-vous ce que je dis ?

— Parfaitement mademoiselle, répondit l'infirmière. Que puis-je faire pour vous ?

— Nous sommes à la recherche d'une personne. Nous savons qu'elle a été internée ici, en Israël, mais nous ne savons pas où exactement.

— Comment se nomme-t-elle ?

— C'est là tout le problème, nous ne le savons pas.

L'infirmière fronça les sourcils avant d'ajouter, d'un air méfiant :

— Pourquoi la recherchez-vous ?

— Nous sommes journalistes au Jérusalem Tribune et nous préparons un article sur un mendiant nommé Jésus qui vivait dans la vieille ville, autour du Saint-Sépulcre.

Pour étayer ses dires, Jessie sortit de son sac à main une carte de journaliste qu'elle présenta à l'infirmière. La jeune femme avait obtenu des cartes de presse pour elle et ses amis auprès du patron du magazine, Aaron Goldman, qu'elle connaissait bien puisqu'il était le grand frère d'un de ses amis et qu'elle l'avait aidé substantiellement à créer son journal en le finançant presque entièrement.

— Nous avons bien eu un patient qui disait s'appeler Jésus, expliqua l'infirmière. Je me souviens très bien de lui. Toutefois je ne pourrai vous parler de lui, ça m'est interdit. Il faudrait que vous ayez un entretien avec le directeur, le docteur Goldberg.

— D'accord, annoncez-nous dans ce cas, proposa Jessie.

— Je ne pense pas que le docteur Goldberg puisse vous recevoir avant longtemps.

Jessie fouilla dans son sac et en sortit un chéquier et un stylo. Elle le remplit sur le comptoir, sous les yeux de l'infirmière avant de le lui tendre. Celle-ci regarda le montant inscrit sur le chèque et roula des yeux ronds comme des billes. Jessie lui dit :

— Tenez, dites au docteur Goldberg que je lui laisse ce don s'il nous reçoit immédiatement.

L'infirmière éclata de rire tout en remuant la tête de gauche à droite :

— Avec votre paye de journaliste, je ne pense pas que vous puissiez faire un don de ce montant, mademoiselle. Désolé, je n'ai plus de temps à perdre avec vous, lança-t-elle sèchement.

Jessie insista en posant le chèque derrière le comptoir :

— Allez trouver le docteur Goldberg et demandez-lui de vérifier l'authenticité du chèque en appelant sa banque, lâcha-t-elle sur un ton impérieux.

—Allons, voyons...

— Faites ce que je vous demande, s'il vous plaît, insista Jessie.

Devant la détermination de la jeune femme, l'infirmière décrocha son téléphone et contacta le directeur de l'établissement. Celui-ci, un homme grand, svelte, la soixantaine grisonnante, prit le chèque et revint après une dizaine de minutes en se confondant en excuses :

— Je vous en prie, mademoiselle Graham, suivez-moi dans mon bureau. Je suis désolé de la manière dont mon personnel vous a reçu.

L'infirmière, outrée par le comportement mielleux de son patron, pesta et se replongea dans ses dossiers.

Le bureau du docteur Goldberg était grand, cosu, meublé d'un vaste bureau en chêne massif, de fauteuils en

cuir vert, larges et confortables, d'une immense bibliothèque remplie de livres de médecine et plus particulièrement de psychiatrie et enfin d'un secrétaire assorti. Un tapis persan au sol complétait le décor.

— Vous désirez obtenir des renseignements sur l'un de nos patients, ai-je cru comprendre, commença le docteur Goldberg. Vous n'êtes pas sans savoir que les données sur les patients sont généralement confidentielles.

— Généralement, oui, répliqua Jessie. Mais avec le don que je viens de vous faire, vous ferez bien une petite exception à la règle, docteur, n'est-ce pas ?

— Eh bien, je dois avouer que nous ne recevons pas de dons aussi conséquents tous les jours. C'est pour nous l'opportunité de réaliser quelques travaux devenus nécessaires...

— Tant mieux si ça peut contribuer à améliorer votre établissement, le coupa Jessie qui désirait en venir à l'essentiel. Parlez-nous de Jésus.

— C'est un patient qui est arrivé chez nous il y a un peu plus de trois ans. Il souffrait de divers troubles mentaux : schizophrénie, paranoïa, troubles cognitifs. Bref, il était dans un état critique à son arrivée ici.

— D'où venait-il et comment est-il arrivé jusqu'ici ? questionna Lisa, qui jusque-là était demeurée silencieuse.

— Nous ne savons pas exactement d'où il venait. Il a été conduit chez nous par les services sociaux de la ville. Il a été retrouvé errant sur la voie de chemin de fer qui relie

Jérusalem à Tel Aviv. Il n'avait pas de papiers sur lui et se faisait appeler Jésus.

— Juste un prénom, pas de nom de famille ?

— Non. Il était psychiquement mal en point et délirait. Il semblait vivre dans un autre monde, tenait des propos incohérents. De nombreux patients présentent ce genre de trouble lorsqu'ils arrivent ici, précisa-t-il.

— D'après vous, il avait quel âge ? demanda Jessie.

— A son arrivée, nous pensions que c'était un vieil homme, vu son état physique assez dégradé, mais après quelques temps et des examens divers, il est apparu qu'il n'avait sans doute guère plus d'une cinquantaine d'années.

— Dans ses délires, vous souvenez-vous de ce qu'il disait ?

— C'était très confus. Toutefois, si cela vous intéresse, nous enregistrons toutes les séances de thérapie de nos patients et nous les conservons dix ans après qu'ils aient quitté l'établissement.

— Oui, ça nous intéresse beaucoup, bien sûr.

— Peut-on savoir quand il a quitté cet hôpital, s'enquit Lisa. Et s'il était guéri ?

— Guéri ? Certainement pas ! Jésus nous a faussé compagnie après quelques semaines. On ne l'a plus revu après cela.

— Savez-vous s'il avait pu être repris et conduit dans un autre hôpital ?

— En principe, non. Les services sociaux conduisent les gens sous leur responsabilité, chez nous. Notre établissement est public, sous la tutelle de l'état.

§

Jessie et Lisa avaient été conduites dans un petit bureau aux murs gris, au mobilier et à la décoration minimalistes. Elles avaient à leur disposition un ordinateur avec lequel on les avait autorisées à consulter les enregistrements audio des séances de thérapie du mendiant Jésus.

Cela faisait plus d'une heure que les deux jeunes femmes écoutaient les élucubrations de Jésus dans l'espoir de recueillir des indices éventuels sur cet homme, sans savoir si elles étaient sur une bonne ou une fausse piste concernant le Gardien. Pour le moment, elles n'avaient rien entendu de sa part qui pourrait avoir le moindre rapport avec lui. L'homme avait surtout des délires mystiques et se prenait tantôt pour Jésus-Christ, tantôt pour un Dieu de l'Égypte ancienne et parfois même pour un Martien ! Il tenait des propos totalement incohérents d'où il était difficile d'extraire quoi que ce fut de sensé. Les deux jeunes femmes commençaient à penser que Jésus était finalement une fausse piste lorsqu'elles entendirent, dans l'un des derniers délires du mendiant, des mots qui leur firent dresser l'oreille :

— Je dois le retrouver, répétait-il sans cesse.

— Qui devez-vous retrouver ? demandait le médecin.

— Il faut que je l'aide, je dois le retrouver. C'est ma mission.

— D'accord. Vous pouvez m'en dire plus ?

— Ils comptent sur moi pour le retrouver. Je dois l'aider, c'est ma mission, je me souviens...

— Qui compte sur vous ?

— Eux. Ils m'ont confié la mission. Il doit sauver le monde ! je dois l'aider.

— Qui devez-vous aider ?

Il y eut un blanc avant que Jésus ne réponde :

— Jésus ! C'est Jésus que je dois aider ! Je me souviens.

— Jésus ? N'est-ce pas vous Jésus ?

— Moi ?

Un nouveau blanc. Lisa et Jessie se regardèrent, secouèrent la tête, pensant que ce nouveau délire n'apporterait rien de plus, que Jésus était encore dans le mystique. La conversation reprit :

— Je dois l'aider !

— Jésus ?

— Non. Ce n'est pas lui, non ! C'est...

Un nouveau blanc avant qu'il ne lâche :

— C'est notre Élu ! Oui, c'est ça, c'est l'Élu ! C'est l'Élu ! Je dois l'aider ! Je dois l'aider ! s'écriait Jésus, comme s'il venait d'avoir une révélation.

Les jeunes femmes tendirent l'oreille, surprises mais excitées à l'idée qu'enfin elles puissent avoir la preuve d'être sur une piste sérieuse.

— Qui est l'Élu ? questionna le médecin.

— Le sauveur ! C'est le sauveur ! Je dois l'aider, c'est ma mission !

— Le sauveur ? Le sauveur, n'est-ce pas Jésus, le fils de Dieu ?

— Non, non ! L'Élu n'est pas Jésus. C'est le fils des étoiles ! Il est différent.

— Quand vous dites qu'il est le fils des étoiles, vous voulez dire qu'il vient d'ailleurs, que c'est un Martien peut-être ?

— Non, lui, il ne vient pas d'ailleurs. Il est né ici.

— D'accord. Et cette mission que vous devez accomplir, en quoi consiste-t-elle ?

Il y eut un long blanc avant qu'il ne réponde :

— Je ne sais plus. Je ne me souviens pas. Tout est si... confus dans la tête, docteur. Qu'est-ce qui m'arrive ? Qu'est-ce que j'ai, docteur ? Aidez-moi, je vous en prie !

La conversation s'arrêtait là. Sur les deux ou trois conversations qu'il restait à écouter, Jésus répétait à peu près les mêmes choses, à quelques variantes près, n'apportant rien de plus aux jeunes femmes. Celles-ci quittèrent l'hôpital, perplexes, emportant avec elles plus de questions que de réponses.

§

Chapitre IV

Jésus, le Gardien ?

— Je viens de recevoir les rapports que j'ai demandés au FBI, expliqua Morisson qui était en train de feuilleter un dossier d'une vingtaine de pages.

— Ah, et alors ? demanda Théo.

— Notre intuition était bonne. La sphère s'est déplacée vers le nord.

— Jusqu'où à peu près ?

— Attendez... Juste un peu avant la frontière canadienne elle aurait bifurqué vers l'ouest. On a des témoignages à travers le Montana, l'Idaho et l'État de Washington. Les derniers à l'avoir vue sont des randonneurs qui étaient dans le secteur autour de Sheep Mountain. Après, plus aucune trace.

— Elle se serait posée dans ce coin-là, vous croyez ?

— Ça paraît difficile à croire. Je connais un peu le coin, si elle s'y était posée, elle ne serait pas passée inaperçue longtemps. Il y a toujours des randonneurs, des alpi-

nistes et des amoureux de la nature qui campent dans cette zone.

— Elle a peut-être été enterrée, comme au Nouveau-Mexique.

— Vous croyez qu'il est possible de trouver deux fois une cavité assez grande pour y mettre un engin de cette taille ? s'étonna Morisson.

— A moins que la cavité n'ait été créée par la sphère elle-même, qui sait.

Théo essayait de convaincre Morisson que la sphère était dans la région de Sheep Mountain. Lui savait qu'il n'en était rien, que c'était Yu qui avait créé ces rapports avec de faux témoignages, à sa demande. Il fallait égarer Morisson et les hommes de la section G dans cette direction et leur faire perdre leur temps. Théo espérait que Yu trouverait rapidement un moyen de lui ôter la puce électronique qu'il avait sous le cuir chevelu de manière à fausser compagnie à Morisson pour tenter de trouver la sphère et Kovac avant lui.

— Vous ne trouvez pas ça curieux, songea Morisson, que la trajectoire de la sphère ait changé juste avant la frontière avec le Canada ?

— Graham a peut-être une propriété dans le coin où elle a été vue pour la dernière fois. Moi ça ne m'étonne pas plus que ça.

— Oui, mais quand même...

Morisson sentait que quelque chose clochait dans cette histoire. Théo, lui, sentait qu'il serait difficile de convaincre Morisson.

— Regardez, dit-il en prenant un crayon et en dessinant sur la nappe en papier de la table du déjeuner. Ici, c'est la base de Graham au Nouveau-Mexique, d'accord ?

— Ok.

— Là, expliqua-t-il en ajoutant une croix dans un coin de la nappe, c'est Sheep Mountain.

— Ok, se contentait de répéter Théo.

— Et ça, dit Morisson en traçant une ligne droite qui partait du point représentant le Nouveau-Mexique, c'est la trajectoire vers le nord de la sphère, vous suivez ?

— Parfaitement.

— Enfin, cette ligne représente la trajectoire depuis la bifurcation vers l'ouest jusqu'à Sheep Mountain, d'accord ?

— Oui, et alors ?

— Rien ne vous choque ?

— Ça devrait ?

— Il y a plus de deux mille kilomètres à vol d'oiseau entre la base du Nouveau-Mexique et Sheep Mountain. Et en empruntant cette trajectoire, ça rallonge

encore de presque... Allez, neuf cents kilomètres au bas mot.

— Vous pensez qu'elle a pu tomber en panne sèche ? plaisanta l'Élu.

— Vous feriez quoi vous, si vous deviez déplacer un engin de plus de deux cents mètres de diamètre à travers une grande partie des États-Unis en toute discrétion ?

— Je ne sais pas. Et vous, vous feriez quoi ?

Théo jouait les idiots mais il savait très bien où Morisson voulait en venir. Celui-ci traça une ligne droite entre le point représentant le Nouveau-Mexique et celui représentant Sheep Mountain en disant :

— Moi, je ferai ça ! Une trajectoire directe, plus courte et qui croise moins de populations que celle qu'elle est censée avoir empruntée.

— Je vois, se contenta d'ajouter Théo.

— Alors pourquoi emprunter une telle trajectoire ? Ça n'a pas de sens.

— Peut-être que la destination d'origine a dû être modifiée au dernier moment pour une raison quelconque, vous ne pensez pas ?

— Non, je ne crois pas. Si Graham a décidé de déplacer cette boule géante, ça n'a pas pu être dans la précipitation. Il a certainement fallu planifier ça des semaines, voire des mois, à l'avance. Il a fallu trouver un endroit pour la cacher et ça n'a pas dû être simple. Alors un changement

de programme de dernière minute ? Non, je n’y crois pas un seul instant.

— Mais les témoignages, vous en faites quoi ?

— Oui, c’est vrai, il y a les témoignages., dit-il, très perplexe. Il resta silencieux un long moment, plongé dans ses réflexions les plus profondes avant d’ajouter :

— Il est sept heures trente. Départ à dix heures ce matin.

— Ah, pourquoi si tard ? demanda le jeune homme.

— J’ai des choses à mettre au point avant le départ. Profitez-en pour vous reposer.

Théo sentait que Morisson ne croyait pas que la sphère avait rejoint Sheep Mountain et pensait que lui et ses hommes allaient passer ces deux heures à chercher la faille. Mais que pouvait-il faire contre ça ? Si Morisson découvrait que le rapport qu’il avait en main était un faux, il soupçonnerait certainement Théo d’en être à l’origine, ce qui ruinerait la confiance relative que l’agent avait en lui. Cela placerait le jeune homme dans une position inconfortable vis-à-vis de la CIA. Théo songea qu’il devait mettre à profit les deux heures qu’il avait devant lui pour agir.

§

Le soleil déclinait lentement sur l’horizon, baignant la vieille cité de Jérusalem dans une lumière irréaliste. La douceur du soir s’installait doucement, faisant place à la lourde chaleur de l’après-midi. Lisa et Jessie étaient assises

autour d'un verre au bar du Waldorf Astoria, hôtel dans lequel elles étaient descendues. Fourbues par la chaleur, découragées par la recherche du Gardien qui avançait lentement, elles étaient lasses, affalées dans leurs fauteuils, silencieuses. L'arrivée du professeur Darlington les tira de leur léthargie. Il était souriant et ne semblait pas trop affecté par la chaleur et la fatigue.

— Alors, dit-il, quelles sont les nouvelles de votre côté ? Jessie le regardait. Il était droit comme un i dans son pantalon et sa chemise de lin blanc et tenait dans la main droite un panama. Son teint, plus rouge que bronzé, lui donnait l'air d'un parfait touriste anglo-saxon.

— Nous n'avons rien trouvé de plus sur le Gardien que ce que nous vous avons expliqué au téléphone, se désola-t-elle.

— C'est déjà bien, les encouragea-t-il. Ce que vous avez découvert nous conforte dans l'idée que ce Jésus pourrait être notre Gardien.

— Et vous, avez-vous quelque chose ? s'enquit Lisa.

— J'ai une piste, dit-il fièrement.

— C'est vrai ?! s'exclama Lisa qui se redressait dans son fauteuil.

— Parfaitement, jeune fille. Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ? demanda-t-il de ce ton hautain qui lui était caractéristique en certaines occasions.

— Dites-nous, prof, nous avons hâte de savoir ce que c'est, supplia Jessie.

— Eh bien voilà : ce matin j'ai arpenté le vieux Jérusalem, comme il était convenu pendant que vous enquêtiez dans les hôpitaux psychiatriques et je suis tombé sur une charmante dame, madame Levinski.

— Et alors ?

— Cette dame habite le quartier et elle connaît beaucoup d'histoires sur un peu tout le monde. Elle est introuvable ! Darlington héla un serveur et commanda un whisky.

— Que vous a-t-elle appris qui vous ait mis sur une piste ? s'impacienta Lisa.

— Madame Levinski connaissait bien le mendiant Jésus. Il dormait souvent dans un coin près de sa maison. Elle s'était prise d'affection pour lui et s'en occupait régulièrement (Elle lui apportait une assiette de nourriture, soignait ses bobos etc.).

— Pourquoi faisait-elle ça ? se demanda Jessie, provoquant l'étonnement chez ses amis. C'est vrai quoi, personne ne s'occupe d'un mendiant en le nourrissant et en le soignant, en général. Alors pourquoi ?

— Peut-être parce que madame Levinski a eu pitié de Jésus après qu'il lui eut raconté l'histoire suivante, écoutez plutôt : Jésus lui a expliqué que son plus vieux souvenir, sa naissance, comme il disait, remontait à peu de temps lorsqu'il s'était retrouvé dans le Saint-Sépulcre. Il disait

que c'était là qu'il était né. Il avait eu alors une vision dans laquelle il avait revécu, l'espace d'un moment, son passé. Dans cette vision, il voyait des gens le vénérer et l'appeler Jésus. Puis l'instant d'après, il était conquis et crucifié en compagnie de deux autres personnes. Madame Levinski n'a bien entendu pas pensé un seul instant que Jésus ait vraiment été celui qu'il pensait être, mais a trouvé que le pauvre homme devait vivre dans une détresse et un désespoir infini pour en arriver à un tel délire. Elle a voulu s'occuper de lui, le recueillir chez elle (elle vit seule), mais Jésus a toujours refusé. Alors, elle a fait ce qu'elle a pu pour lui. Elle était contente lorsqu'il s'est mis à travailler pour monsieur Cohen, dans sa boutique d'appareils électroniques. Sa santé mentale semblait s'améliorer doucement et il commençait à tenir des conversations moins décousues, plus sensées. Les mois passèrent ainsi, Jésus fit des progrès, se souvint progressivement de son passé, par bribes qu'il avait encore du mal à ordonner. Un jour il est venu trouver madame Levinski et lui a annoncé son départ. Il lui a expliqué qu'il devait retrouver les traces de son passé et qu'il devait accomplir une mission : aider le sauveur de l'humanité. Il devait le trouver mais il ne savait pas qui était ce sauveur, ni pourquoi, ni comment il devait l'aider. Madame Levinski pensa alors que Jésus n'avait pas beaucoup progressé et que ses délires continuaient. Pourtant, Jésus s'exprimait normalement, clairement et de façon parfaitement sensée, ce qui la laissa perplexe. Elle lui demanda où il comptait se rendre, ce à quoi il répondit qu'il ne savait pas, mais que l'Europe était un bon point de départ pour sa quête.

— Comment comptait-il quitter Israël ? se demanda Lisa. Il n'avait pas de papiers.

— C'est exactement ce que madame Levinski demanda à Jésus, qui lui répondit que monsieur Cohen, son ami, l'aidait et qu'il lui ferait quitter le pays le jour même.

— Monsieur Cohen ? fit Jessie avec étonnement. Il vous avait dit ne rien savoir de la disparition de Jésus, pourtant.

— Il a menti, pour le protéger sans doute.

— C'est tout de même curieux, vous ne trouvez pas ? se demanda Lisa. Si Jésus est le Gardien que nous recherchons, pourquoi tout ça ? Pourquoi se faire passer pour un fou et se faire interner dans un hôpital psychiatrique pour ensuite s'en évader et venir faire le mendiant ici, au cœur de Jérusalem ? Ça n'a pas vraiment de sens.

— A moins que ce ne soit pas le Gardien, émit Jessie.

— Ou qu'il y ait une autre explication, ajouta Darlington.

— A quoi pensez-vous ?

— Je me suis posé les mêmes questions que vous, Lisa, au sujet de Jésus. J'ai douté du fait qu'il soit le Gardien jusqu'à ma rencontre avec madame Levinski mais après ce qu'elle m'a raconté, j'ai le sentiment que nous sommes sur la bonne piste. D'après moi, Jésus a été victime d'un problème.

— Un problème ? Quel genre de problème ? questionna Jessie.

— Eh bien, il a pu avoir un accident quelconque qui l'a empêché d'accomplir sa mission de Gardien : aider le sauveur de l'humanité.

— Sur les enregistrements audio de ses séances de psy, il a explicitement fait référence à l'Élu, précisa Lisa. Le sauveur de l'humanité, l'Élu, ne seraient-ils pas une seule et même personne ?

— Théo, affirma Jessie.

— Oui, Théo. Mais en quoi ce Gardien devait-il aider Théo ? Avec les bijoux et l'arche d'alliance, n'a-t-il pas tout ce qu'il lui faut pour lutter contre le mal ?

— C'est un point que nous éluciderons sans doute lorsque nous l'aurons retrouvé, affirma Darlington.

— Quel genre d'accident a-t-il pu avoir pour délirer au point d'être interné dans un hôpital ? se demanda Jessie.

— Il y a beaucoup d'accidents de la vie qui peuvent plonger un esprit dans la folie, ma chère. Le Gardien, s'il est humain, n'échappe sans doute pas à la règle. Il lui est arrivé quelque chose qui lui a fait perdre l'esprit et l'a plongé dans la confusion. Dans ses délires, il a parlé de sauveur, d'Élu et de sa mission mais ne savait certainement pas faire la part entre délire et réalité. Madame Levinski a dit que son état s'était amélioré avec son travail chez monsieur Cohen. Celui-ci nous a dit que Jésus était un surdoué avec les appareils électroniques. Jésus a dû retrouver un

certain équilibre mental grâce à ce travail qui l'a sans doute plongé dans ce qu'il avait été avant.

— Vous pensez qu'il a pu guérir, sans se soigner ?

— Guérir peut-être pas, mais retrouver de la cohérence mentale, certainement. En tout cas, il en a retrouvé assez pour décider de partir accomplir sa fameuse mission.

— Oui et si nous voulons le retrouver à notre tour, dit Jessie, nous avons tout intérêt à nous rendre rapidement chez monsieur Cohen, je crois qu'il nous doit bien quelques explications.

§

— J'ai réussi à avoir les rapports côté canadien, expliqua Yu.

— Ah ! Parfait, se réjouit Théo. Ça donne quoi ?

— La sphère a continué sa route, droit vers le nord. On a plusieurs témoignages qui le confirment.

— Jusqu'où est-elle allée ?

— Le dernier témoignage a été fait par une équipe de scientifiques en expédition sur l'île de Bathurst, dans le grand nord canadien.

— C'est une région peu peuplée, je suppose ?

— L'île est inhabitée, confirma Yu.

— C'est le genre d'endroit idéal pour y cacher quelque chose.

— Sans doute. Le problème, c'est qu'elle a pu continuer sa route vers le nord. Il n'y a personne dans ces contrées pour en témoigner.

Théo se plongeait dans la réflexion un moment. Pourquoi Graham avait-il conduit la sphère dans cette région ? Le fait qu'elle soit désertique ne pouvait pas être le seul critère. Il y avait des dizaines d'endroits sur terre qui auraient fait l'affaire dans ce cas. Le déplacement d'un engin de cette taille avait dû être planifié à l'avance, c'est certain. Ça voulait dire que le lieu dans lequel elle se trouvait maintenant avait été préparé sans doute depuis des semaines, des mois, voire des années. Un lieu de secours pour le cas où il y aurait un problème, qui sait. Et l'incursion de Théo et ses amis dans la base du Nouveau-Mexique avait été un problème certain.

— Fais une recherche, dit-il, pour savoir si l'une des entreprises de Graham aurait une implantation dans cette région.

— Ouais, c'est pas bête. Je n'y avais pas pensé.

Yu pianota frénétiquement durant une bonne demi-heure sur son clavier et annonça :

— J'ai trouvé ! Une des filiales de sa société de pétrole, la Green Oil Drilling a fait des forages sur l'île de Bathurst pendant plus de trois ans.

Théo afficha un large sourire sur le visage, certain qu'ils venaient de trouver le lieu de destination de la sphère.

— Super ! s'exclama-t-il. Il faut que nous nous y rendions de suite.

— Maintenant ?

— Oui, mais avant ça, il faut me retirer la puce. Il fait quoi ton docteur Ming ?

— Il devrait arriver d'une minute à l'autre.

— Bien.

Dix minutes plus tard, le docteur Ming arriva. Il était chirurgien et ami de la famille de Yu. Le jeune homme lui expliqua où se trouvait la puce implantée dans le cuir chevelu de Théo et comment il fallait procéder pour la lui retirer afin que celle-ci ne soit pas déconnectée du psychisme du jeune homme. Yu avait trouvé une parade en enregistrant les ondes psychiques de Théo afin qu'elles soient émises ensuite par un petit appareil sur lequel la puce, une fois retirée, serait placée. Si tout allait bien, la puce continuerait à fonctionner normalement, évitant d'attirer l'attention de Morisson. Théo, dégagé de ce mouchard, pourrait à nouveau aller librement où bon lui semble.

Après une légère intervention d'une dizaine de minutes et une petite incision du cuir chevelu, la puce fut déplacée délicatement sur le support de l'émetteur d'ondes psychiques. Yu vérifia que le mouchard fonctionnait toujours parfaitement, après quoi Théo retourna le placer dans

sa chambre d'hôtel, d'un petit saut temporel qui ne lui prit qu'une vingtaine de minutes, aller-retour.

— Tu vas devoir te charger de préparer l'expédition dans le grand nord canadien, expliqua Théo. Je vais retourner auprès de Morisson et ses hommes, je n'ai pas trop le choix pour le moment. L'avantage, c'est que je peux surveiller ce qu'ils font à tout instant.

— Tu m'en demandes beaucoup Théo, tu sais. Je dois m'occuper de trop de choses en même temps, je ne vais pas pouvoir tout faire, se plaignit le jeune Chinois.

— Tu as raison Yu, je te demande pardon. J'ai tellement confiance en toi que j'ai tendance à tout te faire faire. Je crois qu'il est temps que l'équipe se réunisse pour faire avancer les choses. Tu as des nouvelles des autres ? Est-ce qu'ils ont trouvé la trace du Gardien ?

— Je crois qu'ils sont sur une piste sérieuse mais je n'en sais pas plus pour le moment.

— Hum, d'un autre côté, s'ils sont sur une piste, je ne peux pas leur demander de laisser tomber. Leur quête est aussi importante que de retrouver Kovac.

— Demande juste à Jessie de s'occuper de préparer l'expédition, proposa Yu. Elle peut très bien le faire de là où elle est.

— Tu as raison, c'est ce que je vais faire. Maintenant que je n'ai plus le mouchard, je peux la rejoindre à Jérusalem sans attirer l'attention de la CIA. Bien, je te laisse. Dès que tu auras avancé sur les problèmes à ré-

soudre, appelle-moi. Tu n'auras qu'à laisser sonner mon portable trois fois et raccrocher. Je te rejoindrai dès que j'en aurai l'occasion.

§

Monsieur Cohen était assis derrière son comptoir, plongé dans son travail. Lorsqu'il entendit des pas dans sa boutique, il sourit machinalement et prononça toujours les mêmes paroles, répétées à longueur de journée :

— Bonjour, soyez les bienvenus, que puis-je pour votre service ?

Puis il leva les yeux et vit Darlington, Jessie et Lisa et perdit son sourire. Le regard du professeur en disait long sur son état d'esprit et Moshé Cohen comprit qu'il savait pour Jésus. Les deux jeunes femmes qui accompagnaient le professeur Darlington jetaient sur lui leurs regards réprobateurs. Il ne se démonta pas pour autant et attendit calmement. Le professeur vint se poster face à lui, droit comme un piquet et plongea ses yeux dans les siens.

— Vous m'avez menti, monsieur Cohen, commença-t-il.

— Menti ? Moi ? A quel sujet ? se défendit Moshé Cohen qui feignait l'étonnement.

Darlington lui fit un large sourire avant d'ajouter :

— Allons, ne jouons pas à cela, s'il vous plaît, je sais tout.

— Tout ? Tout quoi ?

— Vous avez aidé Jésus à quitter le pays.

— Mais non...

— Arrêtez votre comédie ! le coupa Jessie qui s'énervait de voir cet homme se moquer d'eux. Le professeur vient de vous dire que nous savons tout. Alors, épargnez-nous votre petit numéro !

— Qui est cette jeune femme ? demanda Cohen à Darlington.

— Je vous présente Jessie Graham. Et cette demoiselle, dit-il en montrant Lisa, se nomme Lisa Dubois. Nous sommes tous trois à la recherche de Jésus. Nous savons qu'il était interné dans un hôpital psychiatrique et qu'il s'en est échappé pour venir traîner dans le quartier. Nous savons que son état était préoccupant lorsqu'il a commencé à travailler pour vous et qu'avec le temps, il s'est amélioré. Nous savons que Jésus a fini par retrouver un certain équilibre et qu'il vous a demandé de l'aider à partir pour l'Europe, ce que vous avez fait. Vous voyez, il est inutile de nous mener en bateau, cher monsieur. Nous ne voulons aucun mal à Jésus, croyez-le bien. Au contraire. Nous avons besoin de le retrouver, c'est impératif.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il représente à vos yeux ? questionna Cohen, curieux.

James Darlington regarda tour à tour Lisa et Jessie, puis il se pencha par-dessus le comptoir et fit signe à monsieur Cohen d'approcher. Il lui parla à l'oreille :

— Je ne suis pas professeur d’université, mentit-il, comme je vous l’avais dit précédemment, mais agent des services secrets britanniques, ainsi que mes deux collègues ici présentes. Nous sommes sur la piste de Jésus depuis un petit moment déjà. En fait, il ne s’appelle pas Jésus mais John Linch. C’est un éminent chercheur spécialisé dans l’électronique et l’informatique, qui a eu un accident et qui a perdu jusqu’au souvenir de sa propre identité et de sa vie d’avant. Nous devons le retrouver car il détient des informations classées ‘secret-défense’ de la plus haute importance. Si ces informations tombaient dans de mauvaises mains, ce serait catastrophique, vous comprenez ?

— Oui, je comprends très bien, chuchota monsieur Cohen qui semblait gober l’histoire que venait d’inventer Darlington.

— Alors, s’il vous plaît monsieur Cohen, continua Darlington à haute voix, en s’éloignant du commerçant, dites-nous tout ce que vous savez. Jésus est en grand danger, vous savez. Si les méchants mettent la main sur lui avant nous, Dieu sait ce qu’ils lui feront subir pour lui extirper les informations qu’il détient.

— Mon Dieu ! s’écria Moshé Cohen, c’est terrible ! Pourvu qu’il ne lui soit rien arrivé !

— Parlez, dites-nous tout, maintenant ! dit Darlington d’un ton impérieux. La vie de cet homme en dépend.

— Oui, bien sûr, je vais vous aider. Je vais tout vous raconter. Jésus a effectivement évolué durant les mois où il a travaillé avec moi. Au début, comme je vous l’ai

déjà expliqué, il était confus, délirait parfois, tenait des propos souvent incohérents, mais dès qu'il avait un appareil en main, il se calmait, se concentrait sur le problème qu'il devait résoudre et il réussissait à tous les coups. C'était un vrai génie ! Au fil du temps, je l'ai vu changer, devenir plus calme, avoir moins de délires. Nous avons même de vraies conversations les derniers temps.

— Quel genre de conversations ? questionna Lisa.

— Elles étaient de toutes sortes : la pluie et le beau temps, la politique d'Israël dans les territoires occupés, la religion, etc. Nous abordions tous les sujets, souvent en fonction de ce que nous entendions à la radio ou à la télé.

— Est-ce que Jésus vous parlait de lui, de la vie qu'il avait eue avant de devenir mendiant ? demanda Jessie.

— Pas vraiment. Il ne se souvenait pas de grand-chose. Je sentais qu'il y avait quelque chose en lui qui ne tournait pas rond à ce sujet, mais je n'arrivais pas à savoir pourquoi.

— Et à la fin, avant qu'il vous demande de l'aider à partir d'ici, comment était-il ?

— Il était bien mieux. Il avait retrouvé de la cohérence, même s'il avait encore des moments difficiles parfois, surtout lorsqu'il parlait d'une soi-disant mission qu'il devait accomplir, une histoire où il devait aider le sauveur, une sorte de messie qu'il était censé retrouver. Je me souviens de cela car c'est quelque chose qui revenait très régulièrement chez lui. A la fin, c'était même son seul et unique délire et c'en devenait presque une obsession.

— Est-ce qu'il se souvenait de quelque chose ?
questionna le professeur.

— Difficile à dire. Il ne se confiait pas beaucoup. Je pense que des souvenirs ont dû ressurgir dans son esprit, c'est certain. Il ne m'en a pas vraiment parlé. Ce que je sais, c'est qu'un jour qu'il devait venir travailler, il est venu me trouver pour me demander de l'aide à quitter Israël pour l'Europe. J'ai été surpris par sa demande et puis je ne comprenais pas pourquoi il voulait partir. Nous avions un business qui tournait bien et s'il l'avait voulu, il n'aurait manqué de rien, pas d'argent en tout cas.

— Pourquoi vous demander ça, à vous ? se demanda Lisa.

— Il savait que j'avais des connaissances qui pouvaient le faire.

— Comment ça ?

— J'ai un cousin qui, dans sa jeunesse, a fait partie du Mossad, les services secrets de ce pays. Il était administratif, pas un agent de terrain. J'en avais parlé à Jésus lors de l'une de nos conversations. C'est pour cela qu'il est venu me trouver. Il savait que j'avais les réseaux nécessaires pour l'aider. Alors, sans poser de questions, je l'ai aidé. J'ai fait intervenir mon cousin, qui a fait intervenir ses relations pour lui obtenir des papiers en règle, afin qu'il puisse voyager hors de nos frontières.

— Il peut faire une chose comme ça ? s'étonna Jessie.

— Oui, il peut. Il a gardé beaucoup d'amis et de très bonnes relations au sein du Mossad, mais aussi parmi certains politiques. Il a fait jouer toutes ses relations pour lui obtenir des papiers. Cela n'a pas été facile, surtout chez nous, avec tous les problèmes que nous avons avec les Palestiniens et les pays arabes. Il a fallu que je me porte garant pour lui. Il a finalement obtenu des papiers en règle et est officiellement devenu citoyen Israélien.

— Vous savez où il est allé lorsqu'il a quitté Israël ?

— Bien sûr, je l'ai accompagné à l'aéroport moi-même le jour de son départ. Il a pris un billet pour Genève, en Suisse.

— Genève !? s'exclama Darlington.

— Oui, Genève.

— Vous a-t-il dit pourquoi cette destination ?

— Je crois qu'il a choisi cette ville en rapport avec son délire obsessionnel du sauveur. Il disait que c'était là qu'il se trouvait.

— Mais sa mission, vous a-t-il dit en quoi elle consistait exactement ? demanda Lisa, qui se posait de plus en plus de questions au sujet du Gardien et du rôle de celui-ci par rapport à Théo, car il était maintenant certain que Jésus était bien le Gardien et qu'il avait un rapport avec l'Élu des Mikelians. Le fait que Jésus ait choisi d'aller à Genève retrouver le sauveur ne pouvait être une coïncidence. Ce qui l'intriguait était le fait que Jésus était parti pour Genève voici près d'un an et qu'il ne s'était jamais manifesté au-

près de Théo. Pourquoi, s'il avait pour mission de l'aider, n'avait-il jamais pris contact ? Avait-il eu un nouveau problème qui l'avait empêché de le faire ? Elle songea que le mystère du Gardien, loin de s'éclaircir, devenait plus opaque au fur et à mesure qu'ils en apprenaient plus sur lui.

— Non, répondit Moshé Cohen, je crois qu'il ne le savait pas lui-même. Vous savez, ce n'était qu'un délire parmi tous ceux qu'il avait pu avoir durant cette longue période de désordres mentaux qu'il a traversée.

— Bien, je crois que vous nous avez bien aidés, confirma Darlington. Il ne nous reste plus qu'un petit détail à vous demander avant de vous quitter : le nom qui figure sur ses papiers officiels.

— Mikhael Chomère.

Moshé Cohen ouvrit un tiroir situé derrière son comptoir, fouilla dedans et en sortit une petite pochette qu'il tendit à Darlington en disant :

— Tenez, voici sa photo d'identité. Ça pourra vous être utile pour le retrouver.

§

Chapitre V

Le Grand Nord

Un vent violent soufflait en rafales, soulevant la neige en tourbillons rapides qui s'élevaient jusqu'à une hauteur appréciable et qui fouettaient le moindre centimètre de peau laissée sans protection sur les visages de Jessie, Yu et Théo. Ils venaient de débarquer dans cette contrée sauvage, glacée et inhospitalière à travers un tunnel temporel, créé avec la dague de l'archange (grâce à des documents d'archives d'expéditions dans cette région que Yu avait déniché sur Internet), à bord d'une autoneige aux larges chenilles, dotée d'un puissant moteur et d'une cabine spacieuse qui offrait une vue panoramique à 360°. L'engin possédait un grand coffre à l'arrière dans lequel ils avaient embarqué tout le matériel jugé nécessaire à l'accomplissement de leur mission. Ils avaient quitté le confort de l'autoneige dès leur arrivée afin de mettre en place une balise qui servirait, avec deux autres qu'ils installeraient en d'autres lieux, à produire un balayage d'ondes qui devaient les aider à déterminer la position de la sphère, du moins c'est ce qu'espérait Yu. Les conditions étaient difficiles avec une météo peu favorable, mais en cette période avancée du printemps, le jour ici durait très longtemps avec juste quelques heures de pénombre plus accen-

tuée que l'on pouvait apparenter à la nuit. Ce jour presque permanent faciliterait sans doute leurs déplacements. Yu et Théo transportèrent la balise et la plantèrent dans le sol, après y avoir creusé un trou profond d'une cinquantaine de centimètres avec une foreuse électrique très puissante. Le sol était gelé et sans cela, il aurait été impossible de planter quoi que ce fût. Une fois la balise en place, Yu s'assura qu'elle fonctionnait parfaitement en initialisant la transmission d'ondes. Il vérifia sur l'écran de sa tablette tactile que le logiciel recevait bien les données, via une petite parabole implantée sur l'autoneige. Tout était en ordre. Les trois amis regagnèrent rapidement l'habitacle chaud et douillet, fuyant la morsure du froid. L'autoneige, pilotée par Jessie, se mit en mouvement, traversant lentement les paysages désolés, désertiques et glacés de l'île de Bathurst, qui s'étendaient à perte de vue dans toutes les directions. L'île était située à quelque mille cinq cents kilomètres du pôle Nord et était recouverte, une grande partie de l'année, par la neige et la glace. Ici, aucune végétation apparente. Lorsque la neige fondait en partie, vers le solstice d'été, poussaient quelques plantes à fleurs et une herbe rase, égayant un peu la tristesse du paysage.

L'autoneige avançait tant bien que mal à la vitesse maximale de quinze kilomètres par heure. Le terrain accidenté et les congères formées par le vent violent qui soufflait empêchaient d'aller plus vite. Jessie avançait, guidée par Yu qui suivait la progression sur l'écran d'une tablette posée sur ses genoux. Le jeune Chinois avait déterminé un périmètre autour de la concession d'Oswald Graham qui s'étendait sur plus de cent kilomètres carrés. Il fallait planter chacune des trois balises à environ dix kilomètres l'une

de l'autre pour couvrir tout le terrain. Il fallut près de trois heures pour aller planter les deux dernières balises.

Le vent ne faiblissait pas. De lourds nuages s'amoncelaient au-dessus des étendues glacées, n'annonçant rien de bon côté météo. Théo consulta sa montre : vingt-trois heures trente. Il espérait qu'ils pourraient trouver la sphère et récupérer Dragan Kovac avant la fin de la nuit mais ne se faisait guère d'illusions. Il faudrait sans doute revenir la nuit prochaine. Le jeune homme avait planifié la mission pour la nuit afin de s'éclipser en toute discrétion, maintenant qu'il pouvait se séparer du mouchard placé par Morisson et le laisser dans sa chambre d'hôtel.

— Les trois balises sont connectées et opérationnelles, confirma Yu, qui voyait trois petits points rouges clignoter sur une carte de la zone couverte qui se transformait progressivement en carte tridimensionnelle, montrant le moindre relief : rocher, monticule, collines et bâtiments. Il y avait un camp avec des baraquements, des engins de chantier et trois derricks, plantés là sans doute pour donner le change. Pour le moment, c'est tout ce que les balises avaient cartographié. Pas de sphère à l'horizon. Yu pianota sur un ordinateur portable qu'il avait disposé sur ses genoux et qui affichait les mêmes données que la tablette tactile.

— C'est maintenant que nous allons savoir si ce matos vaut quelque chose, dit-il sur le ton de la plaisanterie.

Jessie et Théo regardaient les écrans sur lesquels la carte 3D se dessinait. Sous le relief du sol une série de lignes commença à apparaître. Elles partaient dans plu-

sieurs directions et n'étaient pas rectilignes, épousant souvent le relief au-dessus d'elles. C'était le sous-sol gelé, le permafrost qui se dessinait sous leurs yeux.

— Ça a l'air de fonctionner pas trop mal, se réjouit le jeune Chinois qui utilisait ce matériel pour la première fois, acheté pour l'occasion. Les minutes s'écoulèrent lentement dans le vacarme de la tempête qui soufflait de plus en plus violemment. Le ciel s'était assombri à cause, d'une part, des nuages sombres qui s'étaient accumulés dans le ciel et, d'autre part, du soleil qui était descendu très bas sur l'horizon, provoquant une pénombre proche de la nuit. La carte du sous-sol continuait de se matérialiser doucement. Théo fut attiré par une petite ligne ténue qui traversait les couches empilées en biais de manière rectiligne. Il pointa du doigt cette petite particularité en disant :

— Regardez cette ligne, c'est curieux, elle semble partir de la surface et traverser tout droit toutes les couches.

— Oui, j'avais déjà remarqué, confirma Yu. Attends, je vais zoomer la zone pour voir de quoi il s'agit.

Le zoom sur la carte montra que la petite ligne était en fait un petit tunnel.

— C'est pas un forage pour chercher du pétrole, ça, affirma-t-il.

— Nous sommes sur la bonne piste concernant la sphère, à mon avis, fit remarquer Théo.

— Ce tunnel est trop petit pour être un accès.

— Une aération peut-être ? suggéra Jessie.

— Sans doute. Mais s'ils ont reconstruit une base comme celle du Nouveau-Mexique, il va en falloir plus d'un pour évacuer la chaleur de la centrale d'énergie qu'ils ont dû y bâtir. Et là je n'en vois qu'un pour le moment, douta soudain Théo.

Un second tunnel apparut, partant dans une autre direction, puis un troisième. Les trois lignes, de différentes longueurs convergeaient toutes vers un point situé hors de portée des balises, dans une zone en dehors du terrain de la concession de la Green Oil Drilling.

— Il faut que nous récupérions au moins deux des balises pour les déplacer vers la zone où convergent les tunnels, affirma Yu.

Théo jeta un œil à sa montre et dit :

— On va devoir laisser tomber pour cette nuit. Il est déjà tard et nous n'arriverons pas à les récupérer et les planter ailleurs avant que le jour se lève sur Plentywood.

Plentywood, dans le Montana, était une ville proche de la frontière avec le Canada, où Morisson avait décidé de faire une étape. Cela avait surpris Théo car elle n'était pas très distante de l'étape de la veille. Il n'avait fallu que six heures de route pour l'atteindre. De plus la ville n'était pas vraiment sur la route pour aller à Sheep Mountain, le lieu que Yu avait choisi pour égarer la CIA, mais plutôt sur celle du Canada. Morisson, qui avait un sérieux doute sur la véracité des informations qu'il avait en main, avait peut-

être décidé de suivre son instinct et d'aller droit vers le nord, ce qui lui semblait le plus probable.

Théo, bien emmitouflé dans son parka, sortit de l'autoneige et prit de plein fouet les rafales de vent chargées de neige. Le froid intense le figea sur place l'espace d'un instant, avant qu'il ne se saisisse de la dague et ouvre rapidement un tunnel temporel devant le véhicule. Un tourbillon translucide se forma, traversé d'éclairs sporadiques d'un bleu métallique intense. Le jeune homme regagna l'autoneige qui s'engouffra dans le tunnel et disparut pour réapparaître à des milliers de kilomètres de là, dans un hangar près de New York, loué pour la mission.

§

Le convoi de 4x4 noirs avait traversé la frontière canadienne tôt le matin et filait droit vers le nord. Au passage, un capitaine de la police montée s'était joint au cortège, imposé sans doute par les autorités du pays. Il se nommait Robert Dampierre. C'était un solide gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix pour cent kilos, d'une soixantaine d'années, avec une moustache grisonnante fournie et des cheveux de même couleur. Il ne parlait pas beaucoup, à l'instar de Morisson et ses hommes. Théo était assis à ses côtés, à l'arrière du véhicule. Morisson était devant, côté passager. Un agent, du nom de Mac Millan, conduisait. La route était monotone, traversait de vastes étendues planes où alternaient friches et cultures. Le ciel était bleu, traversé d'un léger voile de nuages, mais au loin vers le nord, l'on voyait déjà de lourds nuages qui barraient l'horizon. Une heure de route après la frontière, la ville de Regina, capitale

de la province de Saskatchewan était en vue, rompant la monotonie du voyage. Elle ressemblait à toutes les villes du Middle West américain, avec ses rues larges et rectilignes bordées de maison de bois, pour la plupart, avec un centre où s’alignaient des immeubles de béton et de verre. Le convoi s’arrêta devant un bâtiment de bois, au toit très pentu (ici l’hiver la neige pouvait recouvrir tout sur plusieurs mètres d’épaisseur), sur le fronton duquel l’on pouvait lire en gros caractères : *commissariat de police 21, district de Regina*. Dampierre sortit le premier et convia Morisson et Théo à les suivre dans le commissariat. Ils furent accueillis par le commissaire Joe Danesi, qui avait été prévenu de leur venue.

Le bureau du commissaire était spacieux, avec une décoration tout bois : meubles et murs. Un petit drapeau canadien était placé sur le plateau de son bureau encombré de dossiers. Danesi, un homme de taille moyenne, brun, aux sourcils épais, les cheveux gominés, s’affala dans son fauteuil, qu’il bascula en arrière, avant de rallumer un cigare à moitié fumé qui traînait sur le bord d’un cendrier.

— Robert m’a expliqué que vous recherchez des renseignements sur des événements un peu particuliers, c’est ça ? dit-il en s’adressant à Morisson.

— Exact, confirma Morisson. J’aimerais savoir si vous avez eu des témoignages concernant une sphère noire qui aurait été aperçue par ici, dans le ciel.

— Ça se serait passé quand ?

— Le mois dernier, aux alentours du treize.

Danesi bascula en avant, se rapprocha du clavier de son ordinateur et pianota pour trouver les renseignements demandés. Au bout de cinq minutes, il affirma :

— Voilà, j'ai ce que vous recherchez. Un fermier qui vit plus au nord de la province affirme avoir vu une sphère noire énorme dans le ciel au-dessus de ses terres, le quatorze mai très exactement. Mais ce n'est pas tout. Un couple qui campait au bord du Last Mountain Lake, un peu au nord d'Alice Beach, prétend également avoir aperçu un OVNI gigantesque, rond, plus noir que la nuit, en stationnaire au-dessus du lac pendant près de cinq minutes.

— Ça confirme ce que je pensais, expliqua Morisson. Les rapports que nous a fournis le FBI sont des faux ! Reste à savoir pourquoi ils ont essayé de nous mettre sur une fausse piste, songea-t-il, perplexe.

— C'est peut-être à cause de la rivalité entre vos agences, se hasarda à dire Dampierre.

— Probable. Mais ça n'est sans doute pas la seule explication.

— Je peux vous poser une question ? demanda Danesi.

— Faites.

— Pourquoi est-ce que vous vous intéressez à ces histoires d'OVNI ?

— Ce n'est pas un OVNI, commissaire, je vous l'assure. Toutefois je ne peux pas vous en dire plus pour le moment. C'est classé secret défense.

— Il faudra pourtant que vous fassiez un effort agent Morisson, si vous voulez poursuivre votre enquête sur le sol canadien.

— D'accord, mais tout ça doit rester secret surtout.

— Faites-nous confiance.

Morisson se mit à raconter une histoire inventée de toutes pièces indiquant que la sphère noire était en réalité un ballon militaire top secret qui avait été dérobé par des terroristes internationaux. Danesi assura Morisson de son entière coopération et il fut décidé que Dampierre se joindrait à la CIA tant qu'ils seraient sur le sol canadien, afin de les aider.

— Vous pouvez me rendre un service, commissaire ? demanda Morisson.

— Bien sûr, si c'est dans mes cordes.

— Pouvez-vous essayer d'avoir tous les témoignages que vous pourrez sur cette sphère noire, au niveau national j'entends.

— Oui, bien entendu. Je vous cherche ça.

— Quand vous les aurez, transmettez-moi les données sur ce mail, dit-il en tendant sa carte de visite.

Ils prirent congé de Danesi et le convoi reprit la route en direction de l'aéroport de la ville, tout proche. Morisson avait demandé un avion au siège de la CIA. Celui-ci arriverait dans deux bonnes heures. Théo sentait qu'il fallait faire vite pour retrouver la sphère avant que Morisson ne finisse par trouver où elle était, ce qui ne manquerait d'arriver, car l'homme était loin d'être stupide et avait du flair, qui plus est.

§

La dernière balise venait d'être plantée dans le sol gelé de l'île de Bathurst. Le travail des ordinateurs de Yu commençait déjà et dessinait une carte en 3D du sous-sol du terrain couvert par les ondes qu'elles émettaient. Les tunnels découverts la veille se prolongeaient dans cette nouvelle zone, s'enfonçant en pente douce dans les profondeurs de l'île. Soudain, au bout de ces tunnels, une cavité immense commença à apparaître, à une profondeur d'environ huit cents mètres sous la surface. Après quelques minutes, dans cette cavité géante apparut la forme parfaitement sphérique qu'ils recherchaient. Ils avaient vu juste : la sphère noire était là.

La tempête de la veille s'était calmée mais ce soir, il neigeait dru, rendant la visibilité extérieure quasiment nulle. Heureusement, pour leurs déplacements, ils pouvaient compter sur le GPS qui les conduirait là où ils désiraient. Après plus d'une heure à travers une zone de petites collines en pente douce, peu élevées, l'autoneige s'immobilisa au sommet de l'une d'elles. La neige tombait toujours mais beaucoup moins fort et la visibilité était meil-

leure. De là où ils étaient, Théo et ses camarades voyaient une petite plaine devant eux, quelques dizaines de mètres plus bas, qui s'étendait sur un bon kilomètre jusqu'à d'autres collines. Yu pianotait sur son clavier tandis que Théo finissait de fermer son parka et de rabattre la capuche sur sa tête en prévision de la sortie qu'ils allaient effectuer.

— L'entrée du tunnel d'aération est sur notre droite, à une dizaine de mètres, juste là, près de ces rochers, expliqua le Chinois en montrant la direction d'un groupe de rochers sombres couverts de neige, dont certains atteignaient la hauteur d'un immeuble de trois étages. Théo le regarda et dit :

— Prépare-toi, on y va.

Puis il regarda Jessie droit dans les yeux et, après lui avoir fait un sourire, lui donna ses dernières recommandations :

— Tu ne bouges pas d'ici. Si ça devait mal se passer là-dessous, déclenche ta balise de détresse et dirige-toi vers le campement des scientifiques, comme on avait dit, d'accord ?

— T'inquiète pas Théo, je suis une grande fille. Je saurai me débrouiller. Et puis, je ne suis pas inquiète pour toi non plus. Tu réussiras, comme toujours.

— Entrer et atteindre la sphère n'est pas ce qui me fait le plus peur, avoua-t-il.

— C'est Kovac ?

— J'ai vu de quoi il était capable et le mal que nous avons eu à en venir à bout avec Lisa. Nous étions deux pourtant. Là, je serai seul. Si ça se passe mal avec lui, je ne sais pas si je pourrai en réchapper.

— Fais en sorte que ça se passe bien, dit-elle en posant une main sur son épaule.

— On y va ? s'impatienta Yu qui était prêt.

Le froid était intense, comme la veille, mais plus supportable sans le vent. Les deux amis, chargés de lourds sacs à dos, avancèrent rapidement, raquettes aux pieds, jusqu'à l'entrée de la bouche d'aération qui était dissimulée entre deux gros blocs rocheux. De l'air chaud en sortait et le sol, à cet endroit, était dépourvu de neige. Une herbe verte et grasse y poussait. Devant l'entrée, une grille solide barrait le chemin. Théo posa son sac à dos sur le sol, fouilla dedans, sortit une disqueuse et entama la découpe du métal, juste ce qu'il faut pour permettre le passage. Après cinq bonnes minutes, lui et Yu s'engouffrèrent dans le tunnel. Il y faisait sombre et Yu alluma sa lampe torche. Théo n'en avait aucun besoin. Il lui suffisait de penser à voir dans le noir pour qu'il puisse le faire. Le tunnel courait sur une courte distance avant d'atteindre le premier obstacle : un gros ventilateur qui tournait à plein régime. Pour les deux ados, ce n'était pas une surprise. Ils avaient connu la même chose lorsqu'ils avaient investi la base du Nouveau-Mexique. Yu posa à son tour son sac à dos et sortit son ordinateur portable ainsi qu'un petit boîtier et une antenne parabolique pliante, comme un parapluie, qu'il installa sur le sol. Il relia le tout via la prise USB de l'ordinateur et,

comme à son habitude, commença à pianoter frénétiquement sur celui-ci. Théo jetait régulièrement un œil à sa montre, toujours inquiet de ne pas réussir à accomplir la mission avant le lever du jour, là-bas, plus au sud du Canada, sur les bords du lac Athabasca. C'est là que l'avion de Morisson les avait conduits, à près de mille kilomètres au nord de Régina, la ville d'où ils étaient partis.

Le ventilateur ralentit jusqu'à s'arrêter, au bout de plusieurs minutes. Théo et Yu le franchirent. Devant eux, le tunnel descendait en pente douce au début, plus raide ensuite. Les deux amis sortirent de leurs sacs deux mini skate boards pliants et s'élancèrent dans la pente à vive allure, ce qui leur permettrait d'atteindre la sphère plus vite. La pente était raide et les skates prenaient de la vitesse. Yu était à l'aise et s'amusait à monter de chaque côté du tube, comme dans un skate parc. Il réussissait à se mettre à l'horizontale et criait des 'Wahoo' de joie. Théo, qui était devant lui, se mit à faire des vrilles dans le tube, tournant à 360°, tout en dévalant la pente de plus en plus vite. Yu, impressionné, tenta de faire de même mais se résigna vite devant la peur qui l'envahissait dès qu'il montait à plus de la moitié du tube. Ce n'était pas évident de tourner comme une aiguille d'horloge dans son cadran !

Le bout du tunnel fut en vue, barré par un nouveau ventilateur puissant. Les deux amis ralentirent rapidement jusqu'à s'arrêter devant l'obstacle qui soufflait d'énormes quantités d'air chaud. Encore une fois, Yu déballa son matériel et prit le contrôle du réseau informatique de la base afin de stopper la rotation. Après quelques minutes les pales s'immobilisèrent, leur permettant d'aller de l'avant.

Au delà, le tube finissait par une solide grille métallique qu'il fallut découper, après s'être assuré qu'il n'y avait personne dans les parages. Ils se retrouvèrent dans un long tunnel, large et haut, dans lequel couraient d'énormes tuyaux en son centre, qui dégageaient une chaleur suffoquante. Yu consulta le plan 3D sur son ordinateur, réalisé grâce aux balises, afin de déterminer la direction à suivre pour rejoindre la sphère. Ils longèrent le tunnel qui finissait sa course juste sous l'énorme boule noire, quelques mètres sous la surface de la cavité dans laquelle elle trônait. De là, les tuyaux faisaient un angle droit et filaient verticalement vers elle, venant l'entourer de toutes parts. Yu et Théo empruntèrent un escalier qui conduisait au pied de la sphère, d'où ils purent apprécier l'immensité de la cavité qui la contenait. Il n'y avait personne en vue dans cette zone, ce qui les arrangeait bien. Théo regarda vers le haut de la sphère et repéra la passerelle d'accès qui se trouvait à plus de cent mètres au-dessus d'eux. Yu chercha le chemin pour y accéder et dit :

— Il semble qu'il y ait un ascenseur qui monte directement jusque dans une salle d'où part la passerelle.

Les deux ados traversèrent l'immense espace entre la sphère et la roche où se trouvait l'ascenseur. Théo appuya sur le bouton d'appel et, après quelques secondes, les portes s'ouvrirent sur une vaste cabine aux murs de tôle couleur kaki. Ils entrèrent et appuyèrent sur le bouton qui indiquait la passerelle. L'ascenseur s'ébranla et prit de la vitesse. Il ralentit rapidement et s'immobilisa après seulement une dizaine de secondes. Les portes s'ouvrirent...

Le professeur Darlington marchait en direction de la sortie de l'aérogare de l'aéroport de Genève. Il était accompagné de Lisa Dubois qui le rejoignait après avoir acheté une revue dans un kiosque.

— J'ai montré la photo de Jésus à deux ou trois commerçants, mais ça n'a rien donné, dit-elle.

— Nous devons interroger les taxis. Il en a peut-être pris un.

— Ça fait près d'un an ! Les gens ne se souviendront sûrement pas de lui, se désola-t-elle.

— Il faut essayer en tout cas, lança le professeur avec détermination.

Ils sortirent devant l'aérogare, où de nombreux taxis attendaient les passagers. Ils décidèrent de se séparer et d'aller interroger tous ceux qu'ils pourraient. Ils montrèrent la photo de Jésus à une bonne vingtaine d'entre eux, sans résultat. C'est alors qu'elle commençait à se décourager que Lisa fit la connaissance de monsieur Tonio, un petit homme court sur pattes, la cinquantaine, le crâne dégarni et le teint mat des Méditerranéens. Il revenait vers son taxi, un gobelet de café dans une main et des gâteaux dans l'autre. Lorsqu'il vit Lisa près de son véhicule, il la héla en disant, avec un fort accent italien :

— Hé, ma belle demoiselle ! Vous allez où ?

— Moi ? Nulle part. Je cherche quelqu'un.

Elle tendit la photo de Jésus à monsieur Tonio qui la regarda sans grand intérêt, ouvrit son taxi et s'y engouffra.

— Vous ne l'auriez pas vu par hasard ? insista-t-elle en collant la photo contre la vitre.

— C'est qui ce type ? Votre père ou votre ami ?

— Ni l'un, ni l'autre. C'est un homme que j'ai été chargée de retrouver. Je travaille pour une agence de détectives privés, mentit-elle en tendant une carte qu'elle avait faite à la hâte avec son ordinateur, la veille.

— Détective privée ? Vous m'avez l'air bien jeune pour faire ça, lui fit-il remarquer.

— Pourquoi, il y a un âge minimum pour ce job, d'après vous ?

— Non, c'est pas ce que je voulais dire. Qu'est-ce qu'il a fait ce type pour que vous le cherchiez ?

— Rien de grave. Il a hérité d'une grand-tante qui se trouve à Paris. Nous sommes chargés par le notaire de retrouver son légataire.

— Il a de la chance cet homme-là ! Moi j'aurai bien aimé avoir un parent riche qui me laisse des biens. Tout ce que j'ai eu, c'est des parents pauvres qui n'avaient même pas un petit lopin de terre à cultiver, là-bas, dans le sud de l'Italie. Pas de chance, hein ?

— Pas de chance en effet. Alors, cet homme, vous l'avez vu ou pas ?

— Comment vous vous appelez ? demanda-t-il, éludant la question.

— Lisa, et vous ?

— Ma fille s'appelle Éliisa. C'est marrant, vous ne trouvez pas ?

— Oui, très, répondit-elle, un peu agacée de perdre son temps.

— Elle a huit ans. Regardez comme elle est belle, dit-il en sortant une photo de son portefeuille. Lisa la regarda et ajouta :

— Très jolie, en effet. Bien, je vais vous laisser maintenant. J'ai été ravie de parler avec vous, monsieur.

— Tonio.

— Pardon ? dit-elle, étonnée.

— C'est mon nom. Je m'appelle Tonio.

— Ah. Ravie, encore une fois monsieur Tonio.

— Votre type, je l'ai vu, finit par avouer l'homme.

— C'est vrai ? Quand ? Et où, ici ? s'enthousiasma-t-elle soudain.

— Oui, ici bien sûr. Il est monté dans mon taxi.

— C'était quand ?

— Ça, je ne me souviens plus. Il y a longtemps, c'est tout ce que je peux vous dire.

— Super ! Est-ce que vous vous souvenez de l'endroit où vous l'avez déposé ?

— Oui, très bien. Il m'a demandé de le déposer devant une église. Je lui ai demandé : — Laquelle ? Il m'a répondu : — Celle que vous voulez. Je l'ai emmené à la basilique Notre-Dame.

— Vous avez une sacrée mémoire monsieur Tonio. Comment pouvez-vous vous souvenir de l'endroit où vous avez déposé chacun de vos clients ?

Lisa avait des doutes sur la véracité des dires de cet homme. Monsieur Tonio rit avant d'expliquer :

— Je n'ai pas une si bonne mémoire. En fait, je ne me souviens que très rarement des clients. Seulement, lorsque quelque chose m'a marqué chez eux ou s'il s'est produit quelque chose d'anormal par exemple.

— Et là c'était le cas ?

— Oui, c'est certain. Ce type était bizarre. Il m'a parlé pendant tout le trajet, m'a expliqué qu'il s'appelait Jésus, qu'il avait une mission à accomplir, qu'il recherchait le sauveur de l'humanité, des trucs dingues ! Et le pire, c'est qu'il était sérieux ! Il croyait vraiment à ce qu'il disait. Et puis il m'a laissé un pourboire qui fait que je ne pourrai jamais l'oublier : il m'a tendu un billet de cinq cents euros et n'a pas voulu de sa monnaie ! J'ai compris que ce type avait un problème, vous voyez ?

Il porta son index contre sa tempe et le vrilla de gauche à droite pour indiquer que Jésus était fou.

— Je vois très bien.

— Et puis, personne, à part un prêtre, ne se fait déposer devant une église. Les gens qui arrivent par avion rejoignent soit un hôtel, soit leur maison. Ce gars-là n'avait pas l'air tout à fait clair, si vous voulez mon avis.

— Bien, si vous êtes certain que c'était bien lui, vous allez nous conduire à cette basilique Notre-Dame, vous voulez bien ?

— Nous ? demanda monsieur Tonio. C'est qui ça, nous ?

— Je suis avec mon patron, monsieur Darlington.

Lisa décrocha son téléphone et appela le professeur qui fut auprès d'elle en moins d'une minute. Ils s'engouffrèrent dans le taxi de monsieur Tonio et firent route pour la basilique Notre-Dame de Genève.

§

Les hommes qui tenaient en joue Yu et Théo n'avaient pas l'air de plaisanter. Ils étaient habillés en treillis militaire, portaient en bandoulière des cartouchières de balles de gros calibre et tenaient en main des fusils-mitrailleurs pour qui ces balles étaient destinées. Ils étaient au nombre de six et Théo ne les reconnut pas tout de suite, surpris de se retrouver piégé ainsi, incapable d'utiliser ses

pouvoirs. Puis, la surprise passée, il prit le temps de les regarder attentivement avant de s'écrier :

— Gorki ! C'est vous ?

L'homme le dévisagea, un petit sourire au coin des lèvres :

— Bonjour Théo, content de vous revoir.

— Toujours fidèle à votre employeur, à ce que je vois.

— Toujours. Vous allez nous suivre sans faire d'histoires, d'accord ?

— Je crois que nous n'avons guère le choix, il me semble.

Les deux ados furent escortés par Gorki et ses hommes, que Théo avait côtoyés lorsqu'il se rendit sur l'île d'Okhon, sur le lac Baïkal, à la recherche de sa sœur¹¹. Oswald Graham avait alors mis ses hommes à sa disposition. Ironie du sort, ceux qui l'avaient aidé alors, venaient de les faire prisonniers, lui et Yu. Ils prirent l'ascenseur par lequel ils étaient arrivés, qui monta au sommet de la cavité où se trouvait le centre de contrôle de la base et où les attendait Oswald Graham. L'homme était vêtu d'un costume de soie gris, qui brillait comme du métal. Il souriait derrière sa fine moustache, savourait cet instant.

¹¹ Cf. tome I, chapitre XII.

— Théo, Yu, je ne dirais pas que je suis heureux de vous revoir, car ce n'est pas vraiment le cas, vous vous en doutez.

— La réciproque est vraie, lui claqua froidement Théo. Graham rit.

— Vous ne pouvez pas vous empêcher de fouiner partout n'est-ce pas mon garçon ? Vous êtes plus dangereux encore que je pouvais l'imaginer. Comment diable avez-vous fait pour arriver jusqu'ici ?!

— Votre engin, dit-il en pointant la sphère, visible à travers une grande baie vitrée, n'est pas des plus discrets. Il ne nous a pas été difficile de suivre sa trace. Des dizaines de témoins l'ont vu dans le ciel entre le Nouveau-Mexique et ici.

— Hum, c'est vrai qu'il n'était pas prévu qu'il quitte le Nouveau-Mexique avant longtemps. C'est à cause de vous que j'ai dû le déplacer. Et vous voilà ici, encore ! Heureusement pour nous, vous n'êtes pas très discrets. Nous vous avons repéré dès votre arrivée sur l'île.

— Vraiment ? Comment avez-vous fait ? questionna Yu, curieux.

— Le tunnel temporel par lequel vous êtes arrivés émet une quantité non négligeable d'énergie qui ne passe pas inaperçue, si l'on sait ce que l'on cherche à détecter. A ce propos, il faudra que vous m'éclairiez, Théo, sur la manière dont vous vous y prenez pour créer ces tunnels. Je ne savais pas que les bijoux de l'archange vous permettaient de tels exploits ?

— Qu'est-ce que vous comptez faire, maintenant que vous nous tenez ? demanda l'Élu, éludant la question.

— Si vous êtes ici, ce n'est sans doute pas pour la sphère, je me trompe ?

— Continuez.

— Mais plutôt pour ce qu'elle contient. Je devrais dire pour celui qu'elle contient, n'est-ce pas ? Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi vous vous intéressez tant à Dragan Kovac ? Ne me dites pas que c'est pour ce soi-disant secret qu'il aurait possédé et que Loop-sair convoitait ?

Théo ne répondait rien. Il savait que Graham avait réussi à se procurer une copie des formules de Kovac et qu'il feignait de ne pas s'y intéresser. Le magnat américain rit de nouveau.

— C'est donc pour cela ? Mais quel secret Kovac pourrait-il détenir ? Je le connais bien, il est malin, il est fourbe, il a une certaine forme d'intelligence, certes, mais de là à détenir un secret important... Permettez-moi d'en douter. Bon, de toute façon vous allez bientôt pouvoir le vérifier par vous-même puisque votre souhait de le retrouver va être exhaussé. Je vais vous enfermer dans la sphère avec lui et cette fois vous ne vous en échapperez pas. Je ne commets jamais deux fois les mêmes erreurs. A ce propos, vous avez remarqué qu'ici, vos bijoux n'opèrent plus. Vous avez déjà connu ça. Toute la base a été équipée afin d'annihiler leurs effets. Donc, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Théo retira la chevalière de son doigt et le médaillon de son cou et les confia à Graham qui s'empressa de les prendre.

Satisfait de la tournure que prenaient les événements, celui-ci donna ses ordres à Gorki qui escorta Théo et Yu jusqu'à l'intérieur de la sphère.

§

monsieur Tonio déposa le professeur Darlington et Lisa devant l'entrée de la basilique Notre-Dame de Genève. Ils franchirent la volée de marches qui conduisait à trois portes, une principale et deux plus petites et se dirigèrent vers celle qui était la plus à droite, d'où des fidèles venaient de sortir. Ils entrèrent et empruntèrent la travée centrale où étaient disposées des rangées de bancs de chaque côté de l'allée principale. L'édifice, de style néo-gothique, datait du XIXe siècle et adoptait un plan classique avec une nef centrale flanquée de deux absidioles. Dans le chœur, juste avant l'abside, se trouvait un autel perché sur un socle massif entouré d'un déambulatoire. Il n'y avait pas grand monde à cette heure, à peine une poignée de fidèles recueillis de ci, de là sur les bancs de la nef. Darlington et Lisa firent le tour de l'autel par la gauche après avoir aperçu une porte située entre l'absidiole gauche et l'abside. La porte était entrouverte et des bruits de pas et d'ustensiles métalliques qui s'entrechoquaient parvinrent à leurs oreilles. Lisa, la première, poussa la porte de la sacristie. Un prêtre, vêtu du traditionnel costume noir sur une chemise à col romain, âgé d'une soixantaine d'années, le crâne dégarni, portant des lunettes, s'occupait de ranger les coupes dorées

qui servaient à la messe. La jeune femme se racla la gorge pour signaler leur présence auprès du prêtre qui se retourna calmement et dit :

— Désolé, je ne vous avais pas entendu entrer. Que puis-je faire pour vous ?

— Bonjour mon Père, dit-elle. Excusez-nous de vous déranger, mais nous aurions besoin de nous entretenir avec vous un moment, si c'est possible.

— Oui, bien sûr. Laissez-moi le temps de finir de ranger tout ça et je suis à vous.

Le prêtre rangea consciencieusement tout son matériel dans une armoire puis il convia Lisa et Darlington à les suivre dans son presbytère. Il les fit asseoir autour d'une table en chêne massif, sur des bancs inconfortables, dans une petite pièce sombre, éclairée seulement par la lumière du jour qui entrait par deux petites lucarnes.

— Voilà, dit le prêtre, je suis à vous. De quoi voulez-vous m'entretenir ?

— Nous recherchons une personne et nous pensons qu'elle a pu venir ici, dans cette église, il y a un an à peu près.

Lisa sortit la photo de Jésus et la tendit au prêtre qui y jeta un œil rapidement.

— Oui, je me souviens de lui, affirma-t-il. Il disait s'appeler Jésus et, ma foi, par certains côtés, il ressemblait à notre seigneur Jésus-Christ. La barbe, les cheveux... en-

fin, certains côtés seulement. C'était un pauvre homme dont l'esprit était très perturbé.

— Pourquoi est-il venu ici, dans une église ? questionna Darlington.

— Je vous l'ai dit, il était perturbé. Il tenait des propos incohérents, se disait investi d'une mission, devait retrouver le sauveur de l'humanité... enfin, des choses de ce style. Il prétendait que le 'sauveur', comme il l'appelait, était ici, à Genève, mais qu'il ne connaissait pas son identité. Il était persuadé de ce qu'il disait et n'en démordait pas. Je l'ai recueilli ici dans ce presbytère, car cet homme avait quelque chose de touchant malgré son désordre mental. Je l'ai envoyé chez l'un de mes amis psychiatre pour essayer de comprendre les raisons de sa douce folie. Il n'a rien pu faire pour lui. Jésus vivait dans son monde et s'était coupé totalement de la réalité. Comme il n'était pas dangereux, mon ami n'a pas jugé utile de le faire interner, mais lui a ordonné un traitement médical afin de calmer ses angoisses. Il est resté ici, avec moi, durant six mois à peu près. Tous les jours, il partait le matin tôt et rentrait à la nuit tombée, cherchant désespérément la trace de son 'sauveur'.

— Il ne l'a pas trouvé ? demanda Lisa.

Le prêtre rit.

— Non, il ne l'a pas trouvé. Je crois qu'il doit encore le chercher, à mon avis. Jésus était gentil, intelligent même, je dois le reconnaître.

Il réfléchit un moment avant d'ajouter :

— Très intelligent je devrais dire. C'est ce qui m'avait frappé dès le premier regard. Cet homme avait une profondeur dans le regard qui traduisait une grande intelligence. Quel dommage que son esprit soit si altéré. Il aurait sans doute pu faire de grandes choses. Enfin, toujours est-il qu'il n'arrivait pas à sortir de son obsession alors que nous en discussions presque chaque soir et que j'essayais de le persuader de renoncer à ces idées farfelues. Chaque fois il me répondait la même chose : — Je sais ce que je dis, c'est vous qui ne voyez pas la vérité de ce monde.

— Pourquoi est-il parti au bout de six mois ?

— Toujours à cause de son délire obsessionnel. Un jour il m'a dit qu'il avait eu une révélation, qu'il devait partir, que puisqu'il ne trouvait pas le sauveur, il devait l'attirer à lui... J'ai tenté de le dissuader de partir, de retourner voir mon ami psychiatre, de se faire interner pour se soigner mais il n'a rien voulu savoir, m'a remercié pour mon hospitalité, a fait son sac et a disparu de ma vie comme il y était entré, tout aussi brusquement.

— Et c'est tout ? s'étonna Darlington.

— Oui, ça s'est passé comme ça.

— Il disait vouloir attirer le sauveur, est-ce que vous savez comment il comptait s'y prendre ? questionna Lisa.

— Non, pas vraiment. Vous savez, Jésus était assez fantasque et je n'accordais que peu de crédit à tout ce qu'il disait... Toutefois, je ne sais pas si ça pourrait vous aider à le retrouver, mais en partant, il a oublié un petit carnet dans

lequel il notait certains de ces délires. Je l'ai conservé pour le cas où il reviendrait. Je vais vous le chercher.

Le prêtre s'éclipsa un court moment et revint avec un petit carnet épais à spirales qu'il tendit au professeur Darlington. Celui-ci l'ouvrit et tourna les pages griffonnées de réflexions souvent incohérentes qui étaient illustrées de dessins. Soudain, au détour d'une page, Lisa et lui restèrent figés sur l'un de ces dessins. Ils se regardèrent, ne dirent mot et continuèrent de tourner les pages.

— Vous voyez, dit le prêtre, c'est un ramassis de propos sans queue ni tête. Je ne sais pas ce que vous pourrez en tirer.

— Vous avez raison, Jésus était très perturbé, reconnut Darlington. Toutefois, nous permettez-vous de vous emprunter ce carnet ? Nous aimerions l'étudier plus à fond pour voir s'il ressort quelque chose qui pourrait nous mettre sur sa piste.

— Eh bien... le prêtre semblait ennuyé. C'est-à-dire que je le conservais pour Jésus.

— Qu'à cela ne tienne, nous allons photographier les pages dans ce cas, qu'en dites-vous ? proposa Lisa.

— Oui, faites plutôt ça, c'est une excellente idée, dit le prêtre, soulagé. Du reste, vous n'êtes pas les premiers à être venus ici pour Jésus.

— Comment cela ? s'étonna le professeur.

— Oui, une jeune journaliste est passée me voir, il y a quelques semaines. Elle le cherchait, elle aussi.

— Et vous lui avez parlé de ce carnet ?

— Oui, bien sûr. Elle l'a photographié, tout comme vous allez le faire.

§

Dragan Kovac riait aux éclats d'un rire moqueur. Il regardait Théo et Yu avec ses yeux froids et sans pitié si caractéristiques de cet être démoniaque. Théo savait qu'il n'était pas humain. Il avait vu sa véritable apparence et ce n'était pas beau à voir. Qui était-il vraiment ? D'où venait-il ? Ces questions, le jeune homme se les était souvent posées ces derniers temps, sans vraiment trouver de réponses. Il espérait en obtenir enfin sur celles-ci et sur bien d'autres qu'il se posait sur les formules que Kovac avait implantées dans sa tête, sur ce qu'elles représentaient réellement, sur comment et de qui Kovac les tenait. Toutes ces questions qui trottaient en permanence dans un coin de son esprit et que la CIA souhaitait détenir également. Le russe finit par se calmer. Il se rejeta en arrière dans le fauteuil qu'il occupait, dans cette pièce aux murs noirs, faits sans doute dans la même matière que la coque externe et qui, curieusement, était lumineuse, éclairée par on ne sait où. Au centre, se trouvait une immense table ovale recouverte d'un plaquage couleur bois dont la surface lisse brillait comme du formica. Tout autour, étaient disposés des fauteuils ergonomiques avec accoudoirs, larges, hauts et noirs. Théo et Yu s'installèrent dans deux d'entre eux, face à Kovac. L'Élu fixait le regard du russe tandis que Yu, visiblement impres-

sionné par le visage froid de l'homme, avait du mal à le regarder plus de quelques secondes.

— Il a fini par vous avoir, vous aussi, semblait se réjouir Kovac. Et cette fois, vous n'avez plus votre petit génie pour vous ouvrir la porte, de toute évidence.

Il rit aux éclats encore une fois avant d'ajouter :

— Le plus amusant dans tout ça c'est que j'ai rêvé de ce moment où je vous aurai en face de moi et où je me vengerai de vous, Théo. Et maintenant que vous êtes là, à ma portée, à ma merci, je n'ai plus aucune envie de vous tuer, du moins pas tout de suite.

— Nous avons déjà combattu tous les deux et vous savez comment ça c'est terminé, rappela Théo, un petit sourire en coin.

— C'est exact, je m'en souviens très bien. C'est l'une des rares choses que vous et moi ayons en commun : le souvenir des évènements. A part vous et moi et une poignée d'autres, qui se souvient de ce qui est arrivé et a failli leur arriver ? Qui se souvient qu'un homme a changé le cours du temps pour devenir le maître de cette planète¹² ? Qui se souvient que sa vie pouvait changer du jour au lendemain au gré des caprices de ce fou, cet inconscient ? Et qui se souvient que vous m'avez tué dans l'une de ces réalités temporelles biaisées ?... moi ! Moi, je me souviens ! s'emporta Kovac, pointant un doigt inquisiteur sur Théo. Et vous, Théo, devrez payer pour ça, tôt ou tard, je vous en fais la promesse !

¹² Cf. tome II.

— Qu'est-ce qui vous retient de le faire maintenant ? questionna Théo avec calme et sang-froid. Yu regardait son ami et n'en revenait pas de voir avec quelle maîtrise il gérait la situation. Lui avait peur de cet homme, de son visage, de son regard, de sa voix. Théo ne semblait pas avoir la moindre peur en lui face à ce monstre. Pourtant, le jeune Élu n'avait pas les bijoux sur lui pour l'aider à être fort physiquement et mentalement. Son courage, sa maîtrise et sa force, étaient naturels chez lui. Les bijoux n'avaient fait que l'aider à en prendre conscience.

— Ça fait un moment que je suis ici, expliqua Kovac. Je n'ai personne à qui parler. Je trouve le temps long. Mais maintenant que vous êtes ici, ça va me faire un peu de compagnie. Mais ne vous faites aucune illusion : dès que nous aurons trouvé le moyen de sortir d'ici, je m'occuperai de vous, est-ce que c'est clair ? menaçait-il.

— Très clair. Vous ne m'impressionnez pas Kovac. Je vous ai tué une fois, je vous tuerai une seconde fois avec la même détermination.

Kovac rit à nouveau. Il reconnaissait bien là le caractère trempé du jeune homme et, d'une certaine façon, se réjouissait d'avoir un adversaire à la hauteur.

— En attendant de me tuer, plaisanta-t-il, dites-moi plutôt comment vous êtes arrivés ici.

Théo ne répondit pas tout de suite. Que devait-il dire ? Devait-il mentir ou dire la vérité ? Le fait est qu'il était venu jusqu'ici pour Kovac. Il voulait connaître la véri-

té, mais il savait que l'homme ne parlerait pas comme ça, si facilement.

— On est ici pour vous, finit-il par dire.

— Pour moi ? fit Kovac, feignant l'étonnement.

— Vous savez très bien pourquoi nous sommes ici, ne faites pas l'idiot.

Kovac dévisagea son interlocuteur longuement, le visage grave. Au bout d'un moment, il esquissa un petit sourire :

— Ah oui, je comprends pourquoi vous êtes là. C'est à cause des formules, n'est-ce pas ?

— Précisément.

— Je vois. Vous vous posez des questions à ce sujet, hein ? Vous aimeriez savoir de quoi il s'agit et vous vous êtes dit que la meilleure façon de le savoir, c'était de venir me le demander.

Kovac éclata de rire, comme il savait si bien le faire.

— Et vous croyez vraiment que je vais vous le dire ? lança-t-il tout en continuant à rire. Vous êtes naïf à ce point ?!

— J'ai pensé que vous me deviez bien une petite explication. Après tout je ne vous ai rien demandé, moi. C'est vous qui avez délibérément mis ces formules dans ma tête, au risque de me tuer.

— Je n'avais pas le choix. Si ce Loopsair avait réussi à me les voler, nous ne serions sans doute pas ici pour en parler, croyez-moi.

— Qu'ont-elles de si important pour que vous décidiez de les cacher dans la tête de votre pire ennemi ?

— Ça, jamais je ne vous le dirai.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai eu trop de mal à les obtenir.

— A ce propos, de qui les tenez-vous ?

— Ça aussi vous ne le saurez pas. Tout ce que je peux vous dire, c'est que tout ce en quoi vous croyez n'est peut-être qu'illusion.

— Comment ça ?

— Méditez là-dessus, jeune homme.

— Je vois, vous ne parlerez pas, n'est-ce pas ?

— Je vous en ai dit suffisamment. Puisque vous êtes si fort, à vous de découvrir la vérité.

— Quelle vérité ? De quoi parlez-vous ?

— De cette illusion dans laquelle vous vivez. Maintenant c'est fini, je n'en dirai pas plus. De toute façon, nous ne sommes pas près de sortir d'ici, alors connaître la vérité ne vous avancerait à rien.

Kovac se dressa sur ses deux jambes et quitta la pièce.

§

Cela faisait sans doute plusieurs jours que Théo et Yu étaient prisonniers de la sphère. Le temps s'écoulait sans repères et il était difficile de l'apprécier correctement. Les deux ados avaient parcouru en long et en large la zone dans laquelle ils étaient confinés, dans l'espoir de trouver quelque chose qui puisse les aider à s'évader, sans succès. Cette prison était hermétique et ils avaient rapidement compris qu'ils n'avaient aucune chance de sortir sans intervention extérieure. Malheureusement, le seul qui aurait pu les sortir de là était Yu et il était enfermé, lui aussi. Kovac s'était amusé devant l'inutile persévérance de ses compagnons d'infortune. Lui savait qu'il était impossible de s'évader de cette prison high-tech. Depuis qu'ils étaient enfermés, Théo avait tenté de faire parler Kovac sans jamais y parvenir. Celui-ci éludait systématiquement les questions ou affirmait qu'il ne répondrait pas quoiqu'il arrive. L'homme était buté et il semblait que rien n'aurait pu le faire parler, ce à quoi Théo s'attendait un peu, il est vrai. Du coup, le jeune homme essayait une nouvelle stratégie. Puisque Kovac était content d'avoir de la compagnie, quelqu'un à qui parler, avec qui partager ses repas, lui et Yu resteraient seuls dans leur coin, l'évitant autant que possible. Peut-être que ça le ferait changer d'avis. Pour le moment, en tout cas, il n'en était rien. Il faudrait sans doute un peu de temps pour espérer un changement d'attitude de sa part.

Théo et Yu faisaient une partie de cartes pour tuer le temps. Ils s'étaient résignés et n'espéraient plus pouvoir sortir par leurs propres moyens. Ils comptaient un peu sur Jessie qui, espéraient-ils, avait dû réussir à quitter l'île. Ils savaient qu'elle était pugnace et qu'elle ne les abandonnerait pas à leur triste sort. Ils se raccrochaient à cet espoir, ne voulant pas croire qu'ils puissent passer le reste de leur vie ici.

Des bruits leur parvinrent. D'abord confus, peu audibles, ils devinrent bientôt cris et hurlements. Des coups de feu retentirent, ceux d'un fusil-mitrailleur vraisemblablement. Théo et Yu se dressèrent, tendirent l'oreille, se regardèrent et sourirent. Jessie avait dû débarquer avec la cavalerie pour les sortir de là. Ils se précipitèrent hors de la chambre dans laquelle ils étaient, traversèrent le long couloir qui les séparait de l'ascenseur qui conduisait vers la sortie et s'arrêtèrent net face à un commando surarmé, en treillis militaire, avec casque, cagoule et lunettes infrarouge sur la tête, qui les tenait en joue en criant :

— A terre ! A terre ! Mains derrière le dos ! Couches-vous ! vite !

Les soldats avaient l'air de ne pas plaisanter et les deux ados ne se firent pas prier pour obéir aux ordres. Ils furent menottés manu militari et restèrent ainsi, face contre terre durant de nombreuses minutes, jusqu'à ce qu'un homme arrive et dise :

— C'est bon, nous avons la situation en main. Tout est sous contrôle.

Les jeunes gens furent relevés sans ménagement et conduits dans la grande pièce à vivre de leur prison. Le commando était composé d'au moins une quinzaine d'hommes qui les regardaient entrer dans la pièce, derrière leurs lunettes et leurs cagoules. Ils furent placés au centre, devant celui qui semblait être leur chef. Celui-ci, un grand costaud, restait silencieux. Un homme arriva en courant et vint susurrer quelque chose à l'oreille du chef. Celui-ci, visiblement satisfait, répondit à voix haute :

— Parfait.

Il regarda Théo et s'adressa à lui :

— Vous n'avez pas joué le jeu Théo. Heureusement que nous ne sommes pas des débutants, vous auriez moisie ici encore longtemps sans notre intervention.

L'Élu reconnut la voix de Morisson. C'était la section G au complet qui venait d'entrer dans la sphère ! Mais comment avaient-ils réussi pareil exploit ? Le jeune homme n'en revenait pas.

— Morisson ?! Mais comment diable avez-vous fait pour parvenir jusqu'ici ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que vous croyez, que votre ami Yu est le seul génie en informatique sur cette planète ? Nous avons nos experts nous aussi et ils sont tout aussi compétents, sinon plus, faites-moi confiance. Bon, à part ceux que je me trimbale, précisa-t-il, ironique.

Un petit groupe d'homme entra dans la pièce avec Dragan Kovac, menotté lui aussi.

— Voici donc l’homme que nous recherchons, lâcha Morisson en détaillant du regard le russe.

Il se tourna ensuite vers Théo et demanda :

— Vous avez pu obtenir quelque chose de lui ?

— Non, rien. Il n’a pas voulu nous parler.

— Ça ne m’étonne pas. On va s’occuper de lui, il finira par tout nous raconter.

Morisson semblait sûr de lui. Un peu trop, peut-être au goût de Théo qui connaissait l’animal.

— Attention, il est particulièrement dangereux ! s’écria-t-il. Vous ne devez pas le sortir d’ici comme ça.

— Il ne sortira pas d’ici, soyez sans crainte.

— Parfait. Qu’est-ce que vous allez faire de nous maintenant ?

Morisson prit le temps de la réflexion avant de dire :

— Je devrais vous faire arrêter pour trahison et entrave à une enquête dans une affaire de terrorisme.

— Terrorisme ? s’étonna Théo.

— Oui, terrorisme. Mais bon, grâce à vous, nous avons pu remonter jusqu’à Kovac. La mission que nous avons ensemble est terminée de ce fait. Eu égard à votre jeune âge à tous les deux, je vais passer sous silence votre petite escapade solitaire.

— Ça veut dire quoi concrètement ?

— Que vous êtes libres de partir.

Théo et Yu se regardèrent, médusés, heureux d'être libres mais quelque peu méfiants. Ils se retournèrent et se dirigèrent vers la sortie de la sphère lorsque Morisson les interpella :

— Théo ! Attendez !

Les deux jeunes gens se retournèrent.

— Je crois que ceci est à vous, il me semble, dit-il, ouvrant une main immense dans laquelle étaient lovés la chevalière et le médaillon de l'archange.

Théo s'en empara délicatement et les remit à leur place avant de dire :

— Où les avez-vous trouvés ?

— Dans sa fuite, Graham n'a pas eu le temps de les récupérer sans doute. Ils étaient dans un coffre, à l'abri.

— Merci Jim.

— Je vous en prie, ce n'est rien. Ils vous appartiennent après tout.

— Encore merci.

Les deux amis reprirent le chemin de la sortie. Morisson leur cria :

— Libre ne veut pas dire que votre dossier soit clos ! J'aurai certainement besoin de vous dans un futur proche. Alors, restez joignable !

§

Chapitre VI

Sacré-Coeur

Toute l'équipe était à nouveau réunie dans la suite de Jessie, à l'hôtel Kampinski de Genève. Après que Yu et Théo eurent été libérés par Morisson, ils rejoignirent la jeune américaine qui s'était réfugiée dans le campement d'une mission scientifique franco-allemande qui étudiait la fonte rapide des glaces et le dégel du permafrost dans le grand nord.

Le professeur Darlington et Lisa Dubois étaient déjà sur place, ici, à Genève, en possession des photocopies des pages du carnet oublié par le Gardien.

Chacun en avait désormais une copie entre les mains afin d'étudier les indices éventuels qu'elles pouvaient recéler, qui pourraient les mettre sur la piste de Jésus. L'histoire du Gardien soulevait plus de questions que de réponses et de toute évidence déroutait tout le monde. Ce mendiant fou, doué pour l'électronique et les sciences, qui agissait très souvent de manière incohérente pouvait-il réellement être celui qu'ils recherchaient ? C'est la question que posa Théo après avoir entendu le récit que firent ses amis sur lui. Bien que de nombreux indices tendent à prouver qu'il était celui que l'archange leur avait demandé de

retrouver, son comportement si étrange ne plaiderait pas en sa faveur.

Théo parcourait les pages du carnet, couvertes de petites phrases sans liens apparents entre elles, entrecoupées de dessins et formes géométriques ainsi que, très souvent, de gribouillis informes. Tout ceci semblait refléter les problèmes mentaux que rencontrait Jésus.

— Qu'en pensez-vous professeur ? questionna Théo. Vous qui avez pu examiner ces pages avant nous, croyez-vous qu'il y ait vraiment quelque chose à en tirer ?

— Eh bien, ma foi, répondit-il après un moment de réflexion, je n'en sais trop rien, je l'avoue. J'ai bien essayé de faire le lien entre les phrases, puis entre celles-ci et les dessins mais je n'ai pas réussi. S'il y a quelque chose à comprendre dans ce qu'a écrit Jésus, il va falloir que l'un de nous ait un éclair de génie, à mon avis, pour le trouver. C'est tellement décousu...

— Ce n'est peut-être que le délire d'un fou tout simplement, supposa Jessie. Il n'y a sans doute rien à comprendre.

— Nous devons essayer tout de même, indiqua l'Élu. Il nous faut retrouver le Gardien, c'est important.

— D'autant, rappela Lisa, que le prêtre de Notre-Dame de Genève nous a clairement dit que le Gardien lui avait précisé que, je cite : — Puisqu'il ne trouvait pas le sauveur, il devrait l'attirer à lui.. Jésus n'a sans doute pas oublié ce carnet par hasard. Il voulait qu'on le trouve.

— Si c'est le cas, concentrons-nous sur le sujet et peut-être en sortira-t-il quelque chose. Bon, voyons, qu'avons-nous ?... La première phrase dit : *la tache rouge qui tournoie*.

— Ça peut faire référence à la tache rouge de Jupiter, proposa Yu. C'est un gigantesque ouragan qui tournoie rapidement dans l'atmosphère de la planète depuis des centaines d'années.

— Pourquoi pas, admit Théo. La seconde phrase est : *grande flèche d'acier brisant le ciel*.

— Une flèche, ça peut être n'importe quoi, constata Lisa. Une grue, un pylône, une tour et même la flèche d'un arc qui traverse le ciel qui sait.

— D'accord. D'autres propositions ?

Théo regarda ses amis tour à tour. Aucun ne répondit.

— Quel rapport peut-on trouver entre la tache rouge de Jupiter et une flèche d'arc, un pylône ou une tour ?

— On a déjà réfléchi à la question, affirma Lisa. On a rien trouvé de probant, n'est-ce pas professeur ?

— C'est exact jeune fille. Toutes ces phrases ne conduisent à rien de précis et d'interprétable facilement. S'il y a un message quelconque dans ce carnet, il est bien caché.

— Et les dessins ? lança Jessie. Peut-être que seuls les dessins veulent dire quelque chose, vous ne croyez pas ?

— Un visage d'enfant, un gribouillis, un autre gribouillis, énuméra Théo. Un cercle avec un losange à l'intérieur, un gribouillis, une tasse, un gribouillis...

— Attends ! le coupa Yu. Tu veux bien répéter ce que tu viens de dire, Théo, s'il te plaît.

— Répéter ? oui, bien sûr. J'ai dit : un visage d'enfant, un gribouillis, un gribouillis, un cercle et un losange, un gribouillis, une tasse, un gribouillis...

— Des nombres premiers ! s'écria Yu, coupant à nouveau la parole à son ami.

— Quoi ? Des nombres premiers ? Où ça ? se demanda le professeur.

— Ça ne m'avait pas sauté aux yeux, expliqua Yu, mais lorsque tu as commencé à énumérer les dessins entrecoupés de gribouillis, j'ai surtout entendu à plusieurs reprises le mot 'gribouillis' et là, ça a fait tilt dans mon esprit. Les nombres premiers, vous savez tous ce que c'est, non ?

— Oui, plus ou moins, dit timidement Jessie qui avait souvent séché les cours de maths, matière qu'elle détestait particulièrement. Tu peux nous rappeler le principe quand même.

— Un nombre premier est un entier naturel qui admet exactement deux diviseurs distincts entiers et positifs, 1 et lui-même.

— Et alors où vois-tu des nombres premiers dans tout ça ? se demanda Lisa.

— Les premiers de ces nombres sont : 2 ; 3 ; 5 ; 7 ; 11 ; 13 ; 17 et 19. Maintenant, écoutez bien : visage ; gribouillis ; gribouillis ; cercle ; gribouillis ; tasse ; gribouillis. Est-ce que vous comprenez ?

— Visage : 1 ; gribouillis : 2 ; gribouillis : 3 ; dit Théo.

— C'est ça !

— Ce sont les gribouillis, les nombres premiers ? s'étonna Jessie.

— Exactement. Et je suis sûr que si je continue dans les pages suivantes, ça va le confirmer.

Yu regarda les dessins entrecoupés de gribouillis, mais à partir de la troisième page, les gribouillis n'indiquaient plus les nombres premiers systématiquement.

— Eh bien, non, ce n'est pas le cas, dit le jeune Chinois, déçu. C'était peut-être un hasard alors ?

— Pas forcément, songea Théo. S'il y a un message ou une indication quelconque, elle tient peut-être en quelques phrases sur les deux premières pages.

— Tu crois ?

— Il se peut également, intervint Darlington, que la première page contienne la clé pour déchiffrer le carnet. Il faut lire uniquement les phrases qui correspondent aux nombres premiers dans toutes les pages.

— Pourquoi pas ? admit Théo. Ok, voyons ce qu'on a si l'on prend les phrases en face de chaque gribouillis, dit l'Élu en se plongeant dans la première page.

— Devant le deux, on a : *grande flèche d'acier brisant le ciel*, rappela Lisa. Et le trois est : *cœur luisant dans l'azur*.

— Le cinq est : *l'ange protecteur* ajouta le professeur Darlington.

— Et le sept : *la lance montre le chemin*.

— C'est largement suffisant pour laisser un message à quelqu'un, tout ça, vous ne trouvez pas ?

— *Il accepta la rouge croix*, est la phrase en face du onzième dessin, dit Jessie. Et : *la statue de Pierre* est au treizième.

— Et au dix-sept on a : *là où il devint disciple*, ajouta Yu. Même mises bout à bout, toutes ces phrases ne veulent pas dire grand-chose, avouez-le.

— Nous avons déjà résolu bien des énigmes, tous ensemble. Celle-ci ne devrait pas faire exception à la règle, affirma Théo, confiant.

— Je pense peut-être à quelque chose, confia timidement Lisa, pas très sûre de l'idée qu'elle avait.

— Vas-y, on t'écoute.

— *La grande flèche d'acier brisant le ciel* pourrait être la Tour Eiffel. *Le cœur luisant dans l'azur* serait alors

le Sacré-Cœur de Montmartre. Il est blanc et luit sous le soleil en se détachant sur le ciel azur. Ça nous donnerait une indication du lieu où aurait pu se rendre le Gardien, qu'en pensez-vous ?

— C'est pas idiot en tout cas, reconnut Yu. Mais la phrase suivante : *l'ange protecteur* ; voudrait dire quoi ?

— Si on ne peut pas comprendre l'ensemble de ces phrases, c'est peut-être parce qu'elles n'ont de sens que si l'on se trouve en un lieu bien précis, supposa l'Élu.

— Ça aussi c'est pas idiot, reprit Yu qui pianotait frénétiquement sur son clavier d'ordinateur. Pas idiot du tout ! s'exclama-t-il. J'ai recherché des informations sur le Sacré-Cœur et vous savez ce que j'y ai trouvé ?

— Non, mais tu vas nous le dire, le pressa gentiment Jessie.

— Notre cher archange Michel est le saint protecteur de la basilique.

— Ça explique *l'ange protecteur*, comprit Darlington. Théo a raison : certaines de ces phrases ne trouveront d'explications que dans un contexte précis.

— Ce qui veut dire que nous devons bouger et nous rendre à Paris, au Sacré-Cœur précisément, pour chercher la signification des autres phrases, conclut l'Élu.

§

Construite sur le sommet de la butte Montmartre, la basilique du Sacré-Cœur de Paris illumine ce quartier si pittoresque par sa beauté et sa majesté, mais aussi par sa pierre si particulière qui lui confère, contrairement à la plupart des autres monuments, la propriété de rester d'une blancheur immaculée. Bâtie à partir de mille huit cent soixante-quinze, elle ne sera définitivement achevée qu'en mille neuf cent vingt-trois avec la fin de la décoration intérieure. C'est donc, contrairement à ce que l'on pourrait penser, un monument relativement récent. Après avoir franchi plusieurs dizaines de marches depuis le pied de la butte, Théo et ses amis arrivèrent sur le parvis de l'église où se pressait une foule considérable de visiteurs en mal de culture ou de spiritualité, qui sait. Le temps clément qui régnait sur la capitale française faisait sortir les touristes, comme la pluie faisait sortir les escargots. Les principaux monuments de la ville étaient envahis par une armée colorée, disparate et désordonnée qui colonisait le moindre espace offert à elle. Après avoir franchi une dernière volée de marches qui conduisait au péristyle frontal de l'entrée de l'église, la petite équipe entra dans le narthex, espace transversal de l'église situé juste avant la nef. La visite touristique se faisait par les bas-côtés, l'accès aux travées de la nef étant réservé pour les cérémonies religieuses. L'équipe se scinda en deux : Lisa, Darlington et Jessie, remontèrent le bas-côté droit. Théo et Yu empruntèrent le bas-côté gauche. Il fallait observer et être attentif. Chacun avait en tête les phrases du carnet du Gardien. Ils avaient fait une visite virtuelle de la basilique avant de venir sur place et avaient déjà repéré certaines parties intéressantes de l'église, mais rien ne pouvait remplacer une visite in situ.

Après plus d'une demi-heure de cheminement et d'observations minutieuses des diverses parties de l'église, ils arrivèrent, chacun de leur côté, au niveau du chœur de la basilique. Là, sous la voûte du toit, trônait une magnifique fresque de mosaïque représentant le Christ, bras en croix, paumes ouvertes, drapé d'une toge blanche immaculée, avec, à ses pieds, Jeanne d'Arc et l'archange Michel brandissant une lance.

— Regarde, dit Yu à Théo, en pointant du doigt la mosaïque. C'est bien ce que nous avons repéré : la lance de l'archange pointe légèrement vers le nord.

— Oui, ce qui pourrait indiquer une direction comme semble l'indiquer la phrase : *la lance montre le chemin.*

— Elle pointe surtout vers le ciel, fit remarquer Yu.

— Il y a quoi juste au-dessus, sur le toit ?

Yu consulta sa tablette avant de répondre :

— Une statue de l'archange terrassant le dragon.

Théo réfléchit un moment avant d'affirmer :

— Il faut qu'on monte sur le toit pour voir cette statue.

— Tu penses que c'est elle le chemin que montre la lance ?

— L'archange est toujours sur notre route depuis le début de toutes nos aventures. Pourquoi en serait-il autre-

ment cette fois ? La statue est l'étape suivante, j'en mettrai ma main au feu.

— Si tu es si sûr de toi, allons-y. Tu comptes faire comment pour aller sur le toit ?

— Tu penses vraiment que ce sera une difficulté ? plaisanta l'Élu.

§

À la nuit tombée, Théo se rendit derrière la basilique du Sacré-Cœur et, après s'être assuré que personne ne le voyait, s'éleva dans les airs jusqu'à atteindre le toit nord de l'église où se dressait la statue de l'archange, au pied duquel un dragon gisait, transpercé par son épée. La sculpture était couleur vert-de-gris, trahissant un alliage à base de cuivre. Théo voyait presque comme en plein jour grâce à sa vision nocturne prodiguée par les bijoux dont il était doté. Il observa attentivement l'ensemble, cherchant un indice, fit le tour de l'œuvre qui était posée sur un piédestal, juste au centre et au faite du toit. Son œil fut attiré par la lame de l'épée sur laquelle il distingua des inscriptions faites grossièrement, sans doute avec une pointe fine, une clé ou quelque chose de similaire. Ces inscriptions ne devaient pas beaucoup dater, car elles avaient surtout entamé la couche de vert-de-gris. Théo s'approcha pour lire : *6 de la droite ; 4 du pied de la pucelle*. Il fronça les sourcils, embrassa du regard l'ensemble du toit, comprit que la nouvelle énigme ne trouverait sans doute pas de réponse ici et quitta la quiétude du lieu pour aller rejoindre ses amis qui l'attendaient dans une rue proche. Lorsqu'il se fut posé sur le bitume, il vit les yeux interrogateurs posés sur lui.

— J'ai trouvé quelque chose, gravé grossièrement sur la lame de l'épée : *6 de la droite ; 4 du pied de la pucelle*.

— Ça veut dire quoi d'après toi ? questionna Jessie.

— Un emplacement sans doute, mais où et de quoi ? Ça, j'en ai pas la moindre idée, reconnut Théo.

— Ce ne doit pas être très difficile de retrouver le lieu, affirma le professeur.

— Vous trouvez ? s'étonna Lisa.

— Oui, bien sûr. Réfléchissez : nous avons une bonne indication avec la proposition suivante : *4 du pied de la pucelle*. C'est le mot *pucelle* qui est important ici, expliqua-t-il. Nous sommes à la basilique du Sacré-Cœur, une église, en France. La pucelle est de toute évidence Jeanne d'Arc, que l'on surnomme *la pucelle d'Orléans*. Comme jusqu'ici les indices que nous avons trouvés ont tous un rapport avec la basilique, il y a fort à parier que c'est dans celle-ci que se trouve la solution...

— Et je crois que j'ai trouvé l'emplacement exact où nous devons chercher ! affirma avec satisfaction Yu qui venait de faire une recherche sur sa tablette.

— Vous voyez, je vous l'avais dit : ce ne serait pas difficile à trouver.

— C'est l'une des chapelles de la basilique, continua Yu. Et devinez à quel saint elle est dédiée ?

— Saint-Michel ? risqua Lisa.

— Saint-Michel, encore lui ! confirma le jeune Chinois.

— Qu'est-ce qui te fait dire que c'est là ? douta Jessie.

— Parce que dans cette chapelle, il y a une statue de, devinez qui ?

— Saint-Michel, dit Jessie.

— Aussi, mais de qui d'autre ?

— Jeanne d'Arc ?

— Eh oui ! Et la chapelle est pleine d'ex-voto.

— L'énigme donne l'emplacement d'un ex-voto dans cette chapelle, songea Théo.

— Tu as tout compris, Théo, affirma Yu. Je crois qu'il ne nous reste plus qu'à aller chercher cet ex-voto, en espérant que ce soit le dernier indice.

— Nous verrons ça demain matin. Il est tard et la basilique est fermée, dit Jessie avec lassitude, s'étirant de tout son long.

— Fermée ? Parce que tu crois que c'est de nature à arrêter Théo ? plaisanta Yu.

— Jessie a raison, reconnut Théo. Il est tard. Je pourrais ouvrir les portes de l'église sans problème, vous le savez tous, mais ça peut bien attendre demain matin. Nous avons bien besoin d'un peu de repos.

§

L'ex-voto était un petit cadre d'à peine dix centimètres sur dix, contenant une huile représentant une église sous un ciel d'orage, le tout très sombre et même plutôt terne. Théo observait attentivement le tableau, y cherchant un indice qui pourrait lui sauter aux yeux.

— Une église, songea le professeur. Il est évident que ce doit être le prochain lieu où nous devons nous rendre, mais il n'y a apparemment rien qui puisse nous indiquer de quelle église il s'agit.

— Il faudrait peut-être retourner le cadre, proposa Lisa.

Théo regarda alentour pour s'assurer que personne ne le regardait, puis il se saisit subrepticement de l'ex-voto, le décrocha du mur et le retourna rapidement, cherchant une inscription ou un indice quelconque, en vain. Il fit la moue, remit le tableau à sa place, haussa les épaules et dit :

— S'il n'y a aucun indice pour trouver de quelle église il s'agit, c'est qu'elle doit être suffisamment connue pour qu'il n'y en ait pas besoin, qu'en pensez-vous, professeur ?

— C'est ce que j'étais en train de me dire, confia Darlington. C'est curieux, j'ai l'impression d'avoir déjà vu cette église exactement sous l'angle représenté ici.

— C'est drôle, ça me fait le même effet, avoua Lisa. Ça me dit quelque chose mais je n'arrive pas à la situer.

— Toutes les églises se ressemblent estima Yu. Moi aussi j'ai l'impression de l'avoir vue, ça n'a rien d'étonnant.

— Ok les amis, en attendant de trouver où vous avez vu l'église, si nous cherchions plutôt si le tableau peut avoir un rapport quelconque avec un autre ex-voto ou tout autre objet présent dans cette chapelle. Ça pourrait nous aider, qui sait, suggéra Théo.

Chacun se mit à observer et à chercher dans le moindre recoin de la petite chapelle. Rien de concret n'en transpira. Après plus d'une demi-heure d'efforts inutiles, ils décidèrent de quitter la basilique et d'aller prendre un verre sur la place du Tertre où de nombreux cafés-restaurants disposaient de terrasses ombragées où s'attabler, au milieu des étals d'artistes venus du monde entier pour exercer leurs talents.

En sortant de la basilique, alors qu'ils quittaient le parvis pour emprunter la rue Azais en direction de la place du Tertre, Lisa eut l'œil attiré par le clocher d'une église située à la gauche de la basilique, juste de l'autre côté de la rue qui la longeait.

— Regardez ! s'écria-t-elle, c'est elle !

Tous se tournèrent vers le point qu'indiquait son doigt pointé et admirèrent le clocher de cette église qui avait du mal à exister face à l'imposante basilique.

— Oui, c'est bien elle ! s'exclama le professeur. Elle était là, sous nos yeux. Nous sommes passés plusieurs

fois près d'elle sans vraiment la voir, occultée qu'elle était par sa grande sœur voisine.

— C'est l'église Saint-Pierre de Montmartre, expliqua Yu qui avait déjà le résultat de ses recherches sur sa tablette.

— Parfait, on avance, se félicita Théo. Tâchons de voir si nous pouvons entrer dans cette église.

Il fallut faire le tour par des rues commerçantes bondées qui menaient quasiment sur la place du Tertre. L'entrée de l'église se trouvait rue du Mont-Cenis. Un portail de fer forgé noir, entrouvert, donnait sur une cour pavée au bout de laquelle se dressait la façade de pierre de l'édifice religieux. Sur les trois portes d'entrées, seule celle de gauche semblait ouverte.

L'intérieur de l'église était bâti selon un plan classique : nef centrale, bas-côtés, transept, chœur, abside et absidioles. Le tout construit principalement dans le style gothique avec des parties romanes, entre autres. Assis ou agenouillés dans les travées, quelques fidèles priaient dans le silence.

— Qu'est-ce qu'on est censé chercher ici ? murmura Jessie à l'oreille du professeur.

— Je n'en sais rien ma chère, répondit-il à voix basse.

— Je relis les indices, dit Yu sur le même ton, les yeux rivés sur sa tablette.

— Ça dit quoi déjà ? s'enquit Théo.

— Parmi les indices restants, nous avons : *il accepta la rouge croix ; la statue de Pierre ; là où il devint disciple.*

— *Il accepta la rouge croix...* Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? se demanda Lisa.

— La croix rouge est, entre autres, l'un des symboles des Templiers, expliqua Darlington. Je ne sais pas si cela peut avoir un rapport.

— Est-ce que cette église appartenait à l'Ordre ? demanda Jessie, s'adressant à Yu.

— Je ne crois pas. Attends, je vérifie... Non.

— Professeur, vous qui êtes un puits de science sur le Moyen Âge, le flatta Théo, vous n'avez pas une petite idée ?

James Darlington se gratta la tête, signe qu'il était dans une intense réflexion. Après une bonne minute, il finit par dire :

— Si mes souvenirs sont bons, le port de la croix rouge par les Templiers fut autorisé par le pape Eugène III. Il faudrait chercher s'il existe un rapport entre cette église et lui.

Sitôt dit, sitôt fait. Yu livra le résultat de ses recherches :

— J’ai trouvé le rapport : le pape Eugène III consacra l’église en mille cent quarante-sept.

— Ah ! Nous avançons, se félicita Darlington.

— Vous trouvez ? douta Lisa. A quoi est-ce que ça nous avance pour le moment ?

— Eh bien... Le professeur s’interrompit, réfléchit et ajouta :

— Je n’en sais rien.

— La phrase suivante nous aidera peut-être, suggéra Théo.

— *La statue de Pierre*. Il faut sans doute trouver une statue d’Eugène III, proposa Yu.

— Je passe par le côté gauche, proposa Lisa. Quelqu’un prend le côté droit ?

— Attendez jeune fille, ne nous emballons pas, tempéra le professeur. Vous n’interprétez pas la phrase correctement, il me semble. Ici, *Pierre* n’est pas un nom commun mais un nom propre. Donc si vous devez chercher une statue, ce n’est pas celle d’Eugène III mais de saint Pierre, je pense.

La statue recherchée se trouvait sur le bas-côté gauche, au niveau de la quatrième travée, juste sous un vitrail. Saint-Pierre était assis sur un trône ou un fauteuil, difficile à dire. Après un examen minutieux de l’œuvre, aucun indice probant ne fut trouvé. Ce n’est que lorsque Lisa regarda derrière le trône, qui était décollé du mur de

l'église d'au moins dix centimètres, qu'enfin ils trouvèrent quelque chose. La jeune femme, qui avait les yeux fixés dans l'espace étroit dépourvu de lumière, dit :

— Il me faudrait une lampe, je ne vois rien.

Aussitôt, Théo vint à son secours et lui demanda de lui laisser la place. Il activa sa vision nocturne et balaya le recoin sombre, dévoilant des inscriptions faites de la même main que celles qui se trouvaient sur la lame de l'épée de l'archange, là-haut, sur le toit de la basilique du Sacré-Cœur.

— Quelqu'un peut noter ? demanda l'Élu.

— C'est bon, dit Yu, vas-y.

— Le livre du protecteur ; 77-5-3 ; 104-11-2 ; 92-14-7.

— Ça n'en finira donc jamais ! Se désola Jessie, la voix empreinte de lassitude. On ne sait même pas à quoi tout ça va nous mener. Peut-être à rien du reste.

— Le Gardien a semé des indices, c'est plus qu'évident désormais, expliqua Théo. Je pense qu'il a fait exprès d'oublier ce carnet à Genève pour qu'une personne le trouve et suive la piste.

— La personne, c'est le sauveur, c'est toi, Théo, rappela Lisa. Il a dit au prêtre de Genève qu'il voulait t'attirer à lui. Il a une mission, t'aider. C'est pour ça qu'il veut te retrouver.

— S'il doit aider Théo, pourquoi est-ce qu'il ne s'est pas manifesté directement à lui alors ? douta Jessie.

— Le prêtre nous a expliqué, raconta Lisa, que Jésus ne savait pas qui était le sauveur, qu'il l'avait cherché dans Genève durant six longs mois, sans succès.

— J'ai longuement réfléchi à la question, affirma Théo. Je crois que quelque chose ne s'est pas déroulé selon le plan initial des Mikelians. Le Gardien devait très certainement prendre contact avec moi mais il n'a pas pu le faire. Pourquoi est-ce qu'il est apparu en plein Jérusalem sous les traits d'un mendiant à moitié fou ? Ça n'a pas de sens.

— Tu penses qu'il lui est arrivé quelque chose ? questionna Yu.

— Ça me paraît être la seule explication. S'il a eu un accident, par exemple, ou une maladie, qui sait, alors il a pu perdre la tête et se retrouver incapable d'assurer sa mission. Ensuite, il a commencé à aller mieux et s'est souvenu de qui il était et de ce qu'il devait faire. Mais là, quelque chose d'autre l'a empêché de me contacter car, d'après ce que nous savons, il m'a cherché dans tout Genève, preuve qu'il ne connaissait pas mon identité.

— Il n'a pas retrouvé toute sa mémoire, affirma Darlington.

— C'est le plus probable. Ou alors il n'a jamais su qui était le sauveur, mais ça, j'en doute.

— Admettons, dit Lisa. Le Gardien te cherche. Ne te trouvant pas, il décide de laisser des indices dans un car-

net pour que tu puisses le retrouver. Pourquoi pas, après tout. Seulement, quelque chose ne colle pas dans tout ça...

— Tu penses à quoi ? s'enquit Yu.

— Comment le Gardien pouvait-il anticiper le fait que Théo se lancerait à sa recherche ? S'il n'avait pas eu une conversation avec l'archange, jamais il n'aurait connu l'existence de celui-ci.

— A moins que L'archange ne m'ait parlé du Gardien dans un but bien précis, songea Théo.

— Le retrouver. Ça, nous le savons déjà.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. L'archange m'a affirmé qu'il ne savait pas où trouver le Gardien. Il a été formel là-dessus.

— Et alors ?

— Je ne sais pas. J'ai la curieuse impression d'être encore une fois manipulé dans cette affaire.

— Par qui, l'archange ?

— Ou quelqu'un d'autre.

— Il y a autre chose qui ne colle pas, à mon avis, continua Lisa. pourquoi a-t-il organisé une véritable chasse aux indices ? Puisque nous avons réussi à trouver l'endroit où il se trouvait à Genève, il lui suffisait d'attendre là que le sauveur vienne.

— Là tu marques un point, reconnu Yu. Tout ça n'a pas de sens.

— Mais souvenez-vous que nous ne sommes pas les seuls à avoir photographié les pages du carnet, rappela le professeur. Cela veut dire que le Gardien est recherché par d'autres que nous. Dans ce cas, s'il avait compris qu'il avait d'autres personnes que l'Élu des Mikélians à ses trousses, il aurait pu décider de compliquer la tâche pour être certain que seul Théo le retrouverait.

— Pour le moment, les indices qu'il a semés n'ont pas été trop difficiles à trouver, reconnaissez-le, indiqua Yu. Même sans être l'Élu des Mikélians, quelqu'un d'un peu perspicace serait arrivé au même point que nous.

— Yu n'a pas tort, dit Lisa.

— Continuons à suivre la piste, proposa Théo. Nous verrons bien où ça nous conduit. Et s'il est vrai que ceux qui ont une copie du carnet ont pu déchiffrer les indices, alors il faut que nous redoublions nos efforts car ils doivent avoir de l'avance sur nous. Il ne faut pas qu'ils trouvent le Gardien avant nous.

§

— *Le livre du protecteur ; 77-5-3 ; 104-11-2 ; 92-14-7.* Un livre et des références à des mots situés dans certaines pages de celui-ci, c'est évident, affirma Darlington.

— Oui, c'est cette fameuse technique d'antan qu'utilisaient ceux qui voulaient faire passer des messages secrets, expliqua Yu. Mais d'habitude il y a une clé de dé-

chiffrage, non ? Là, on dirait qu'il suffit d'aller à la bonne page pour avoir le message.

— Évidemment. Le problème ici n'est pas de déchiffrer un code mais bien de trouver le livre auquel appartiennent les pages en question.

— *Le livre du protecteur.* Le protecteur fait référence à l'archange Saint-Michel, protecteur de la basilique du Sacré-Cœur mais aussi de la France. Vous êtes d'accord là-dessus professeur ? demanda Théo.

— Oui, cela me paraît clair.

— En fait, tout le problème est de trouver de quel livre il s'agit et où celui-ci se cache !

— Un livre qui doit se trouver dans l'église Saint-Pierre ou dans la basilique, qui sait, proposa Lisa.

— Le plus simple est d'aller demander aux responsables de ces églises, suggéra Yu.

— Attendez, avant de nous éparpiller et de perdre notre temps, objecta Théo. Jusqu'ici tous les indices menaient à d'autres, sauf celui de la croix rouge. Il ne nous a servi à rien jusqu'ici. Je crois que nous devons creuser un peu de ce côté-là.

— Il est vrai que le fait d'avoir trouvé le nom du pape Eugène III ne nous a conduits à rien de concret, reconnut Darlington.

— Pourtant, si cet indice est là, au milieu des autres, c'est qu'il a son importance. Professeur, vous qui connais-

sez bien l'époque médiévale, parlez-nous un peu de cet Eugène III. Qui était-il et qu'a-t-il fait ?

— Eh bien, voyons. Si mes souvenirs sont bons, Eugène était, avant de devenir pape, un moine disciple de Bernard de Clairvaux, Saint-Bernard si vous préférez...

— Attendez, le coupa Théo. Vous dites qu'il était le disciple de Saint-Bernard, c'est ça ?

— Oui, tout à fait.

— Notre dernière phrase de l'énigme dit bien quelque chose dans le genre : *il était disciple*.

— *Il y devint un disciple*, corrigea Yu qui avait le texte sous les yeux.

— C'est ça. Ça ne peut pas être un hasard. Où Eugène et Saint-Bernard s'étaient-ils côtoyés, professeur ?

— A l'abbaye de Clairvaux bien sûr.

— Ça se trouve où exactement ?

— Près de la ville de Troyes, dans l'Aube, précisa Yu qui avait déjà les informations sur l'abbaye, affichées sur l'écran de sa tablette.

— Voilà ! Nous avons le lieu où se trouve le livre que nous recherchons.

— Sauf que nous avons un nouveau problème, affirma Yu. L'abbaye de Clairvaux est devenue une prison depuis très longtemps.

— Et alors ? Ça n’empêche pas d’avoir une bibliothèque, non ?

— Si je puis me permettre, dit le professeur. J’ai eu l’occasion à plusieurs reprises de consulter l’incroyable fonds de la bibliothèque de Clairvaux. Il est constitué de plusieurs centaines d’œuvres de l’époque médiévale qui sont toutes plus magnifiques les unes que les autres. Et je sais où se trouvent tous ces joyaux, bien entendu.

— Formidable professeur ! s’enthousiasma Théo. Encore une fois vous apportez la preuve que vous ne faites pas partie de notre équipe par hasard.

— Vous aviez encore quelques doutes ? plaisanta Darlington.

§

Dans la médiathèque de Troyes, dans l’Aube, était conservé le fonds Clairvaux : un peu plus d’un millier de livres anciens datant de l’époque médiévale, tous écrits à la main et enluminés par les moines de l’abbaye du même nom. Ces trésors n’étaient bien évidemment pas accessibles au grand public. Les précieux livres n’auraient pas supporté longtemps qu’on les manipule de manière intensive. Une partie d’entre eux avait été numérisée et était en accès libre, moyennant une inscription sur le site de la médiathèque. Pour les autres, il fallait, pour pouvoir les consulter, faire une demande expresse auprès des autorités en charge de leur protection. C’est là qu’intervenait le professeur James Mortimer Darlington, titulaire d’une chaire d’histoire à l’université d’Oxford, spécialiste de l’époque médiévale,

sommité reconnue dans le monde pour ses publications sur le sujet. Une demande de Darlington ne pouvait qu'être fondée et n'appelait pas de refus. Il débarqua dans les locaux où étaient entreposés les manuscrits, protégés dans des salles aménagées où l'humidité de l'air et la température étaient contrôlées en permanence pour une conservation optimale. Il ne vint pas seul, Lisa et Théo l'accompagnaient. Le directeur, monsieur Delattre, les accueillit en personne, fier de recevoir Darlington.

— Professeur Darlington, dit-il, c'est un honneur de vous accueillir. Je sais que ce n'est pas la première fois que vous venez consulter notre fonds, mais comme je ne suis à ce poste que depuis deux ans, je n'ai jamais eu l'occasion de vous rencontrer.

— Le plaisir est pour moi, répondit le professeur. Merci de nous accueillir dans votre bibliothèque et de nous permettre de consulter le fonds Clairvaux.

— C'est tout à fait normal, cher professeur. Nos manuscrits sont là pour les hommes comme vous.

— Merci. Avez-vous pu trouver ce que je vous ai demandé ? questionna-t-il, expédiant les courtoisies d'usage.

— Ah oui, bien sûr. J'ai trouvé trois manuscrits presque entièrement dédiés à Saint-Michel. Je les ai fait apporter ici, dans mon bureau. J'espère qu'ils satisferont votre curiosité.

— Je l'espère également, monsieur le directeur. Pouvons-nous les consulter, je vous prie ?

— Oui, bien entendu.

Delattre quitta son fauteuil et ouvrit une armoire se trouvant sur le côté droit de la pièce. Le bureau était de taille moyenne, meublé sans prétention d'un bureau contemporain couleur merisier avec deux armoires assorties, l'une haute et l'autre basse. Le bâtiment dans lequel ils se trouvaient était récent et ressemblait plus à un immeuble de bureaux qu'à une bibliothèque. Le directeur sortit les trois manuscrits de l'armoire et les déposa sur le bureau. Posant la main droite sur la pile, il ajouta :

— Voilà professeur, ils sont à vous, pour un moment, s'entend. Faites-en bon usage. Je vous laisse mon bureau le temps qu'il faudra. Vous y serez bien mieux que dans la salle de consultation.

— C'est très généreux de votre part, mais nous ne voudrions pas abuser...

— J'y tiens. Je vais aller m'installer dans le bureau de ma secrétaire, plus loin dans le couloir. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à venir me trouver.

Delattre sortit en refermant la porte derrière lui, laissant Darlington, Lisa et Théo seuls. Le professeur prit le premier manuscrit, sur le haut de la pile, l'ouvrit et le parcourut rapidement, admirant la splendeur des enluminures. Il s'arrêta à la page soixante-dix-sept, descendit à la ligne cinq et repéra le troisième mot :

— Colombe ? Curieux.

Il prit un stylo-bille et un Post-it de couleur rose et nota le mot. Il se rendit ensuite à la page cent quatre, onzième ligne, mot deux, le nota et termina par la page quatre-vingt-douze, ligne quatorze, mot sept, qu'il nota également. Ensuite, il passa au second ouvrage et fit la même chose, notant scrupuleusement les mots repérés. Enfin, il termina par le troisième et dernier ouvrage.

Lorsqu'il eut noté les trois derniers mots, il fut évident que seuls ces trois-là avaient une signification, bien qu'assez surprenante de prime abord.

— C'est curieux, songea le professeur.

— Oui, plutôt, admit Théo.

— Vous croyez que c'est quelqu'un qui est enfermé dans la prison de Clairvaux ? demanda Lisa.

— La seule façon de le savoir est de s'y rendre et de demander à le rencontrer, proposa Théo. Nous saurons s'il est là et s'il a quelque chose à nous dire.

Théo prit le post-it dans sa main droite et regarda une dernière fois ce qui y était inscrit : *prisonnier Marc Fleuron*. Ensuite, il le déposa dans un cendrier sur le bureau et lui mit le feu, attendant qu'il se soit totalement consumé avant de quitter les lieux.

§

Il fallut faire une demande de visite motivée afin de pouvoir approcher le prisonnier Marc Fleuron, à la centrale de Clairvaux. Ce fut le professeur Darlington accompagné

de Jessie Graham qui s'y rendit. C'était, de toute l'équipe, les deux seuls adultes et donc les deux seuls admis dans l'enceinte de la prison. Seuls les enfants de prisonniers pouvaient rendre visite à leurs parents emprisonnés.

Le parloir était terne, mal entretenu, à l'instar de l'ensemble des bâtiments du centre pénitentiaire. De petites niches étaient aménagées dans une salle toute en longueur, dans laquelle des box avec des murs d'un mètre vingt de haut surmontés d'un grillage séparaient les prisonniers des visiteurs. Jessie et Darlington étaient mal à l'aise dans cet endroit à l'atmosphère si particulière, dans ce lieu si différent de tout ce qu'ils avaient connu dans leurs existences respectives. Une prison n'était pas un endroit agréable. L'on y ressentait tout le poids de la misère humaine qui y régnait. C'était une sensation qui collait à la peau dès que l'on franchissait le mur d'enceinte et qui ne s'effaçait pas aussitôt que l'on en ressortait. Les deux amis étaient assis sur des chaises inconfortables, attendant l'arrivée de Marc Fleuron. Il entra dans le box, derrière le grillage. Il était vêtu d'un ensemble de jogging gris et de chaussures de sport de marque. Il devait avoir une trentaine d'années, était grand, mal rasé, les cheveux courts châtain foncé, le visage dur et le regard froid. Il s'installa face à ses deux interlocuteurs, les dévisagea longuement, puis il finit par dire :

— Vous êtes qui ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Bonjour, monsieur Fleuron, répondit le professeur. Je suis le professeur James Darlington de l'université

d'Oxford, en Angleterre et voici ma collègue, mademoiselle Jessie Graham, qui m'accompagne.

— Plutôt canon ! jugea Marc Fleuron en détaillant de bas en haut ce qu'il voyait d'elle de là où il était assis. Jessie eut un petit sourire amusé par la remarque et l'attitude de cet homme qui ne maîtrisait sans doute pas les bonnes manières.

— Canon ? s'étonna le professeur qui, concentré sur son sujet, n'avait pas compris immédiatement de quoi Fleuron parlait.

— Ah, oui, sans doute, continua-t-il. Nous sommes ici parce que nous pensons que vous avez... comment dire... un message... ou un indice... à nous communiquer. Vous voyez de quoi je veux parler, monsieur Fleuron ?

Fleuron fronça les sourcils, plissa les yeux et dit :

— Vous aussi vous venez de la part du dingue ?

— Du dingue ?

— Ouais, le dingue, le bargeot quoi !

— Oui, c'est ça, confirma Jessie. On vient de sa part. Il vous a confié quelque chose pour nous je crois ?

— Je sais pas si c'est pour vous parce qu'il y a déjà quelqu'un qui est passé pour ça.

— Laissez-moi deviner, une journaliste, c'est ça ?

— Oui, c'est ça. Canon elle aussi.

— Vous pouvez nous donner le message, s'il vous plaît ?

— *Une salle de danse célèbre dans la capitale du pape. Il faut trouver Miguel.*

— Quoi ?

— C'est ce que le dingue m'a dit de dire.

— C'est tout ? demanda Darlington.

— Ouais, c'est tout. Vous en vouliez plus ? dit-il sur un ton sarcastique.

— Non, pas spécialement, merci, répondit Jessie. Je peux vous poser une question ?

— On est plus à une question près. Allez-y, c'est le même prix.

— Pourquoi est-ce que le dingue, comme vous l'appellez, est venu vous trouver, vous en particulier ?

— J'en sais rien. Un jour ce type est venu au parloir et m'a dit qu'il fallait que je lui rende un service. J'ai dit que ça dépendait du service. Il m'a dit qu'il faudrait que je dise exactement ce que je vous ai répété, au mot près, à celui qui se pointerait pour ça. J'ai demandé au dingue ce que j'avais à y gagner et il m'a répondu qu'il me verserait une bonne somme d'argent sur un compte. Je lui ai dit que je voulais que du cash et qu'il fallait qu'il le confie à mon frangin. C'est ce qu'il a fait. Alors moi je remplis ma part du contrat en répétant ses mots à tous ceux qui viennent me le demander. Vous êtes les seconds.

— Bien, nous vous remercions de votre coopération, monsieur Fleuron, termina Darlington.

— Y'a pas d' blême.

Jessie et Darlington se dressèrent sur leurs jambes et tournèrent le dos à Marc Fleuron lorsque celui-ci ajouta, s'adressant à Jessie :

— Eh chérie ! J'ai une perm ce week-end. Ça te dirait qu'on fasse connaissance tous les deux ?

— Ce week-end ?... Ah, je suis désolé, j'ai déjà une invitation. Une autre fois peut-être ! lui lança-t-elle sur le ton de la plaisanterie.

§

Chapitre VII

Buenos Aires

— La journaliste, du moins celle qui se fait passer pour une journaliste, a de l'avance sur nous, constata Jessie.

— Ce doit être une personne perspicace pour avoir réussi à suivre la piste laissée par le Gardien, en déduit Darlington.

— La piste n'était pas si difficile à suivre, reconnut Théo.

— Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous, mon jeune ami. Nous avons réussi à comprendre les indices en nous y mettant tous ensemble. Nous avons acquis une certaine habitude des énigmes à force d'en résoudre. C'est ce qui nous laisse l'impression que nous avons eu affaire à quelque chose de simple à trouver. Je ne suis pourtant pas persuadé que beaucoup de personnes auraient pu venir à bout de ce qu'a concocté le Gardien.

— Vous avez sûrement raison prof. Si je vous comprends bien, vous voulez dire que cette journaliste n'est pas sur la piste du Gardien par hasard.

— C'est en effet mon avis.

— Il faut que nous nous dépêchions d'avancer pour avoir une chance de la rattraper avant qu'elle ne le trouve.

— Vous pensez qu'elle travaille pour qui ?

— Graham, la CIA, ou Mila Kovac, qui sait. Ils ont tous un intérêt à retrouver le Gardien.

— Dans quel but exactement ? se demanda Lisa.

— D'après l'archange, le Gardien est en mesure de déchiffrer les formules de Kovac. Les premiers à mettre la main sur le Gardien auront gagné le jack pot !

— Nous ne savons même pas ce qu'elles pourraient révéler. Si ça se trouve, Kovac balade tout le monde avec ces formules, émit-elle.

— En tout cas, d'après Morisson ces formules, c'est du lourd, rappela Théo. En attendant nous avons une nouvelle énigme à résoudre. Elle ne paraît pas très compliquée à première vue, qu'en pensez-vous, prof ?

— C'est vrai qu'elle paraît à la portée de tout le monde. Voyons si l'avenir nous donne raison. Que dit-elle ? *Une salle de danse célèbre dans la capitale du pape. Il faut trouver Miguel.*

— Pour la salle de danse célèbre, tu as trouvé quelque chose Yu ? questionna l'Élu.

— Pas vraiment, reconnut le jeune Chinois qui d'habitude était prolix.

— Comment ça se fait ? s'étonna Jessie.

— J'ai cherché de célèbres salles de danse à Rome et je n'ai pas eu grand-chose de concret à part une ou deux boîtes de nuit et l'Opéra.

— C'est déjà quelque chose, constata Lisa.

— Oui, mais il n'y a rien de vraiment célèbre dans tout ça, dit-il, peu convaincu par le résultat de ses recherches.

— Pourtant, il faudra bien que nous la trouvions cette salle de danse célèbre.

— Si Yu ne trouve rien, c'est qu'on fait peut-être fausse route, intervint le professeur.

— Je suis de son avis, admit Théo. Yu nous a toujours apporté le maximum d'infos, ce qui nous a, la plupart du temps, permis de résoudre les énigmes qui se posaient à nous. S'il ne trouve rien, c'est bien que nous ne sommes pas sur la bonne voie.

— Pourtant l'énigme est claire, constata Jessie.

— Peut-être, trop claire.

— Est-ce que la salle de danse célèbre serait une métaphore ? Ce qui expliquerait qu'on ne la trouve pas, suggéra Lisa.

— Possible.

— Je crois que nous devons, comme nous l'avons souvent fait, décortiquer la phrase afin d'en isoler chaque terme, proposa le professeur. Nous avons bien sûr *"une*

salle de danse célèbre", comme premier terme de notre énigme. Là, pour le moment nous séchons. Voyons la suite : *dans la capitale du pape*. Il semble évident qu'il s'agisse de Rome.

— Ou du Vatican, rectifia Lisa.

— Oui, c'est une possibilité, bien que l'on ne considère que très rarement le Vatican comme une capitale, même si c'est le cas d'une certaine façon. Ensuite, nous avons : *il faut trouver Miguel*. Qui est donc ce Miguel dont l'énigme nous parle ?

— Miguel, c'est Michel en espagnol. Est-ce que ce ne serait pas une façon détournée de nous parler de l'archange ? se demanda Théo.

— Il faudrait trouver l'archange dans une salle de danse célèbre de Rome ? douta Jessie.

— Ou du Vatican, insista Lisa.

— Yu, cherche si par hasard il y a une salle de bal au Vatican, suggéra Théo.

Comme il fallait s'en douter, la réponse ne tarda pas :

— Non, pas de salle de bal au Vatican.

— Je m'en doutais, dit l'Élu. Ça clôt le débat sur le Vatican comme ça. Et sur Rome, toujours rien de célèbre au niveau des salles de danse ?

— Toujours rien. J’ai fait des recherches croisées en utilisant de nombreux mots-clés, sans rien obtenir de plus. Rome n’est pas particulièrement célèbre pour la danse, visiblement.

— Lisa a sans doute raison : il faut chercher un sens métaphorique. Mais là j’avoue que je ne vois pas le sens de cette métaphore, s’il y en a une. Qu’en dites-vous prof ?

— Je suis en train d’y réfléchir et pour le moment je n’arrive pas à considérer cette partie de l’énigme comme une métaphore.

— Et si c’était la ville qui n’était pas la bonne ? se demanda Lisa.

— La capitale du pape, c’est pourtant bien Rome, il me semble, dit Yu.

— Est-ce qu’il existe un autre pape que celui de Rome ? questionna Jessie.

— Eh bien, il y a bien Avignon, mais elle ne l’est plus depuis longtemps.

— Avignon ? Il y a un festival célèbre dans cette ville, songe l’Élu. Est-ce que la salle de danse pourrait s’y trouver ?

Yu pianota sur son clavier et sa réponse ne se fit pas attendre :

— Non, rien de vraiment concret dans cette ville là.

— Il n'y a rien d'autre auquel vous pensez, prof ?
Pas d'autre ville qui ait un rapport direct avec le Pape ?

— Non, pas à ma connaissance, répondit le professeur.

— On parle bien de pape de la mode pour désigner certains couturiers célèbres pourtant, songea Jessie.

— Il faudrait considérer que le mot pape ne désigne pas le premier évêque du catholicisme dans ce cas. Vous croyez que le Gardien aurait été capable de nous compliquer la tâche à ce point ? douta Darlington.

— Je suis bien de votre avis, prof, admit Théo. Si on commence à chercher un pape autre que celui de Rome, on ne s'en sortira pas.

— C'était juste une suggestion, se défendit Jessie.

— Tu as bien fait d'en parler, mais il vaut mieux rester sur l'hypothèse que c'est bien du pape Chrétien dont il s'agit dans notre cas.

— Ça ne nous avance guère tout ça, constata Yu.

— J'y pense : et si ça avait un rapport avec la personne même du pape ? songea Lisa.

— Que veux-tu dire ? demanda Théo.

— Le pape actuel est né en Argentine. Est-ce que l'énigme ferait référence à la capitale de ce pays, plutôt qu'à Rome ?

— Mais oui, bien sûr ! s'exclama le professeur. L'Argentine ! Cela expliquerait toute l'énigme d'un seul coup. La célèbre salle de danse : les salles de tango sont célèbres à Buenos Aires.

— Les Milongas, dit Yu qui avait déjà pianoté pour trouver toutes les infos nécessaires. Ce sont des après-midi ou des soirées consacrées au tango, organisées dans diverses salles de bal de la ville.

— Exactement. Milongas. C'est le mot qui les désigne.

— Parmi les nombreuses salles de tango, quelques-unes sont très célèbres et l'une d'elles revient pratiquement toujours en première position : *la confiteria la ideal*.

— Et en plus on comprend mieux pourquoi il faut trouver Miguel, nom espagnol de Michel.

— Je crois que nous avons résolu notre énigme, se félicita Théo. Il ne nous reste plus qu'à aller à Buenos Aires trouver le Miguel en question, en espérant que nous serons les premiers cette fois.

§

Théo marchait sur un sentier qui traversait la forêt de grands sapins hauts et sombres. Le silence n'était rompu que par le crissement de ses pas sur le sol couvert de feuilles. Un froid intense glaçait les os. L'humidité des sous-bois se soulevait en brumes épaisses qui couraient entre les troncs noueux et les buissons.

L'Élu déboucha sur une clairière couverte d'une herbe grasse et de rosée matinale. Un soleil blafard commençait à poindre au-dessus de la cime des plus hauts sapins. Au milieu de la clairière, assis dans l'herbe, quelqu'un tournait le dos au jeune homme. Celui-ci avait des contours flous. Théo s'en approcha mais la silhouette demeura indistincte. Impossible de voir son visage. Une sorte de ronronnement fit vibrer l'air. La silhouette se dressa sur ses jambes, dépliant un être démesurément grand, sans visage, telle une ombre étirée par la lumière rasante. Théo entendit une petite voix, sans comprendre ce qu'elle disait. Celle-ci semblait lointaine, venant du plus profond de la forêt. La silhouette grandissait et, d'une forme humaine, elle devenait progressivement quelque chose d'autre, une sorte de monstre aux bras immenses qui se terminaient par des mains aux griffes acérées. Théo reconnut cette forme. Il entendit la voix plus distinctement qui disait :

— Théo, la bête est libérée !

Le monstre cessa d'être flou. Il montrait toute sa puissance et la cruauté de son être se lisait dans ses yeux froids. Il se mit à hurler si fort que les poils de Théo se dressèrent. La bête était en furie. Elle s'agitait en tous sens et, lorsque son regard croisa celui du jeune homme, elle redoubla de colère et hurla plus fort. Soudain le monstre se rua sur lui, l'obligeant à prendre ses jambes à son cou pour éviter d'être mis en pièces par ses terrifiantes griffes. Théo courut à en perdre haleine, rejoignant les sous-bois qu'il traversa sans jamais se retourner, sentant le souffle rauque de la bête juste derrière lui. Il sortit de la forêt devant un château fort à moitié en ruine dont le pont-levis était abais-

sé, enjambant les douves remplies d'une eau saumâtre et nauséabonde. Théo continua à courir, traversa le pont-levis et pénétra dans l'enceinte de la forteresse. Il entendit derrière lui les bruits de chaînes qui coulissaient, les craquements du bois qui bougeait. Il se retourna enfin et vit le pont qui finissait de se relever, laissant la bête hors des murs hurler sa colère.

Une lumière vive emplit la place pavée où se trouvait le jeune homme. Il reconnut la silhouette désormais familière de l'archange, majestueux, les ailes déployées, le regard bleu intense. Celui-ci lui ne souriait pas comme il le faisait d'habitude. Son visage était fermé, grave. Lorsqu'il ne brilla plus de tous ses feux et qu'il eut replié ses ailes, il s'adressa à Théo :

— Sois le bienvenu, Théo. Je t'attendais. L'heure est grave.

— Que se passe-t-il, archange ?

— La bête est à nouveau libre.

— La bête ? Vous voulez parler de Kovac ? Je croyais qu'il était enfermé dans une prison d'où il était impossible de fuir.

— La bête est rusée. Les humains ont été naïfs de croire qu'ils pourraient maîtriser la bête.

— Kovac est libre, d'accord. En quoi est-ce si grave ? Il l'était encore, il y a quelques mois, fit-il remarquer.

— Aujourd'hui c'est différent. Le Gardien est sur le point d'être retrouvé et des secrets qui n'auraient jamais dû quitter l'endroit où ils étaient et qui ont été interceptés par la bête, risquent d'être dévoilés. Il faut absolument l'empêcher. L'avenir en dépend.

— Nous faisons tout ce que nous pouvons pour retrouver le Gardien, mais, même si nous progressons rapidement, nous avons du retard sur une autre personne qui le cherche aussi.

— Tout le monde le cherche, Théo. Le Gardien est la clé, comme je te l'ai déjà dit. S'il tombe entre les mains du mal, le bien sera vaincu et il n'y aura plus d'espoir pour ce monde. Le mal s'en emparera définitivement, réduisant l'humanité en esclavage ou pire : l'éliminant de sa propre planète. Toi et tes amis, devez le retrouver avant les autres, c'est impératif.

— Aidez-nous alors, supplia Théo. Donnez-nous de quoi rattraper notre retard, au moins.

— Je te l'ai déjà dit, Théo : je ne sais pas où se trouve le Gardien et n'ai aucun moyen de t'aider.

— Comment est-ce possible ? Vous qui êtes dans les plus hautes sphères, qui avez accès à Dieu lui-même, ne savez pas retrouver un simple mortel ?

— Les choses sont bien plus complexes que tu ne l'imagines, Théo. Je ne sais pas tout et n'ai pas accès à tout. J'ai une mission à accomplir sur cette Terre et j'ai besoin de toi et de tes amis pour la mener à bien. Je t'en prie, Théo, fais tout ce qui est possible pour retrouver le Gardien

et n'oublie pas, lorsque tu l'auras trouvé, tue-le immédiatement ! Ainsi, nous pourrons poursuivre notre but : chasser les démons qui peuplent la Terre et l'en débarrasser pour toujours.

L'archange redevint lumineux et s'éloigna dans le silence. Théo se réveilla dans sa chambre d'hôtel, à Paris. Il regarda sa montre : six heures quinze. Il se leva, regarda au-dehors. Le jour se levait. Une étrange impression s'était emparée de lui depuis la dernière visite de l'archange et celle qui venait d'avoir lieu ne faisait qu'empirer la chose. Le jeune homme avait le sentiment que quelque chose ne tournait plus rond dans toute cette histoire. L'archange, qui depuis des millénaires oeuvrait dans l'ombre, tirant les ficelles de ces pauvres humains qu'il s'évertuait à défendre, semblait paniqué à l'idée que ce Gardien puisse tomber entre les mains des méchants. Qui plus est, il ne savait pas où cet homme se trouvait. C'était sans doute ce qui intriguait le plus Théo. Du coup, insidieusement, le doute s'insinuait en lui depuis quelque temps ; un doute qui ébranlait sa foi et le mettait mal à l'aise dans ses convictions.

§

Théo et ses amis débarquèrent du tunnel dans une vieille usine désaffectée, quelque part dans la banlieue de Buenos Aires. Désormais l'Élu maîtrisait parfaitement l'utilisation de la dague, pouvait franchir n'importe quelle distance et arriver à l'endroit exact qu'il s'était fixé, au mètre près. C'était pratique, faisait gagner un temps considérable et épargnait beaucoup de fatigue à toute l'équipe.

Du coup, Jessie n'avait plus à utiliser son jet privé, qui restait tout de même prêt en permanence, pour le cas où cela serait nécessaire.

— On est où ici ? s'enquit Yu qui, des yeux, faisait le tour de l'immense hangar à moitié délabré et crasseux dans lequel ils étaient.

— C'est une usine qui appartient à mon père, expliqua Jessie. Elle est abandonnée depuis très longtemps, mais le terrain sur lequel elle est bâtie va bientôt valoir une petite fortune. C'est pour ça que mon père ne s'en est pas encore débarrassé.

— L'avantage, c'est que ça nous a permis d'arriver ici en toute discrétion, apprécia Théo.

Le déplacement via le tunnel temporel que produisait la dague était un atout fantastique, mais cela avait tout de même un gros inconvénient : ce n'était pas discret. Lorsque le tunnel s'ouvrait, il devenait bien visible, comme un tourbillon bleu opaque traversé en permanence d'éclairs vifs. Pas question de débarquer n'importe où, au milieu d'une ville, au risque d'être vu et de provoquer une panique certaine au sein de la population. Pour que Théo puisse arriver dans un lieu précis, il devait le connaître, le visualiser. Pour arriver dans cette usine, il avait cherché l'information directement dans l'esprit de Jessie, laquelle était déjà venue ici, avec son père, quelques années auparavant.

Dans la rue quasi déserte devant l'usine, un gros 4x4 noir était stationné. Jessie se dirigea droit dessus. Lors-

qu'elle n'en fut plus qu'à quelques mètres, un homme en sortit, vêtu d'un costume gris, souriant, tendant les clés à bout de bras. La jeune femme s'en saisit, remercia l'homme qui s'éclipsa dans une voiture plus petite qui l'attendait, garée plus loin, avec un autre homme au volant. Jessie entra le véhicule dans l'enceinte de l'usine. Les valises de matériel que Yu avait emporté furent chargées dans le coffre, puis la voiture prit la direction du centre-ville de Buenos Aires, qui fut atteint après plus d'une heure de route et d'embouteillages. Buenos Aires était une mégapole gigantesque qui comptait, avec son agglomération, près de treize millions d'habitants, ce qui la classait parmi les vingt plus grandes au monde. Son architecture très éclectique mêlait le style art déco avec le contemporain ou le style colonial. La France a particulièrement influencé le style architectural de la ville, si bien que dans certains quartiers l'on a l'impression de se promener dans les rues de Paris !

Jessie conduisait le 4x4 dans les rues du centre, bondées à cette heure de la matinée. Dehors, la température n'excédait pas les douze degrés et le ciel était couvert de lourds nuages qui annonçaient la pluie. Ici, dans l'hémisphère sud, l'on entrait dans l'hiver austral. L'avenue Corrientes, longue artère qui sillonnait le centre-ville d'est en ouest, traversait la place de la République, au centre de laquelle trônait un immense obélisque. Ensuite, elle continuait vers l'est et traversait le quartier des théâtres et des salles de spectacles. C'est là qu'elle croisait la rue Suipacha, étroite et animée, courant sur près de deux kilomètres, traversant tout le centre de la capitale. Jessie stationna le 4x4 sur un emplacement réservé, sans se soucier des conséquences éventuelles. La *Confiteria la Ideal*, café-restaurant

et milonga parmi les plus célèbres de la ville, sinon la plus célèbre, se trouvait à quelques mètres de l'angle que formaient les deux voies.

La façade de l'édifice faisait penser à celle d'un café italien, avec une entrée large et haute au centre et deux vitrines, une de chaque côté, dont les vieux stores déroulants verts jardin étaient remontés d'à peine plus que la moitié de leur hauteur.

L'intérieur était une immense salle très en longueur, soutenue par des colonnes qui délimitaient l'emplacement des tables de celui de la piste de danse. Le décor art déco datait des années vingt. De nombreuses tables, toutes habillées de nappes couleur sienne recouvertes de napperons blancs, étaient occupées par des clients qui prenaient leur petit déjeuner. Des bruits lointains de vaisselle parvenaient dans la salle, sans doute de la cuisine. Théo et ses quatre amis s'installèrent à une table. Un serveur, dans son costume reconnaissable, s'approcha d'eux et prit leur commande. Lorsqu'il revint, une fois son plateau déchargé, Théo l'interrogea :

— Nous cherchons Miguel, vous savez s'il est là ?

Le serveur roula de grands yeux étonnés avant de répondre :

— Miguel ? Quel Miguel ? J'en connais au moins sept qui fréquentent cet établissement !

Théo tordit la bouche. La tâche n'allait encore pas être simple.

— Y'en a-t-il un qui travaille ici ? questionna Lisa.

— Oui, il y a Miguel de Avilla, l'un des cuisiniers.

— Est-ce qu'il serait possible de lui parler ?

— Je vais voir en cuisine s'il peut venir vous voir un moment.

Le serveur s'éclipsa. Il s'écoula bien cinq minutes avant qu'un grand gaillard solide n'arrive, dans sa tenue blanche de chef. Il avait environ quarante ans, était brun, le teint clair, les yeux verts. Son sourire montrait une dentition irrégulière où l'on pouvait apercevoir plusieurs couronnes en argent.

— Bonjour, vous vouliez me parler ? dit-il.

— Bonjour monsieur de Avilla, répondit le professeur. Nous pensons que vous avez quelque chose pour nous que quelqu'un vous aurait confié il y a un certain temps, je me trompe ?

— Quelque chose pour vous ? fit le cuisinier avec un grand étonnement.

— Oui, un objet ou une phrase par exemple.

— Je ne vois pas, monsieur. Pourquoi est-ce que j'aurais eu quelque chose pour vous ? Je ne vous connais pas. Darlington soupira, secoua la tête et dit à ses amis :

— Ce n'est pas lui. Si le Gardien lui avait confié quelque chose, il nous l'aurait déjà dit.

Il se tourna vers Miguel et lui dit :

— Merci monsieur de Avilla. Excusez-nous de vous avoir fait perdre votre temps.

Le cuisinier fit demi-tour pour regagner sa cuisine. Il se ravisa et dit :

— C'est curieux, une jeune femme est venue voici quelque temps et a posé exactement les mêmes questions. Vous travaillez ensemble ?

— Non, pas du tout. Cette femme n'était pas journaliste par hasard ?

— Oui, c'est ce qu'elle a dit en tout cas.

— A part vous, a-t-elle interrogé d'autres personnes ici ? demanda Théo.

— Oui, elle s'intéressait à tous les Miguel qui fréquentent cet endroit. Je crois bien qu'elle a parlé avec au moins cinq ou six d'entre eux.

— Vous savez si elle a trouvé ce qu'elle cherchait ?

— Non, je ne crois pas.

— Comment pouvez-vous en être sûr ? s'étonna Jessie.

— Parce que je connais tous les Miguel qu'elle a interrogé. Quand on a parlé de cette femme, après qu'elle soit partie, on s'est dit qu'on ne comprenait pas ce qu'elle était venue chercher ici. En parlant entre nous, on a compris

qu'elle avait posé les mêmes questions à chacun et, chacun a affirmé n'avoir rien eu à lui dire. Voilà pourquoi. Donc, si vous cherchez la même chose qu'elle, ce n'est pas ici que vous la trouverez, à mon avis.

— Une dernière question : cette journaliste est passée ici il y a combien de temps à peu près ?

— Je dirai une quinzaine de jours.

— Merci pour votre coopération, monsieur de Avilla, conclut Théo.

Avilla les salua et retourna à sa cuisine.

— La journaliste perd du terrain sur nous, se réjouit Lisa. Mais elle a toujours de l'avance. Il faut que nous trouvions rapidement Miguel. Peut-être qu'elle est encore en train de le chercher. Si nous parvenons à le trouver avant elle, nous avons toutes les chances de retrouver le Gardien avant qu'elle ne le fasse.

— En attendant, nous sommes comme elle : bredouilles, constata Jessie. Si elle n'a pas trouvé le bon Miguel ici, nous ne le trouverons sans doute pas plus qu'elle.

— Sans doute, admit Théo, mais l'avantage que nous avons maintenant, c'est que nous savons qu'il est inutile de perdre notre temps ici. Reste à savoir où nous allons bien pouvoir trouver Miguel ? Quelqu'un a une idée ?

— Si ce n'est pas ici que l'on peut trouver Miguel, alors pourquoi le Gardien nous aurait parlé de cet endroit ? se demanda Yu.

— Vous oubliez jeune homme, rappela Darlington, que ce n'est pas le Gardien qui nous a indiqué ce lieu, mais nous qui l'avons supputé de ses énigmes.

— On se serait trompé de salle de danse, vous croyez ?

— Nous avons déduit que c'était celle-ci, mais il me semble qu'il y en a d'autres, toutes aussi célèbres, dans cette ville.

— La journaliste se serait trompée, elle aussi ? s'étonna Lisa.

— Eh oui, pourquoi pas ?

— Le professeur a peut-être raison, reconnut Théo. Yu, fais des recherches sur les autres salles de danse. Il faut que nous avancions le plus vite possible pour doubler la journaliste.

§

Le *Nuevo salon la Argentina* se trouvait dans la rue Bartolomé Mitre, dans le centre-ville, juste en face d'un parking public couvert, où Jessie stationna son véhicule. Cette salle de danse, contrairement à la *Confiteria la Ideal*, n'était pas un restaurant ; juste une salle de tango où l'on organisait des Milongas et où l'on pouvait se désaltérer, bien entendu. L'endroit, situé dans un immeuble récent, n'avait aucun cachet : ni son entrée, plus que quelconque, ni sa salle de bal qui l'était plus encore. Pourtant, c'était un endroit réputé de la ville pour le tango. Jessie était accompagnée de Yu uniquement. Les autres s'étaient réparti

d'autres salles de danse à visiter et étaient partis, qui à pied, qui en taxi.

A cette heure avancée de la matinée, la salle *la Argentina* était ouverte surtout pour le personnel d'entretien et les livraisons. Jessie et Yu se retrouvèrent au centre de la salle, sur le parquet, au beau milieu des femmes de ménage qui s'affairaient. Un homme, la trentaine, le crâne dégarni, le visage dur, bien qu'assez beau, vêtu d'un jeans et d'un blouson de cuir marron, arborant une épaisse chaîne en or autour du cou et une grosse chevalière, les apostropha :

— Eh ! Qu'est-ce que vous foutez ici ?! C'est fermé à cette heure ! On ouvre dans l'après-midi.

Tout cela en espagnol, bien entendu, langue que Jessie maîtrisait bien assez pour tout comprendre. Elle s'approcha de l'homme sans la moindre crainte, lui décocha son sourire le plus ravageur et lui dit, sur le ton d'une petite chatte qui miaule :

— Bonjour monsieur. Excusez-nous, nous avons vu la porte ouverte et pensions que nous pouvions entrer. Ne nous en veuillez pas, s'il vous plaît.

Devant l'attitude féline de la belle américaine, l'homme ne fut pas insensible et, après l'avoir détaillée de la tête aux pieds, il se ravisa et devint mielleux, arborant un grand sourire de mâle conquérant :

— Vous êtes tout excusée, mademoiselle. Vous n'êtes pas du coin, il me semble ?

— A quoi voyez-vous ça ?

— Votre accent. Vous parlez espagnol avec un accent... attendez, laissez-moi deviner... américaine ?

— Oh ! Vous êtes fort, répondit-elle toujours sur ce même ton félin, tout en se donnant des airs de cruche, qui plaisaient toujours à ce genre de macho, persuadé de son charme irrésistible. Yu regardait le petit numéro de son amie, amusé par le spectacle. Il ne lui connaissait pas ce talent d'actrice.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, ma belle ? demanda l'homme.

Jessie s'approcha jusqu'à presque le frôler et le fixa droit dans les yeux, de son regard bleu profond :

— Oh, je suis certaine que vous pouvez faire beaucoup pour moi, dit-elle, sûre d'elle. Vous ne seriez pas Miguel, à tout hasard ?

— Miguel ? dit l'homme, déstabilisé par cette question qu'il trouva saugrenue.

— Oui.

— Je m'appelle Ricardo.

— Ah, quel dommage, regretta-t-elle. Je recherche un dénommé Miguel.

— Y'a pas de Miguel ici, dit Ricardo qui se renfrognait.

— Même dans vos clients ?

— J'en sais rien moi ! Vous croyez que je connais les prénoms de tous mes clients ?! Mais qu'est-ce que vous lui voulez, toutes, à ce Miguel, à la fin ?!

— Toutes ?

— Oui, une autre jeune femme, une journaliste, presque aussi belle que vous, est passée ici la semaine dernière... ou la semaine d'avant, je ne sais plus... et m'a demandé si je connaissais un Miguel.

— Vous lui avez dit quoi ?

— Ce que je viens de vous dire. Il n'y a pas de Miguel ici !

— Vous en êtes certain ? Réfléchissez, peut-être que vous en connaissez un qui fréquente cet établissement ? Il y a sûrement des Miguel qui viennent danser ici, non ?

— Bon, allez, fichez-moi le camp d'ici ! s'énerva-t-il soudain, sentant qu'il perdait son temps avec la superbe créature qu'il avait face à lui. Jessie comprit qu'elle n'obtiendrait rien de plus, fit demi-tour et quitta l'établissement, accompagnée de Yu qui suivit sans se retourner.

Pendant ce temps, à quelques centaines de mètres de là, Lisa et le professeur Darlington entraient dans le restaurant *Casa de Galicia*, autre lieu qui organisait des Milongas dans une salle située au premier étage de l'établissement. Ici l'on s'affairait à préparer le service du midi. Ce restaurant espagnol proposait des spécialités ibériques. La salle était toute en longueur, sans aucun luxe, très simple. Les

tables étaient disposées sur quatre rangées comme dans un réfectoire ou la cantine d'une école. Des serveurs, pantalons et gilets noirs sur chemises blanches, finissaient de dresser les tables et s'apprêtaient à recevoir les premiers clients qui ne tarderaient pas. Lorsqu'ils entendirent s'ouvrir la porte d'entrée, chacun d'eux jeta un petit regard discret, un peu surpris. Un serveur aux cheveux blancs, le dessus du crâne très dégarni, vint vers les intrus, tout sourire, les détailla, comprit qu'ils n'étaient pas argentins et dit, dans un parfait anglais :

— Bonjour monsieur, mademoiselle. Nous commençons le service dans une demi-heure seulement.

— Oh, mais nous ne sommes pas ici pour manger. Bonjour monsieur, dit poliment Darlington en tendant la main. Je me présente : professeur James Mortimer Darlington, de l'université d'Oxford. Et voici mademoiselle Lisa Dubois. Nous sommes à la recherche de Miguel.

— Miguel Arroyo ? demanda le serveur.

— Oui, Miguel Arroyo, affirma Darlington, un peu surpris.

Le serveur héla Miguel Arroyo à travers la salle. Celui-ci, un jeune homme d'une vingtaine d'années, accourut.

— Miguel, ces messieurs-dames te cherchent. Qu'est-ce que tu as encore fait ? demanda le vieux serveur sur le ton du reproche.

— Moi ? Rien, pourquoi ?

— Non, non, il n’a rien fait, je vous assure, s’empressa de dire Darlington, de peur que Miguel n’ait des problèmes dans son travail. Nous voulons juste lui parler quelques minutes, si vous n’y voyez pas d’inconvénient ?

— Pas trop longtemps, s’il vous plaît, nous commençons le service dans peu de temps.

Le vieux serveur s’éloigna, retournant à son travail. Miguel Arroyo regardait les deux étrangers qui lui faisaient face, essayant de se souvenir d’où il les connaissait, sans résultat. Ce fut Lisa qui parla :

— Bonjour, monsieur Arroyo. Excusez-nous de venir vous importuner durant votre travail. Nous avons juste une ou deux questions à vous poser, si vous êtes d’accord ?

— Oui, bien sûr, je vous écoute.

— Nous pensons qu’un de nos amis vous a confié quelque chose pour nous. Ça vous parle ?

Miguel Arroyo roula de grands yeux, chercha dans ses souvenirs et secoua la tête en disant :

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler ? C’est qui votre ami et qu’est-ce qu’il m’aurait confié ?

— Un message.

— Vous êtes sûrs que je suis la personne que vous cherchez ? Parce que personne ne m’a confié de message pour qui que ce soit.

— Est-ce qu'il y a d'autres Miguel qui travaillent ou fréquentent ce restaurant et la salle de danse ?

Miguel Arroyo réfléchit un moment avant de répondre :

— Il n'y a pas d'autre Miguel parmi le personnel. Pour les clients, ça je n'en sais rien. On ne demande pas leur prénom quand ils entrent ici pour manger ou là-haut pour danser. Je vais quand même demander aux autres employés.

Après avoir fait le tour du personnel, il s'avéra que personne ne connaissait les prénoms des clients qui défilaient au restaurant et pas plus que de ceux qui fréquentaient la salle de danse du premier étage.

Le professeur et Lisa quittèrent, bredouilles, *La casa de Galicia*.

Au même moment, quelque part dans le centre-ville, Théo marchait en direction d'une autre salle de tango, après en avoir visité une où il ne trouva pas plus Miguel que ses camarades. Alors qu'il arpentait la rue Bartolomé Mitre qui, comme beaucoup d'artères de la ville, s'étendait sur plusieurs kilomètres, il tomba nez à nez sur une église à l'angle de la rue Suipacha, celle-là même où se trouvait la première salle de tango qu'ils avaient visitée : *la Confiteria la Ideal*. Son regard fut attiré par le fronton de l'édifice religieux où, juste au-dessus de l'unique porte d'entrée, au centre de la façade, une inscription en noir sur fond doré indiquait : *St Michael* surmontée elle-même d'une statue blanche représentant l'archange Saint-Michel. L'église, de

taille modeste, était enchâssée au milieu des immeubles et faisait l'angle de deux rues, si bien qu'elle n'avait même pas de parvis. Théo resta longuement les yeux rivés sur cette façade, réfléchissant à l'énigme que le prisonnier Marc Fleuron leur avait livrée, à lui et ses amis : *une salle de danse célèbre dans la capitale du pape. Il faut trouver Miguel*. Jusque-là, ils avaient pensé que le Miguel en question était un homme qui devait se trouver dans la fameuse salle de danse de l'énigme. Et si ce n'était pas le cas ? C'est la question que se posait Théo en portant son regard dans le prolongement de la rue Suipacha, en direction du nord, où il apercevait à quelque deux ou trois cents mètres de là, l'enseigne de la *Confiteria la Ideal*, la première salle qu'ils avaient visitée en arrivant dans la capitale argentine. Son intuition le décida à entrer dans l'église, persuadé qu'il pouvait exister un lien entre l'énigme et ce lieu de culte.

L'intérieur était constitué d'une nef de petite taille, d'un chœur qui abritait l'autel et d'une abside. L'église était modeste en taille et ne possédait pas de bas-côtés ni de transept. Son style intérieur était plutôt baroque et de nombreuses scènes bibliques étaient peintes sur l'ensemble des murs et des voûtes, plus particulièrement dans l'abside. Les piliers massifs, ainsi que le sol, étaient recouverts d'un beau marbre veiné de marron et de rose. La décoration était très chargée, dans le plus pur style des églises sud-américaines. Théo prit son temps pour en faire le tour, observant attentivement tout ce qui s'offrait à son regard. Il cherchait un indice qui aurait pu le mettre sur la voie. Après un long moment passé dans l'édifice, il sortit sur la rue Mitre où l'activité humaine avait soudainement baissé, donnant un peu de tranquillité à ce quartier du centre,

bruyant et agité. Le jeune homme regarda sa montre. C'était l'heure du repas de midi, ce qui expliquait la baisse d'activité. Il prit son smartphone et appela Yu qui était déjà dans une autre salle de danse, en compagnie de Jessie, en train d'interroger le personnel pour tenter de trouver Miguel.

— Yu, tu as ton ordinateur avec toi ? demanda Théo par pure formalité, sachant pertinemment que le petit génie de l'informatique ne se déplaçait jamais sans un portable, une tablette ou son smartphone, pour être connecté en permanence avec les serveurs à partir desquels il pouvait lancer de puissantes recherches.

— Bien sûr, Théo, tu me connais, répondit Yu. Que veux-tu que je fasse ?

— Reprends les pages du carnet du Gardien et cherche si l'une d'elles aurait un rapport, de près ou de loin, avec l'église *San Miguel arcàngel* qui se trouve à l'angle des rues Suipacha et Mitre.

— Une église San Miguel ! Ça pourrait avoir un rapport avec le Miguel que nous cherchons ?

— J'en sais rien mais il ne faut rien négliger. Et puis pour le moment, on tourne en rond, à moins que vous n'ayez trouvé quelque chose de votre côté ?

— Non, rien. On a encore trouvé deux Miguel que nous avons interrogés, sans succès. Personne ne leur a confié quoi que ce soit.

— Bon, tiens-moi au courant dès que tu as quelque chose

§

L'homme était vêtu d'un pantalon noir, de mocassins de même couleur et d'une chemise grise que couvrait un pull au col en v, gris lui aussi. Il devait avoir la trentaine bien sonnée, était grand, solide et avait l'air d'un Américain. Il faisait mine de s'intéresser à un objet dans la vitrine d'un magasin, sur la rue Mitre, tout près de l'église San Miguel. Théo ne l'avait pas remarqué immédiatement, occupé qu'il était à chercher la corrélation entre l'énigme du Gardien et l'église devant laquelle il se trouvait. Son regard finit par croiser machinalement l'homme, sans vraiment s'en soucier dans un premier temps. Puis, imperceptiblement, un malaise naquit en lui, grandissant rapidement jusqu'à devenir une sorte d'angoisse étrange, entrecoupée de flashes, qui montraient l'image de l'homme à divers endroits de la ville, toujours discret, toujours présent. Théo comprit que les bijoux l'alertaient du danger. Lui n'avait pas fait attention à l'homme, mais eux l'avaient repéré très vite et avaient attendu d'être certains qu'il n'était pas là par hasard avant de se manifester. Le regard de Théo se porta discrètement sur lui. Un parfait inconnu a priori. Pourtant, cette attitude, Théo la connaissait. C'était typiquement celle des hommes de la CIA. L'Élu était suivi depuis un moment, en fait, depuis le moment où il avait débarqué ici, à Buenos Aires. Les bijoux l'attestaient et le confirmaient. Ils l'avaient repéré dès que Théo avait quitté l'usine désaffectée où lui et ses amis avaient débarqué par le tunnel temporel. Ce qui ne manquait pas de le laisser perplexe et de se

poser des questions : comment la CIA pouvait-elle savoir où il se trouvait ? Comment l'un de ses hommes pouvait-il se trouver là où il avait débarqué juste quelques minutes après qu'il y fut lui-même arrivé ? La réponse semblait évidente : la CIA avait trouvé le moyen de les espionner, lui et ses amis. Morisson devait sans aucun doute être derrière tout cela. Il avait laissé partir Théo un peu trop facilement. Le jeune homme aurait dû se méfier : l'homme, sous ses airs de bûcheron canadien, était intelligent, rusé et manipulateur. Le problème qui se posait désormais était de savoir comment la CIA savait où trouver Théo et comment y remédier. Il n'était pas question que Morisson et son équipe mettent la main sur le Gardien.

Yu et Jessie arrivèrent. Ils regardèrent l'église de bas en haut. La jeune femme dit :

— Tu penses que c'est elle, le Miguel que nous cherchons ?

— Avoue que c'est troublant, non ? Une église San Miguel, à quelques centaines de mètres à peine de la *Confiteria la Ideal*, qu'on aperçoit d'ici, un peu plus loin dans cette rue.

— C'est vrai que la coïncidence est troublante, reconnu la jeune femme.

— J'ai un peu regardé les phrases du carnet, expliqua Yu. Difficile de les relier directement à l'église. Je pense que si tu as raison, certaines prendraient tout leur sens une fois à l'intérieur.

— Je le pense aussi, acquiesça Théo. Allons-y et voyons si mon intuition est bonne.

A l'intérieur de l'église, les trois compères se lancèrent dans une observation minutieuse et détaillée des lieux, tout en s'imprégnant d'un maximum de phrases du carnet du Gardien, espérant que l'une d'elles leur révèle la prochaine étape à suivre. Après quelques minutes Lisa et Darlington arrivèrent à leur tour et se joignirent à leurs amis dans leur quête. Le professeur avait une copie papier du carnet, qu'il emportait toujours sur lui, pour le cas où il en aurait besoin. Il se sépara de ses jeunes amis, qui étaient tous du côté gauche de l'église et s'attela à l'observation du côté droit de celle-ci, rejoint bientôt par Théo, qu'une intuition soudaine poussa jusque-là.

— Ça va prof ? Vous trouvez quelque chose ? demanda l'Élu en chuchotant.

— Pas vraiment, répondit-il, chuchotant aussi. Ce n'est pas facile. Il y a des dizaines de phrases plus incohérentes les unes que les autres dans le carnet du Gardien. Relier l'une d'elles à quelque chose dans cette église, relève du miracle. Nous devrions peut-être la photographier dans son ensemble et plancher sur le sujet au calme.

— Nous devons persévérer, prof. Le Gardien semble avoir augmenté le niveau de difficulté de ses énigmes, ce qui prouve qu'il se savait suivi, mais il veut que je le trouve.

— Donc ?

— Donc, il y a forcément une solution. Si nous butons dessus, la journaliste n’aura sûrement pas fait mieux. Ce qui fait qu’elle a perdu beaucoup de temps et que, même si elle l’a trouvé, elle ne doit plus être bien en avance sur nous.

— Peut-être même qu’elle ne l’a pas trouvé, suggérera Darlington.

— Possible. Dans ce cas, elle ne doit pas être bien loin d’ici. Ouvrons l’œil.

Théo avait en main les photocopies de la première moitié des pages du carnet du Gardien. Il les observait, lisait les textes, levait les yeux et observait ensuite les peintures, statues et autres représentations religieuses de l’église. Comme ses camarades, il essayait de trouver un lien entre tout cela, jusque-là en vain. C’est alors qu’il observait une scène représentant Jésus-Christ priant au Mont des Oliviers, qu’il eut un flash : le dessin en face de la quatrième phrase du carnet représentait exactement la même scène, schématiquement, certes, mais c’était la même ! Il venait de trouver un lien. Restait à trouver comment l’interpréter. A part Jésus-Christ agenouillé et deux ou trois oliviers, il n’y avait rien dans cette peinture. Quel message contenait-elle ? Théo rameuta tous ses amis, leur fit part de sa découverte et les invita à réfléchir avec lui. Ils passèrent plusieurs dizaines de minutes à se perdre en conjectures avant de décider de faire une pause pour pouvoir se remettre à penser à tête reposée. Ils allèrent déjeuner dans un petit restaurant du quartier où ils goûtèrent l’une des

grandes spécialités de la cuisine argentine : la viande de bœuf.

Les cinq compères étaient attablés dans le fond du restaurant et finissaient de boire le café. Repus et reposés, ils étaient prêts à se remettre à l'ouvrage. Théo, perdu un moment dans ses pensées, fut tiré de sa rêverie par Lisa, qui l'interpellait :

— Théo, Théo ! Oh ! Oh ! Tu m'entends ?

— Quoi ?

— Tu as une idée de la signification de la peinture de l'église ?

— Non, pas plus que vous tous.

— Que penses-tu de ce que dit le professeur ?

— Excusez-moi prof, je n'ai pas écouté. Vous disiez quoi ?

— Eh bien, je songeais que cette représentation de Jésus au Mont des Oliviers ne recélait, en apparence, aucun indice probant pour nous guider vers la suite de notre quête du Gardien.

— Oui, et alors ?

— Ce n'est peut-être pas dans cette peinture qu'il nous faut rechercher la solution.

— Vous pensez à quoi ?

— Je vais consulter la bibliothèque d'Oxford pour en apprendre plus sur cet épisode de la vie du Christ. Un indice s'y cache peut-être, qu'en pensez-vous ?

— Oui, c'est une idée, répondit l'Élu sans grande conviction.

— Vous ne semblez pas y croire ? s'offusqua Darlington.

— Si, si, faites ça prof. On doit explorer toutes les possibilités.

— Moi, j'ai pensé à quelque chose, affirma Yu. Les textes de l'énigme étaient ceux des phrases dont l'emplacement correspondait à des nombres premiers. Le dessin qui représente la peinture de l'église correspond, à l'inverse, à un nombre composé.

— Nombre composé ? dit Jessie, qui n'avait guère accroché avec les mathématiques.

— Oui, en gros l'inverse des nombres premiers pour schématiser, s'agaça Yu devant l'ignorance de son amie à qui il avait pourtant donné de nombreuses heures de cours lorsqu'ils étaient dans le même collège, à New York.

— Continue ton raisonnement, le pria Lisa.

— Partant de ce constat, j'ai regardé les autres dessins, pas les petits gribouillis informes correspondants aux nombres premiers, qui correspondent tous à des nombres composés. Le premier dessin ne compte pas, puisque le 1, tout comme le 0, n'est pas un nombre composé. Donc,

après le dessin quatre, j'ai regardé le dessin six, autre composé... vous suivez ?...

Il entendit répondre par un — hum hum. et continua son explication :

— Donc, le dessin en position six représente... un... Yu hésitait entre une vache et un buffle. Il faut dire que les dessins étaient de petite taille, bien que tracés proprement.

— Une vache, affirma Lisa.

— Oui, j'hésitais, mais c'est plutôt ça.

— Elle broute dans un pré, on dirait.

— Peut-être... Bref, on a ensuite un autre dessin, en huitième position, encore un composé, qui représente une maison.

— Une sorte de ranch même, dit Jessie qui regardait par-dessus l'épaule de Yu, la copie numérique des pages du carnet. Un peu comme chez nous, dans le grand ouest-américain.

— C'est vrai, ça ressemble un peu à un ranch, reconnu Yu. On a ensuite le dessin numéro neuf. Là, on ne peut pas se tromper sur sa signification : un puits.

— Je l'avais déjà remarqué celui-là, avoua Théo, depuis la première fois que j'ai eu en main ces pages. Un puits, ce n'est jamais anodin quand il s'agit des Mikelians.

— L'entrée d'un passage temporel, tu crois ? questionna Lisa.

— C'est tout à fait possible. On a emprunté pas mal de ces puits aux quatre coins de la planète.

— Ok. Un puits, un ranch et une vache, énuméra Jessie. Tout ça veut dire quoi ?

— C'est là que le bât blesse, constata le professeur. On n'est guère plus avancé. Le dessin représentant la scène de l'église correspondait à quelque chose au moins, mais la vache, le ranch et le puits...

— La vache et le ranch sont deux éléments proches, expliqua Yu. Ici, les ranchs sont immenses et on y élève des millions de têtes de bétail.

— Quant au puits, ajouta Théo, si nous trouvons le ranch, nous le trouverons sûrement.

— Reste à trouver le ranch, se désola Jessie.

— Il y a forcément un rapport avec la peinture de l'église, affirma Théo. Il faut que nous trouvions. Yu, cherches tout ce que tu peux sur cette église : date de construction, architectes, peintres, commanditaires, provenance des matériaux de construction. Bref, il faut qu'on décorique tout ça jusqu'à trouver le lien.

— Et pour mon idée sur l'épisode de Jésus ? demanda Darlington.

— On ne néglige rien, prof. Faites ce que vous avez dans l'idée, même si ça ne doit aboutir à rien.

Le professeur se leva, suivi par les autres. Théo resta assis et ajouta :

— Attendez, rasseyez-vous, il y a encore une chose dont je dois vous parler.

Théo attendit qu'ils se soient tous posés sur leurs chaises :

— J'ai repéré... ou plutôt, les bijoux ont repéré un homme qui me suit depuis que nous sommes arrivés ici. D'après son look, je dirai qu'il fait partie de la CIA.

— Comment la CIA a-t-elle pu te trouver ici ? s'étonna Yu.

— Ce qui est le plus étonnant, c'est que la filature a commencé dès notre sortie de l'usine désaffectée.

— C'est impossible ! s'écria le jeune Chinois. Il aurait fallu qu'il sache que nous arriverions par le tunnel temporel bien avant que nous le fassions !... à moins que...

— Oui, à moins que nous soyons écoutés en permanence par l'agence. C'est la seule explication...

— Impossible ! affirma Yu avec force. J'ai mis en place un système de brouillage dernier cri, qui a coûté une fortune ! Personne ne peut nous écouter, même avec des systèmes de dernière génération.

— Pourtant ils l'ont fait.

— Je ne comprends pas.

— Trouve la faille au plus vite. On doit se débarrasser d'eux avant de continuer à avancer. Ils veulent que nous retrouvions le Gardien pour s'en emparer. L'archange a été clair sur ce point : le Gardien ne doit en aucun cas tomber entre les mains de qui que ce soit d'autres que nous.

§